

Manon Seguin



Le voisin
de la chambre
d'à côté



Identité Editions



Manon Seguin

**Le Voisin
de la chambre d'à côté**



Collection Émeraude

*Identité Éditions...
à chacun sa romance*

Site internet : www.identite-editions.com

Facebook : identité éditions

Insta : identite_editions

Prologue

On s'égare souvent dans les comparaisons étranges, mais celle qui me plaît le plus, c'est celle qui dit que les êtres humains sont comme les livres : qu'il ne faut pas se fier à la couverture et se laisser surprendre par le contenu.

William, est, à sa façon, devenu le livre de ma vie. Il est arrivé sur une étagère de ma bibliothèque personnelle et si je le voyais uniquement comme un chapitre que j'oublierais dès que je tournerais la page pour aller au suivant, il s'est avéré que tous les chapitres ne mentionnaient que lui.

Je ne pensais pas l'aimer et je ne pensais pas non plus que nous finirions dans une sorte de collocation ou du moins, ce qui y ressemble.

Mais même si l'on s'est aventuré dans la découverte de l'un et de l'autre, il y a des choses qui ne risquent pas de changer de si tôt, c'est moi qui vous le dit.

Chapitre 1

Qui va à la chasse, perd sa place

Cela faisait déjà dix minutes que j'étais assise dans le canapé, au salon, le regardant se trémousser avec l'aspirateur en chantonnant « *Ghostbuster* 🎵 »¹. Comme si une touffe de poussières était comparable à un fantôme vert ressemblant à un gros tas de morve.

— Tu es ridicule, tu le sais ça ? dis-je en pouffant.

Mais rien ne l'arrête. Rien ne le stoppe. Il se contente de sourire en secouant ses fesses sous mon nez.

— Le ridicule ne tue pas Marguerite ! Parce que ce qui ne tue pas rend plus fort.

Alors cette phrase, je ne sais pas qui l'a inventée, mais elle est inutile.

« *Ce qui ne tue pas rend plus fort* ». Et la gastro, on en parle ? On est juste plié en deux dans un tête-à-tête romantique avec la cuvette des toilettes.

— N'empêche, tu pourrais m'aider à faire le ménage.

— Pourquoi ? C'est ton jour. J'ai fait la vaisselle et j'ai sorti la poubelle. L'aspirateur c'est ton tour et puis je ne voudrais surtout pas interrompre ton moment de plaisir.

Il éteint ce dernier en s'approchant de moi, se penchant sur le canapé juste à ma hauteur et me murmurant dans un souffle.

— Tu sais bien que tu es mon seul plaisir pourtant, susurre-t-il.

Mais bien sûr.

— Et mon cul c'est du poulet ?

— Je n'en sais rien. Tu picores du maïs avec ton rectum ?

Oh !

— Si c'est le cas, j'aimerais bien voir ça, ajoute-t-il.

— Qu'est-ce que t'en sais ? Ça se trouve, je peux faire bien des choses avec mon corps.

— Ah ça, je suis bien placé pour savoir quelles folies tu en fais.

Je présume qu'on peut lui accorder ceci.

Voilà maintenant deux mois que William a emménagé avec moi et j'ai l'impression que notre collocation date d'hier. Tout a changé : je retrouve la cuvette des toilettes levée, la bouteille de shampoing presque finie dans le mauvais sens m'empêchant ainsi d'accéder au reste du produit, une pile incroyable de livres que l'on a sauvés de son appartement viennent orner mon salon et je ne parle même pas de ses caleçons trônant sur mon étendoir à linge.

Oui, tout a changé avec William. Néanmoins, nous avons décidé de faire chambre à part. Après tout, c'est une collocation. Même si nous adorons être ensemble, il y a des jours où nous aimons avoir notre espace, notre intimité et nous respectons cela pour l'un comme pour l'autre. William rentrait souvent crevé du boulot et partait souvent se coucher tôt, tandis que moi, en bon auteure que je suis, je suis un oiseau nocturne et je traîne sur l'ordinateur le soir à écrire. Après tout, je n'ai que ça à faire depuis quelques temps.

— Tu comptes faire quoi aujourd'hui ? Tu restes à la maison ou tu sors ? questionne-t-il.

— J'ai des CV à déposer, je présume que je vais sortir et déjeuner en ville avec Mathilde.

— Elle travaille elle, non ?

Oui, et alors ?

— Oui, elle travaille, *elle*.

J'ai l'impression d'insister sur le « *elle* » en prenant mon air le plus désagréable. Cela faisait fait déjà quelques semaines qu'il aimait aime me charrier sur mon statut de « sans-emploi ». Entre nous, je suis peut-être sans emploi, mais je ne suis pas SDF *moi*.

Je dépose alors ma lecture du moment sur la table basse et je vais vers ma chambre pour me préparer.

— Hé ! Ce n'était pas un reproche ! s'exclame-t-il gêné.

— Si ça l'était.

Je ne veux pas parler de ça.

Je sors de quoi m'habiller et me dirige vers la salle de bain, déposant mes affaires sur le lavabo puis repart dans la chambre. Peu de temps après, j'entends l'eau couler.

— Hé ! Je devais y aller !

— Oui, mais je transpire avec tout ce ménage. T'iras après.

Enfoiré.

Ma douche, ma maison, mes règles.

Il tire alors le rideau de la douche, en me disant.

— Qui va à la chasse, perd sa place.

Ah ouais ? Tu veux la jouer comme ça et me la faire à l'envers ? Pas de soucis. C'est mal me connaître si tu crois que je vais m'arrêter là.

Je me déshabille et jette mes affaires dans un coin, le rejoignant.

— Et qui va à la pêche, la repêche !

Il éclate de rire tandis que nos deux corps sont pratiquement collés l'un à l'autre. Jamais je n'aurais cru prendre ma douche un jour avec lui, mais après avoir fait plusieurs parties de jambes en l'air, me retrouver nue n'est plus un souci.

Tout ce que je voulais, c'était me laver pour ne pas être à la bourre.

— Tu veux de l'aide pour te frotter ? murmure-t-il.

— Avoue que t'aimerais bien, mais, je te connais trop bien, toi et tes petites mains baladeuses.

— Tu ne connais qu'une partie de mon talent seulement. Je peux faire bien d'autres choses avec.

— Oh ! J'en ai conscience, mais pas maintenant. Tu vas me mettre en retard.

— Ah ! Parce que, toi tu peux bien me retarder, mais moi je n'ai pas le droit ?

— C'est ça. Allez, soit mignon et frotte le bas du dos. J'ai bien dit « *frotte* » et pas « *tripote* » ! m'amuse-je.

Mais j'ai beau lui dire, je sens ses doigts malicieux descendre lentement le long de mon dos.

Je déteste quand il n'écoute pas et le pire c'est qu'il y prend un malin plaisir.

— William !

— Quoi ? Je frotte.

— Non, tu caresses.

— Madame n'est jamais contente.

— En même temps, si tu ne m'avais pas piqué la place, j'aurais pu me laver correctement sans avoir à me battre pour atteindre le shampoing.

— Tout de suite les grands mots ! Pas de ma faute si tu es trop petite pour y arriver.

— Fais attention à ce que tu vas dire... Je ne suis pas « petite », grincé-je.

— Tu es de taille moyenne, c'est ça ?

— C'est ça.

Après l'épisode de la douche, il sort le premier, me tendant ma serviette tandis qu'il file dans « *sa chambre* ». Dire que mon bureau a été réaménagé pour lui faire de la place et dieu seul sait qu'il en avait besoin.

Une vraie nana !

[1](#) [Ghostbuster – Ray Parker Jr]

Chapitre 2

Bienvenue dans l'âge adulte

Quand on s'engage dans les études supérieures, on s'attend à certaines choses à la fin. Pour les plus valeureux, c'est 5 ans de malheur. 5 ans à pleurer. À suer. À faire des nuits blanches pour des devoirs frôlant à peine la moyenne et puis au final, c'est un grand soulagement. 5 ans à se demander : « *Mais pourquoi je me donne autant de mal ?* ». On se persuade qu'à la fin, le diplôme nous assure un boulot et que si l'on s'est autant torturé ces dernières années, c'est pour avoir un « bon » salaire.

Sauf que la réalité est toute autre. On pleure, oui. On travaille durement, oui. On s'arrache les cheveux, oui. Puis on finit dans la catégorie des sans-emploi. Être diplômé ne signifie pas forcément avoir du boulot après. Et c'est pas mon cas.

— Toujours aucune touche ? questionne mon amie.

— Toujours rien.

Je sais que Mathilde essaye de compatir à mon sort depuis quelques semaines et qu'elle évite, par respect ou par pitié, de me parler de son job de rêve dans l'agence de voyages où elle bosse. Je l'envie.

Je me suis lamentablement écroulée sur la table de terrasse, regardant ma pauvre tasse de café tandis qu'elle abordait un sourire compatissant.

Mathilde la grande sœur.

—Et tu as fait le tour de tout le monde ?

— Pratiquement... La plupart m'a dit « on vous rappellera », mais ne le fait pas et ne le fera jamais et les autres me regardent avec un air de dégoût comme si mon CV représentait un bout de papier toilette.

— Marguerite !

— Quoi ?

— Tu as une façon larmoyante de présenter les choses toi alors...

— Oui, mais véridique. Tu te rappelles de nos 17 ans ? Quand on cherchait un job pour l'été ? La plupart te dit « *On prend que ceux ayant de l'expérience* », mais ils ne comprennent toujours pas qu'on a JUSTEMENT besoin d'eux pour se faire de l'expérience. En gros, c'est un cercle sans fin et totalement vicieux. Je déteste le système actuel, je gémissais blasée.

— Et tu as songé à appeler ta mère ? Elle pourrait t'aider non ?

— Jamais de la vie, m'exclamé-je. Je n'ai pas envie de rester assise à un bureau pendant des heures à trier des papiers. J'ai assez donné comme ça. Je veux quelque chose de fun, quelque chose qui... qui me corresponde.

— Pour une première fois, tu ne devrais pas être trop exigeante honnêtement.

Vouloir faire le boulot de ses rêves, c'est trop demander ?

Je ne me suis pas cassé le cul durant ces dernières années pour finir au même rang qu'une machine à café !

— Du coup, tu te fais entretenir en attendant ?

Pardon ?

— Pardon ? Je ne suis, ni une vieille cougar, ni une fille de joie Mathilde. Ça me vexa que tu dises ça. Et pour ta gouverne : NON, je ne me fais pas entretenir, car j'ai encore ma rentrée d'argent habituelle avec mes bouquins puis j'ai quelques aides aussi.

— Bah voilà ! Ne dramatiser pas trop. Tu sais, si ça se trouve, tu es complètement faite pour l'écriture et tu ne devrais faire que ça.

— Auteur à plein temps ? Non merci, je me suiciderais avant. J'adore écrire, là n'est pas le problème et c'est vrai que j'ai des idées plein la tête, mais je veux un autre métier. Je veux une autre vie. Passer ma journée à taper à l'ordinateur, ce n'est pas amusant. Rien que deux heures suffisent à me rendre folle, même si mentalement je suis en excellente compagnie, souris-je.

Et malgré tous les personnages que j'ai pu inventer dans tous mes romans, aucun n'a su me contraindre au temps plein même si je mourais d'envie de produire des suites à chaque fois.

L'écriture n'est pas une obligation, un devoir. C'est un don. C'est facile, mais partager un sentiment, une impression, un message... Ça... C'est autre chose. Faire vivre l'aventure à d'autres, c'est autre chose et moi je recherche ça.

— Donc tu es coincée ?

— Plus qu'un bouchon de liège dans une bouteille de vin.

Et je ne trouverais pas meilleure image que celle-ci. J'avais envie de m'y noyer d'ailleurs. Dans le vin.

Après mon déjeuner, je suis rentrée l'appart pour découvrir un William endormi sur le canapé, un manuscrit sur le visage, lui couvrant complètement ce dernier.

— Et lui il dort... soufflé-je irritée.

Je claque la porte derrière moi, l'air de rien tandis qu'il se réveille en sursautant, les lunettes de travers, les cheveux en pétard.

— T'as de la bave... Juste là.

— Je ne t'ai pas entendu rentrer... bafouille-t-il encore endormi.

— J'ai vu ça.

Je m'en vais déposer mes affaires dans ma chambre, me laissant lamentablement tomber contre mon lit. Je présume que le moment de déprime arrive. Honnêtement, je me demande ce que je peux bien faire maintenant.

— Si j'étais ta meilleure amie, je te proposerais qu'on se siphonne la bouteille de vin blanc, qu'on se gave de glace, jusqu'à en avoir mal au bide et qu'on se mette tous les films romantiques du moment... Mais je ne suis que ton... hésite-t-il.

Que mon ?

— Que ton colocataire donc... Tu veux sortir ?

Ah. Colocataire. Il continue de le dire, même après deux mois. Quand est-ce qu'il comprendra ?

— Je ne sais pas... J'ai envie de m'enrouler dans ma couette et d'oublier le monde.

— D'accord.

Il s'en retourne dans le salon tandis que j'écoute ses pas s'éloigner.

« Et juste au moment où j'étais bien tout seul, tu m'arrives comme un coup de poing sur la gueule. L'autoroute de ma vie filait tout droit devant notre rencontre est un accident. J'ai envie de crier comme un nouveau-né. De hurler comme un animal traqué. Que l'amour est violent 🎵 » ²

Je déteste quand il communique en musique comme ça. C'est trop facile pour lui. Il ne sait que trop bien choisir quel titre passer à quel moment précis.

— JE TE DÉTESTE ! hurlé-je.

— Moi aussi je t'aime !

² [Que l'amour est violent – Garou]

Chapitre 3

Les habitudes ont la vie dure

Même si l'arrivée de William avait perturbé beaucoup de choses dans mon quotidien et mon petit train-train quotidien, il n'en restait pas moins que certaines habitudes avaient la vie dure.

— Tu me fais une place ? me demande-t-il.

— Je t'en prie.

Il s'est assis à côté de moi, suspendant ses jambes au-dessus du vide tandis que nous fixions le peu d'étoiles visible ce soir dans le ciel. Les rendez-vous au balcon n'avaient, eux, pas changé.

— Je peux rester avec toi cette nuit ?

Parce qu'avoir une chambre dans ma maison et une place dans mon cœur ça ne suffit pas ?

— Pourquoi ? T'es pas bien dans ta chambre ?

— Je dors mal.

Dois-je comprendre que je lui servais de doudou ?

— Je sais comment ça fait quand tu « dors » avec moi. On sait même très bien tous les deux ce que l'on fait et c'est tout sauf ça justement. Ce qui est normalement l'utilisation première d'un lit.

— Qu'est-ce que t'en sais que les lits ont été inventés pour ça ? Ça se trouve, les gens en avaient juste marre de s'envoyer en l'air dans de la paille, c'est tout,

répond-il sérieusement.

— Pourquoi tu fais forcément un lien avec ça ?

— Parce que c'est sûrement ça la réalité... Bon je t'avouerais qu'après un ébat on est généralement fatigué donc on se repose, mais...

— Il n'y a que vous les hommes pour vous assoupir après avoir fait l'amour. Vous pensez tellement avoir fait tout le boulot ! Le plus dur !

Mais s'ils savaient ! S'ils savaient...

— Dois-je comprendre quelque chose ?

— Ah... Je suis responsable de ce que je dis, pas de ce que tu entends.

Je me dirige vers la cuisine tandis qu'il se relève pour me suivre d'un pas vif.

— Marguerite... Tu n'as toujours pas répondu à ma question.

Je sais.

— Laquelle ? Si c'est pour dormir avec moi, c'est niet. Achète-toi une peluche si tu dors mal.

— Mais tu es mon doudou !

J'ignore comment je dois le prendre.

— C'est non, m'agacé-je.

De toute façon, je ne sais même pas pourquoi je lutte. William et les nuits difficiles, c'est un peu comme la chanson de Cloclo « *Ça s'en va et ça revient, ça fait de tout petits riens* 🎵 » ³

Exactement pareil. À peine ai-je commencé à m'enrouler dans ma couette que je sens une pression de l'autre côté du matelas. Parle à mon cul, ma tête est malade, hein ?

— Marguerite...

Il murmure comme un petit garçon demandant la permission d'aller dans le lit de papa et maman après avoir fait un cauchemar.

—Psstt ! Tu dors ? continue-t-il.

Non, j'attends la pub entre deux rêves là.

— Marguerite...

— QUOI ?!

J'ai l'impression de l'agresser tandis qu'il se fige sur place.

— Je peux ?

— T'es déjà là.

— Merci.

Dire « oui » à quelqu'un pour dormir avec vous c'est comme proposer un gâteau du paquet... C'est une décision que vous prenez à contrecœur.

— Marguerite...

— Ah non ! On dort William !

— Je t'aime Marguerite.

Moi aussi, allez dort maintenant.

Au même moment, je sentis une légère vibration contre le matelas tandis que William éclate de rire, et ce, bien malgré lui.

J'y crois pas... Il a osé.

— T'es vraiment dégueu.

— Je te jure que ce n'était pas voulu. Il est sorti tout seul, celui-là ! En plus, c'était un silencieux, t'as rien entendu, ajoute-t-il amusé.

— Non, mais je l'ai bien senti.

— Arrête... Il n'a pas d'odeur celui-là.

Je ne parlais pas dans ce sens-là.

— Peut-être, que le prochain... Attends, je le prépare.

— William ! C'est dégoûtant ! Si c'est pour péter, tu retournes dans ta chambre ! je fulmine.

Il n'y a que moi qui aie ce droit-là dans mon lit. Droit exclusif.

— Tu sais, il fut un temps où c'est toi qui lâchais des bombes atomiques au lit, dis-je.

— Hé... Ce n'était que des réponses aux tiens.

On s'arrête un moment, nous plongeant dans le silence se rendant certainement compte de notre sujet de conversation.

— Il est vingt-trois heures et on parle de pets. C'est vachement glamour, ricane William.

— Très romantique, en effet... On a fait mieux.

— C'est vrai.

« **So sexy !** »

— Tu sais quoi ? On emmerde les clichés. Pourquoi on devrait être romantique ? Laissons ça aux autres !

— T'as raison.

— Du coup...

Ses mains commencent à m'entourer tandis qu'il se rapproche de moi, glissant ses pieds gelés le long de mes jambes.

— Va là-bas ! T'es tout froid !

— Ouais, mais le côté du lit n'est pas chaud, je n'aime pas.

— Il devrait l'être avec ce que tu viens de lâcher.

— Ce n'est pas pareil...

Qu'ai-je fait au Bon Dieu pour mériter ça ?

[3](#) [Chanson Populaire – Claude-François]

Chapitre 4

Tu peux te broser Martine !

Je ne sais pas ce qui fait le plus mal : cette douleur en bas du dos ou les fourmis qui me parcourent les jambes. J'hésite.

Tout comme j'hésite à choisir quelles représailles donner à celui qui m'a si gentiment viré de mon lit cette nuit.

Comment ai-je pu finir par terre ? Comment a-t-il pu me faire ça ?

Je me tiens là, juste au bord du lit, poings sur les hanches, et réfléchissant à maintes méthodes pour me venger d'avoir dû dormir à même le sol. Chaque scénario me plaît, mais un seul me semble réellement satisfaisant.

— À la guerre comme à la guerre... m'exclamé-je.

Je me recule de quelques pas et calcule une trajectoire idéale en prenant de l'élan avant de me jeter sur le lit. Sur lui.

Même en saut en hauteur, ils n'ont jamais vu une course d'élan aussi parfaite.

— BONJOUR ! m'écrié-je.

J'entends un cri étouffé tandis que je m'écroute complètement sur lui, totalement fière du réveil brutal que je viens de lui offrir. Si je ne peux pas dormir, lui non plus.

Au même moment, à peine a-t-il bougé un orteil que le lit s'écroute sur lui-même sous notre surprise totale. On échangea alors un regard amusé avant d'éclater de rire. *Oups*.

— Je t'avais dit qu'abuser de la glace c'était mauvais, Marguerite.

— Ce n'est pas de ma faute si mon parfum préféré est *Vanille & Chocolat*.

À cet instant, ses yeux se sont illuminés comme un sapin de Noël, car il a très bien compris l'allusion peu subtile que je lui ai lancé.

Je te tends la perche coco, attrape-la maintenant.

— Pas maintenant.

Comment ça ? Je le regarde se lever tant bien que mal, tandis que je reste lamentablement vautrée sur le ventre.

— J'ai des choses à faire, continue-t-il l'air de rien.

— C'est une vengeance, c'est ça ? Parce qu'hier j'ai dit non ?

— Pas du tout. J'ai seulement du boulot.

Mais bien sûr. À d'autres hein !

— Tant pis. Tu n'imagines pas ce que tu rates. Tu n'imagines même pas ce que je t'aurais fait, minaudé-je.

— Tu sais que m'amadouer ne marchera pas non plus !

— Moi ? M'abaisser cette technique perfide ? Tellement pas mon genre. Je dis seulement que le 7^e ciel c'est du pipi de chat comparé à ce qu'on aurait fait là.

Il freine et s'arrête brusquement au niveau de l'encadrement de la porte. Il n'a même pas encore atteint le couloir.

— Ah ouais ? questionne-t-il l'œil brillant.

— Ouais.

— Tu m'aurais fait de vilaines choses ?

— Tout plein, mais Monsieur est trop occupé à travailler apparemment.

— Ce n'est peut-être pas si urgent que ça finalement....

— Non, mais je comprends... C'est ton boulot, c'est important. Je ne voudrais surtout pas te retarder ! C'est juste que ça aurait pu être génial là. Après je dis ça, je ne dis rien.

— Marguerite... Ne me fais pas ça.

— Je ne fais rien. Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Tu sais très bien à quoi je fais allusion.

— Du tout. Moi faire quoi ? Quelles choses ?

Il fait alors marche arrière pour revenir à ma hauteur.

Ah les hommes ! C'est trop facile.

Soudain, je me lève et, d'un geste de la tête digne de L'Oréal, je lui balance la moitié de mes cheveux en pleine figure avant de partir vers le salon, l'ignorant totalement. Je l'entends alors me suivre petit à petit, soufflant mon nom prenant écho dans les murs de l'appartement devenu minuscule, puis il s'arrête vers la chaîne hi-fi. Ah non. Dans une posture fière et dans un regard hautain, il appuie sur play tout en me fixant avec un léger sourire et j'entends alors :

« *Tatoue-moi sur tes seins, fais-le du bout de mes lèvres ! Je baiserais tes mains, je ferais que ça te plaise ! Tatoue-moi sur tes murs, un futur à composer ! Je veux graver toutes mes luxures sur tes dorures* 🎵 » ⁴

Enfoiré.

— Ça ne marchera pas. Je suis inflexible.

— Dit-elle. Est-ce un défi ? Oserais-tu ?

— Je n'en sais rien, tu le prends comment toi ?

— Comme tel !

« Ce sera nous dès demain. Ce sera nous le chemin. Pour que l'amour, qu'on saura se donner. Nous donne l'envie d'aimer. Ce sera nous dès ce soir à nous de le vouloir. Faire que l'amour, qu'on aura partagé nous donne l'envie d'aimer »  » ⁵

Ne craque pas Marguerite. Ne craque pas.

Résiste !

Tu veux jouer, on va s'amuser sur ton terrain puisque c'est comme ça.

— Pousse-toi !

— Hé ! C'est mon iPod !

— Oui, mais c'est ma chaîne hi-fi.

Et toc !

J'attrape mon MP3 à mon tour, le branche et, trouvant la réplique parfaite, je prends le même air que lui tout en le regardant droit dans les yeux.

Si tu crois que tu vas m'avoir comme ça.

« Il avait les mots m'a rendue accro. Je voyais déjà l'avenir dans ses bras. Il avait les mots »  » ⁶

Je le vois. Son sourire plus large que son visage. Je sais que je ne l'aurais pas aussi facilement, mais je ne peux lui laisser gagner la guerre. Cette bataille, elle est pour moi.

— Bien joué ! Pas mal, mais tu m'as habitué à mieux, se moque-t-il.

— Parce que t'as cru que j'avais dit mon dernier mot ? Que nenni, cher ami !

— Vas-y épate-moi. J'attends.

Défi accepté.

« Non, rien de rien, non je ne regrette rien. Ni le bien qu'on m'a fait, ni le mal, tout ça m'est bien égal. Non, rien de rien, non je ne regrette rien, car ma vie, car mes soirs, aujourd'hui ça commence avec toi 🎵 » ⁷

Personne ne peut lutter contre Édith. Personne.

— Allez, petite, laisse faire les grandes personnes.

Il me pousse et reprend le contrôle de la musique tandis que d'un clic il m'envoie en plein visage un classique de la chanson française : Garou.

« Je te désire encore. Je te désire plus fort qu'au premier jour. Au plaisir de ton corps, je prendrai la mesure de ton amour 🎵 » ⁸

Pourquoi faut-il qu'il ait toujours le mot juste, la chanson juste ? Pourquoi ?!

— Dorénavant, appelle-moi « **maître** » s'il te plaît, dit-il fièrement.

Tu peux te brosser Martine !

⁴ [Tatoue-moi – Mozart, l'opéra rock]

⁵ [L'envie d'aimer – Daniel Lévi]

⁶ [Il avait les mots – Shéryfa Luna]

⁷ [Non, je ne regrette rien – Edith Piaf]

⁸ [Au plaisir de ton corps – Garou]

Chapitre 5

La reine sur son trône

Je suis restée un moment assise face au calendrier. J'ai regardé la date en me demandant si c'était vraiment celle du jour ou pas. Je suis restée de longues minutes ainsi, sans bouger. Et puis...

— Marguerite, t'as bientôt fini ou pas ?

Et puis, j'ai oublié que je ne pouvais même pas être aux toilettes longtemps à regarder le calendrier des pompiers tranquillement.

— Pourquoi, tu crois que je fais du tricot là-dedans ?

— J'ai une envie pressante moi !

— Bah... Fais un nœud.

Je n'ai jamais compris cette expression « *fais un nœud* » ou encore « *mets un bouchon* ». Comme si c'était faisable. Je commence à connaître particulièrement bien la longueur du jouet de William et il ne lui est théoriquement pas possible de « faire un nœud ».

— Marguerite ! s'impatiente-t-il.

— Attends !

On ne peut même plus faire ses besoins tranquillement en ce bas monde. Je vous jure.

« Est-ce que tu m'entends hey ho ?! Est-ce que tu me sens hey ho ?! Touche-moi je suis là hey ho ! Ho hohohoho ! 🎵 » ⁹

Je vois que monsieur a épuisé son stock des années 80' et se penche vers les 2000 maintenant ?

« *Et j'attends et j'attends. J'attends que l'espoir prenne mon temps, baby* 🎵 » [10](#)

Si seulement je pouvais lui répondre.... J'ai matière à pouvoir le faire en plus.

J'arrive finalement à me dégager de ma dernière obligation envers le « trône royal » pour lui laisser place.

— C'est bon, la voie est libre !

À peine ai-je atteint la salle de bain pour me laver les mains qu'il se précipite aux toilettes à ma suite. Eh bien, je n'ai jamais vu un homme courir aussi vite, sauf lors des 100 m à la télévision. Peut-être que c'est ça le secret des entraînements aux athlètes olympiques... Allez savoir !

Il finit par sortir tandis que je commence à me préparer sous son regard intrigué. Intéressé.

— Tu m'as tendu une perche ce matin...

Je le laisse s'approcher de moi alors que je ne fais qu'enfiler mes collants avec un demi-sourire.

Ah oui. Le fameux bâton pour se faire battre.

— C'est vrai... Pourquoi ? Tu veux l'attraper maintenant ?

— Je n'en sais rien... Est-elle encore disponible ?

— Va savoir.

Le poussant d'une main sur le matelas au sol, il rit. C'est ça, rigole. C'est moi que tu vas appeler « **maître** » petit.

— Oh Marguerite... Pourquoi es-tu Marguerite ?

— Tu n'as même pas idée de ce que je peux te faire, dis-je lascivement.

— Je pense que je commence.

— Oh non, crois-moi, tu n'en sais rien.

D'une main tendue discrètement j'allume mon iPod. Ma vengeance.

« Sur mes longs cheveux, derrière la couleur de mes yeux il y a juste quelqu'un qui veut être une femme, une femme. Et sur le dessin de ma bouche tu as cette peau que tu touches, il y a juste quelqu'un qui peut être une femme, une femme ♪ » ¹¹

Tout son corps tendu le trahit tandis que dans un rire hystérique je m'éloigne.

— Ah non ! Non ! Tu ne peux pas me faire ça. Pas après cette chanson.

— Parce que tu croyais que je serais un bonbon aussi facile à avoir ? Les vilains garçons n'ont pas le droit aux sucreries. Ils n'ont pas été assez sages pour ça !

Soudain, sa main vient saisir la mienne, m'attirant brusquement à lui, m'obligeant à m'installer à califourchon sur lui.

— Oui, mais ils n'attendent pas la permission... Ils se servent.

Ah ouais. Vu comme ça.

— Donc tu vas te servir ?

Je n'ai saisi le double sens de ma phrase qu'après l'avoir dite à haute voix et même si William l'a parfaitement comprise, il ne peut s'empêcher de rigoler, se laissant complètement retomber sur le matelas.

— On peut parler de moi, mais t'es vulgaire aussi !

— Je ne voulais pas le dire comme ça... J'étais restée sur l'image du bonbon ! C'est ton esprit tordu qui déteint trop sur moi.

— Mais bien sûr. Dois-je te rappeler certaines phrases sulfureuses de « *Vanille & Chocolat* » ?

— Inutile... Je sais encore ce que j'ai écrit.

Comment oublier ? Mais j'assume. Je n'écrirai jamais de la haute littérature à la Molière et je n'ai certainement pas fait le prochain best-seller du siècle, mais les phrases sulfureuses qui mettent le feu aux petites culottes, ça me connaît.

[9](#) [Hey Oh – Tragédie]

[10](#) [Et j'attends – Leslie]

[11](#) [Être une femme – Anggun]

Chapitre 6

Ah l'bon vieux temps !

Des fois, il nous arrive de penser à des choses sans intérêt. De nous poser des questions sans grande importance également, mais qui, sur le moment, nous semblent vitales. Comme un dilemme intérieur, une énigme que l'on voudrait absolument résoudre. Une réponse que l'on tiendrait à avoir.

Je suis actuellement dans cette phase-là. Et ce, depuis que William a le nez plongé sur sa tablette.

— Ça va ? Tu vois bien ? Tu ne veux pas une loupe aussi ? lui demandé-je.

Il est tellement plongé dans sa lecture qu'il ne m'entend pas. Il ne fait même pas mine de m'écouter.

— Allô ! La lune ici la terre !

— Quoi ? Je t'entends, tu sais ?

— Oui, mais tu ne m'écoutes pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Pourquoi tu lis sur la tablette ?

C'est vrai pourquoi ?

— Je n'en sais rien, je préfère. Ça me permet d'avoir 36.000 bouquins dans les mains, je dirais.

Dit-il alors que l'intégralité de ses livres a largement envahi mon espace vital.

— Tu es au courant que tu t'abîmes les yeux là ?

— C'est pour ça que j'ai des lunettes maman.

Même. Je ne comprends pas. Pourquoi les gens s'acharnent-ils à se fracturer la rétine de la sorte ? Lire sur des écrans minuscules alors que le papier, c'est vachement mieux. En plus, pas besoin d'avoir de la batterie.

— Et puis de toute façon, tu travailles bien sur un écran toi aussi non ? Quel mal y a-t-il à lire sur un écran ?

— Ah non ! Ce n'est pas pareil.

— Je ne vois pas en quoi. Tu sais Marguerite, tu devrais vivre avec ton temps. Le numérique, ça va bientôt dépasser le papier. Suffit de voir le nombre d'ebooks qui sont publiés chaque année ! Niveau statistique, ça pète tout. Par contre, les impressions...Toujours la même chanson. Les e-books, ça pousse comme des champignons et si j'étais toi, je commencerais à réfléchir à une possible édition numérique de « *Vanille & Chocolat* ». Ça serait une bonne chose et avec un budget plus restreint, cela atteindra peut-être plus de monde.

Ouais enfin, ce que j'écris n'est quand même pas destiné à « tout public » non plus. Il se redresse du canapé, dégage ses lunettes afin de les poser sur le haut de sa tête et me regarde d'un air tout fier, la tablette sous le bras avant me dire :

— Je vais aux toilettes, s'exclame-t-il.

— Je ne suis pas obligée de le savoir.

On dirait les petits qui crient « *J'ai fini caca !* », alors que vous êtes au beau milieu d'un repas chez des amis. Pile au moment où il faut.

À croire que les enfants le font exprès. Qu'ils calculent le moment précis où vous serez en plein plat de résistance pour hurler ce genre de phrase à travers toute la maisonnée.

— Marguerite !

Ah non ! Si c'est pour me dire « *J'ai fini caca* » c'est non !

— Quoi ?

— Y'a plus de papier ! Tu peux m'apporter un rouleau ?

— Et ta tablette, elle ne peut pas t'essuyer les fesses ?

C'est vrai, quitte à vivre dans « son temps » autant inventer aussi une petite chose pour nous, non ?

— Très drôle !

— Et le mot magique, alors ?

— S'il te plaît Marguerite.

— Bien. Bon garçon.

J'attrape un rouleau de papier sous le lavabo de la salle de bain avant de me pincer le nez et de m'approcher des toilettes.

— Tiens.

— T'es mon héroïne ! Merci.

— Je sais. Tu n'oublieras pas de mettre un coup de bombe quand tu auras terminé.

— Quel doux message...

Je m'éloigne en vitesse avant de mourir définitivement asphyxiée par l'odeur. Il n'y aura jamais de main plus gentille et de plus tendre que celle qui vous dépanne en cas de malheur comme celui-ci.

— Au fait ! Tu veux faire un truc pour les vacances ?

Oh, « Vacances » est un de mes mots préférés juste après « Je t'aime » et « Buffet à volonté » !

D'une oreille intriguée, je m'approche de la porte, curieuse d'une telle proposition.

— Je ne sais pas. Et toi ?

— Si je te pose la question... On pourrait demander à tes deux potes là. La dernière fois, c'est eux qui nous ont invités.

Théoriquement, ils n'ont invité que toi. Moi, je suis comme la brosse à dents, j'étais du voyage de base.

— On pourrait aller voir ma famille si tu veux. Je sais que ma tante et mon oncle ont toujours de la place pour les vacances, proposé-je.

— Oh ? Ils font quoi ?

— Ils tiennent un gîte. C'est à la campagne et un peu paumé, donc y'a pas grand-chose à faire, mais le coin est sympa.

— Moi ça me va.

— Ok, dans ce cas, je tâcherais de proposer à Mathilde et à Vincent.

Même si je doute qu'ils viennent. Mathilde a horreur de sortir de la ville. Pour elle, les moustiques équivalent aux vampires modernes et dès qu'elle entend le feuillage s'agiter, elle est persuadée qu'un monstre va surgir. Un monstre de taille d'un lièvre bien souvent. Vincent, en bon citadin qui se respecte, lui, la campagne... Même pas en rêve. Dès qu'il voit un cochon déjà, il l'appelle « saucisson » et une biche devient automatiquement « Bambi ». Ne me demandez pas pourquoi. Je pense que je connais d'avance leur réponse à tous les deux.

— Ah ouais ! Carrément ! On est partants ! On part quand ? font Mathilde et Vincent en chœur.

Finalement, je n'ai rien dit. Aurais-je oublié de mentionner que le gîte est en réalité une ferme ?

Chapitre 7

Le diable s'habille en jean-baskets

Quand on part en vacances entre amis, c'est souvent la même chanson : il y en a un qui se ramène avec une valise trop grosse, un qui oublie un truc à la dernière minute et il y a celui qui se prend pour le guide touristique du coin en disant tout savoir de la région. Et étrangement... Je retrouve exactement ce même schéma avec Mathilde et sa valise énorme, William et ses oublis légendaires et enfin Vincent qui pense connaître chaque recoin du pays comme sa poche, ce qui me laisse dubitative en sachant qu'il déteste les endroits reculés comme celui-ci.

— J'ai faim. On arrive quand ? râle Mathilde.

Et bien sûr les amis en vacances, c'est comme les enfants. Ça se plaint toutes les cinq minutes, ça veut un arrêt pipi, tout le temps et ça braille et ça braille encore plus fort ! La prochaine fois que j'achèterai une voiture, je pense à demander l'option « siège éjectable »... Juste pour voir.

— Encore une heure à une heure et demie de route. On y est presque, je réponds blasée.

— On ne peut pas s'arrêter faire une pause ?

— Non.

— Marguerite...

— On sera là-bas pour le déjeuner et vous pourrez faire ce que vous voulez une fois arrivés.

— Ouais, mais on se fait chier. Y'a rien à faire.

— Des devinettes, le jeu des 10 questions, y'a de quoi vous occuper.

En sachant que plus on approchait du gîte familial, plus le nombre de voitures se réduisait à vue de nez. C'est à peine si l'on n'en croisait pas une toutes les 20 minutes.

— Pourquoi William il ne dit rien depuis tout à l'heure ?

C'est vrai. Je l'aurai presque mis de côté.

Et j'aurai eu raison de le faire.

La tête de William est collée contre la fenêtre tandis que ses yeux sont dissimulés derrière ses lunettes de soleil. Vu sa position, je dirais que William nous a quittés depuis un bon bout de temps déjà.

— Je crois qu'il dort.

— Chanceux...

— Tu n'as qu'à t'occuper de la musique si tu t'ennuies Mathilde !

Ô malheur, pourquoi j'ai dit ça ? À peine avais-je fini ma phrase que j'ai vu des étoiles dans ses yeux tandis qu'elle s'empresse de fouiller dans son sac pour trouver certainement de quoi nous tenir éveillés.

— À trois... Tous avec moi ! Un... Deux... Trois !

Il y a bien une raison pour laquelle Mathilde ne devrait jamais être celle qui s'occupe de la musique : ses goûts.

*« Ce matin, j'imagine un dessin sans nuages
Avec quelques couleurs comme vient mon pinceau
Du bleu, du rouge je me sens sage comme une image
Avec quelques maisons et quelques animaux
Ce matin j'imagine un pays sans nuages,
Où tous les perroquets ne vivent plus en cage*

*Des jaunes, des verts, des blancs, je fais ce qui me plaît
Car c'est comme ça que j'imagine un monde parfait...
Un oiseau, un enfant, une chèvre
Le bleu du ciel, un beau sourire du bout des lèvres
Un crocodile, une vache, du soleil
Et ce soir je m'endors au pays des merveilles
Un oiseau, un crayon, une chèvre
Le bleu du ciel, un peu de sucre, un peu de sel
Un crocodile, quelques fleurs, une abeille
Et ce soir je m'endors au pays des merveilles 🎵 » [12](#)*

Je ne sais pas ce qui est le plus affolant, le fait qu'elle connaisse toujours cette chanson sur le bout des doigts ou que Vincent la connaisse tout simplement. Aux premières notes, non pas chantées, mais hurlées à l'intérieur de la voiture, William fait un bond incroyable en se redressant brutalement, se demandant certainement ce qui peut bien se passait. Lunettes de travers, il me dévisage comme si j'avais besoin de lui décrire la situation. Non, ce n'est pas une poule que l'on égorge... C'est Mathilde qui chante du « Ilona ». Mathilde, elle a sûrement tout pour elle, mais elle n'est certainement pas la prochaine Castafiore.

— Mathilde... Mathilde ! m'écricrié-je.

— Un enfant, une vache... Quoi ?

— Tu vois quoi dans le ciel ?

— Du bleu... Pourquoi ?

— J'aimerais que ça reste comme ça. Alors, change de chanson ou arrête de chanter.

— Rabajoise.

Non, je tiens trop à mon audition pour la perdre de suite. Nuance.

— D'accord... boude-t-elle.

Ou tu peux juste éteindre ta bouche... Ton appareil, pardon. Lapsus.

« Vois sur ton chemin

Gamins oubliés égarés

Donne-leur la main

Pour les mener

Vers d'autres lendemains 🎵 » [13](#)

Je vois alors toute la détresse du monde dans les yeux de William tandis que Vincent reprend la suite de Mathilde. Je ne ferais pas comme à « The Voice » : je ne me retournerais pas dans mon fauteuil pour lui dire « *Je te veux dans mon équipe* »... Non, non... Sauf si c'est pour mettre fin à ce supplice musical.

« Laissez-moi danser, chanter en liberté ! Tout l'été ! 🎵 » [14](#)

Pitié... Faites que l'on arrive bientôt. Une fois au bord du gîte, ou plutôt de la ferme, je vois alors son visage se transformer à travers le rétroviseur tandis qu'elle découvre petit à petit le paysage.

— Dites-moi que c'est une blague... Marguerite... Tu n'as pas osé ? gémit-elle.

— Je vous ai annoncé que l'on irait dans un gîte... Vous ne m'avez pas demandé l'adresse exacte. Ce n'était qu'un détail que je pouvais omettre !

— MAIS C'EST UNE FERME ! s'époumone-t-elle.

Bienvenue à la campagne les enfants.

— Marguerite ! Te voilà ! Nous t'attendions !

— Tata ! Merci encore de nous faire de la place, c'est gentil.

Je descends de la voiture tandis que ma tante observe d'un œil attentif Mathilde et ses talons tremblants sur l'herbe à peine coupée.

— Tes amis ?

— Oui.

Puis William vient me rejoindre.

— Ton copain ?

— On peut dire ça.

Mon amant. Mon plan cul. Mon colocataire. Mon éditeur. Mon gagne-pain. Mon voisin.

Il pouvait bien être toutes ces choses de toute façon alors, lui rajouter l'étiquette « copain », je ne pense pas que ça le frustre, bien au contraire, il tend une main franche et sort son plus beau sourire à ma tante qui le dévisage de la tête aux pieds. Oui, ils sont tous en tenue de citadins tandis que je suis venue en basket et jean.

— Marguerite chérie... T'es sûre que... ? Enfin...

— Tata ? Dis-moi...

Je l'attrape et la conduis à part dans un coin, tentant de contenir mes cornes et ma fourche de diable tandis que je lui chuchote :

— T'as besoin d'aide pour la ferme ?

—Dis-moi, chérie, tu me laisserais utiliser tes amis ?

— Oh oui. Regarde, des bras costauds en plus et puis Mathilde pourrait s'occuper des champs.

— Je ne refuserais pas... Ta cousine sera sûrement contente.

— Je m'en doutais ! Marché conclu, je te les vends.

— Tu veux quoi en échange ? T'es venue pour ça, non ? T'es comme ta mère.

— Ton ordinateur deux heures par jour ?

— Deal.

J'ai peut-être fini « *Vanille & Chocolat* » mais ce séjour à la ferme va me donner bien des idées. Je me retourne vers le petit groupe occupé à décharger la voiture, avec un grand sourire.

— Bon... Eh bien... Bienvenue ! Mettez-vous à l'aise !

Parce que comme le disait Nadia « *Et c'est parti pour le show !* 🎵 » [15](#)

[12](#) [Un mode parfait – Ilona Mitrecey]

[13](#) [Vois sur ton chemin – Les Choristes]

[14](#) [Laissez-moi danser – Dalida]

[15](#) [Et c'est parti – Nâdiya]

Chapitre 8

Chapeau de paille et bottes de foin

Ma tante, dans sa grande générosité ou bonté, a laissé le temps à tout le monde de s'installer dans une chambre avant de donner les consignes : Pas de copulation sous ce toit, pas de folie dans la paille, interdiction de parties de jambes en l'air dans les champs et j'en passe. C'est à ce moment-là que j'ai entendu Vincent chuchoter :

— On se croirait dans les ordres. C'est un couvent ici.

Non, seulement ma tante et mon oncle sont des personnes plutôt pudiques et « vieille école » comme qui dirait.

— Maintenant...

Son regard se promène sur chacun de nous et dans un fin sourire de satisfaction, ayant certainement trouvé quoi faire de nous, elle commence par Mathilde en la pointant du doigt :

— Toi, tu vas t'occuper de la traite des vaches.

— Pardon ? s'écrie-t-elle horrifiée.

— Toi, tu vas prendre le râteau et me nettoyer toute la cour avant. Je ne veux plus une feuille devant mon paillason, indique-t-elle à Vincent.

Puis elle s'arrête sur William qui attendait, patiemment, comme si de rien n'était.

— Toi, tu n'as qu'à t'occuper d'aller dans les champs. Ramasse tout ce qui est bon.

— D'accord.

William est bien le seul qui paraît satisfait de sa tâche tandis que je m'attendais à un rôle de sa part. Mais même pas. Autant dire que je suis déçue. Je ne suis même pas certaine qu'il sache comment s'y prendre. Je me mets le suivre discrètement, quand soudain ma tante m'attrape par le bras.

— Minute papillon ! Où tu vas Marguerite ?

— Avec William ? Lui montrer comment ramasser les carottes correctement.

— Je le pense suffisamment grand pour savoir comment arracher un légume du sol non ?

Oui, mais on ne sait jamais. Peut-être qu'il peut avoir besoin de moi à tout moment.

— Tu crois que je ne vais rien te donner à faire ?

— Loin de moi, l'intention de profiter de ces quelques jours en ton agréable compagnie ma tata chérie !

— La ruse par les compliments ne t'épargnera pas, rit-elle.

J'aurai essayé.

— Va donc dans la grange, je crois que Sébastien a besoin d'aide.

Parce qu'il est encore là celui-là ? Je pensais que depuis le temps, il aurait quitté le coin depuis longtemps.

— Sébastien ? Il travaille encore ici ?

— Et pourquoi, il ne pourrait plus bosser à la ferme ? Il nous est précieux alors on le garde sous le coude.

Ouais, il se fait donc exploiter encore et toujours. Il n'a vraiment rien retenu.

— Dépêche-toi ! Va le voir ! Au travail tout le monde, s'égosille-t-elle.

Chacun part dans une direction différente tandis que William bifurque à la dernière minute pour m'attirer dans un coin, dehors.

— Sébastien ? demande-t-il suspicieux.

À son regard inquisiteur, je devine que « Sébastien » est pour lui un synonyme de « menace ». Il n'a pas tort de le penser. Sébastien se rapprocherait le plus de ce que l'on pourrait appeler un « premier amour »... Ou un « amour d'été ». À chaque période de vacances, je venais ici, aider à la ferme et il était toujours là. Depuis que nous sommes petits, Seb' a régulièrement aidé ma famille à tenir le gîte et tout ce qui l'entourait.

— Tu t'inquiètes ?

— Le devrais-je ? Sachant que tu n'as toujours pas répondu à ma question.

— Seb' est un ami d'enfance. Relax max'. Et puis tu as entendu ma tante ? Interdiction de faire des bébés dans le foin.

— Marguerite !

— Si tu es si soucieux, viens avec moi, je te le présente. Je suis certaine que vous vous entendrez très bien. Vous êtes un peu pareils tous les deux.

— Dans le sens sexy et charmant ?

—Plutôt jaloux et possessif.

Il sourit tandis que sa poigne me relâche enfin. Jamais encore William ne s'est montré ainsi et j'ose appeler ça « jalousie » ou « inquiétude », ne sachant pas quel terme exact donner à son comportement.

— Ça va aller, je te fais confiance et puis apparemment, j'ai du travail.

— Tu vas t'en sortir tout seul ?

— Ça va... C'est pas Excalibur non plus !

— D'accord. Comme tu veux.

— Ce n'est pas parce que mes bras ressemblent à des baguettes de pains que je n'ai rien dedans ! Tu vas voir ! ajoute-t-il en gonflant son biceps fièrement.

— N'hésite pas si tu as besoin, je t'enverrais du secours, rajouté-je en riant.

— Ah ! Ah ! Très drôle !

— Je compte sur toi « Superman ».

Je l'embrasse sur la joue, me sépare de lui et vais vers le garage. Tout en me faufilant à travers l'énorme porte, je reconnais le vieux tracteur de mon oncle... Gisant en pièces détachées dans un bain d'huile.

— Si ça, ce n'est pas un meurtre...

— Il était déjà bien mort avant que je ne m'en occupe.

La voix rauque qui siffle dans mes oreilles m'arrache un sursaut tandis qu'un rire s'échappe de la silhouette masculine se présentant à moi ; Sébastien.

Il n'est pas vraiment comme dans mes souvenirs de petites filles, dans lesquels il ressemblait à un haricot. Il est plus... homme. Barbu. Carré. Je présume que traîner ici à longueur de journée a su lui faire développer une certaine carrure. Bonjour fermier sexy.

— T'as grossi non ? demande-t-il.

Est-ce la première remarque que j'ai droit après nombreuses années sans se voir ? Il a toujours su trouver le bon mot celui-là !

— Moi aussi ça me fait plaisir de te voir. Tu t'entraînes pour devenir un ours ?

— Paraît que la barbe a son petit effet sur les filles au village. Je laisse pousser.

— Ouais, enfin tu ressembles à Robinson Crusoé.

— Tant que ce n'est pas à Chewbacca, ça va. J'ai de la marge.

On échange un regard complice, un rire enfantin. Sébastien est certainement celui qui m'a tout appris au niveau de la répartie. Quand j'étais petite et que je venais ici, les enfants s'amusaient à me martyriser et tandis que je pleurais, lui il allait les frapper. Sébastien, mon héros.

— Je suis content de te voir Marguerite.

Son étreinte m'étonne un peu, mais la surprise ne dure qu'une fraction de seconde, je me laisse totalement aller dans ses bras.

— Moi aussi. T'es devenu un homme depuis le temps dit donc !

— Fallait bien. Qu'est-ce qui t'amène dans le coin ?

— Je suis venue en vacances avec des amis. Et toi ? J'ai cru comprendre que tu bosses ici ? T'en n'as pas marre de ma famille ?

— Non, ça peut aller. Ton oncle me laisse toucher un peu toutes ses affaires. Je suis content. Je suis nourri et logé.

— Cela ne m'étonne pas d'eux.

— Tu as vu Camélia ?

— Pas encore. Elle est là ?

— Dans les champs, je crois.

Oh. Donc elle devrait trouver William sous peu, je pense.

— J'irais la voir plus tard.

— Qu'est-ce que tu es venue faire dans le garage ? Tu cherches un truc ?

— Pas vraiment, ma tante m'a dit de venir et...

Et alors je comprends mieux son idée première. Il n'y a rien à faire ici à part tripoter le vieux tracteur et sachant que je n'ai pas la fibre mécanique... Elle m'a

juste envoyé tout droit vers Sébastien. Depuis que je suis petite, elle m'a toujours poussée vers lui. Elle s'arrangeait pour que l'on soit que tous les deux.

— Elle n'a pas changé apparemment... soufflé-je.

— Ah non ! Ça, je confirme.

Même Sébastien s'en doutait. Il l'a vu venir gros comme une maison.

— Je suis désolée si je te dérange dans ton boulot. Je devrais peut-être te laisser, non ?

— Tu parles, j'ai que quelques bricoles à faire et après je termine. Je reprendrai plus tard. Ça te dirait d'aller manger un bout ensemble au village ?

Waw. Droit au but. Cela fait à peine cinq minutes que l'on se retrouve et le voilà qui charge comme un taureau.

— C'est que...

— Un peu trop direct, c'est ça ?

— Un peu.

Si carrément, et vu que son visage devient plus rouge que ma chemise, je compatis à sa gêne.

— En fait, je ne suis pas venue seule.

— Ah. Je comprends mieux. Ça m'aurait étonné aussi que... enfin... que voilà. Il est bien ?

— Il est pas mal.

On sort tous les deux du garage tandis que, des yeux, je cherche William dans les champs se battant avec une botte de carottes. Je lui montre du doigt le personnage qu'est mon voisin et mon petit copain. Sébastien est alors saisi d'un fou rire.

— C'est lui ?

Oui c'est « lui ». Pourquoi ? Il n'est pas assez bien ? Bon, il fait un peu maigrichon de loin et je sais par expérience que son muscle développé n'est pas dans ses bras, mais quand même ! C'est quoi cette façon de rire de lui ? Je lui donne alors un léger coup de coude pour lui faire comprendre mon mécontentement.

— Hé ! Ne te moque pas.

— T'as raison, l'amour rend aveugle.

Quoi ? Mais pas du tout.

— Il ressemble à un concombre ton mec, s'amuse-t-il.

— J'aime bien les concombres.

— Un concombre qui se bat contre une carotte.

— Laisse-le et ne sois pas méchant, tu ne le connais même pas.

— Ah parce que tu vas me dire que c'est un mec très bien et patati et patata ?

— Quoi ? T'es jaloux ? Tu me fais une scène maintenant ?

— Moi ? Jaloux ? Je ne vois pas de quoi je pourrais être jaloux ? Je respecte ton choix hein...

Mon œil.

— Bon, je retourne bosser. Tu devrais aller voir ta cousine. Je suis certain qu'elle sera contente.

— Je croyais que tu voulais faire une pause, m'étonné-je.

— J'ai plus très faim finalement.

En fait, il part simplement bouder.

— Ah les hommes...

Un soupir las m'échappe tandis que je m'avance vers les champs. N'empêche que d'apercevoir William se battre ainsi contre une botte de carotte, tel le Roi Arthur retirant Excalibur de son rocher, ça ne peut que m'amuser. Et, tandis que je reste plantée là à le regarder, appuyée contre la barrière, je ne sens pas la légère paire de fesses qui vient me donner un coup dans les hanches.

— Toujours la tête dans les nuages la pâquerette !

Camélia. Ma cousine. La classe incarnée.

Une herbe entre les dents et un chapeau de paille à large bord recouvrant son visage plein de terres, elle me dévisage en prenant soin de palper mon corps au passage.

— T'as grossi toi, dis donc !

— Hé ! C'est bon, j'ai compris ! Personne ne peut éprouver un peu plus de joie à me voir dans cette famille ? me vexé-je.

— Calme-toi, t'es pas la Reine d'Angleterre non plus. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Je viens en vacances.

Soudain, elle aborde la même position que moi et plonge son regard dans les champs, dans la direction de William.

— Oh, belle bête ! Je l'ai vu tout à l'heure. Un ami à toi ?

— Oui. Pas touche.

— Je fais plus ça... Je ne touche pas à ce qui est déjà pris.

Dit-elle, alors qu'avant, elle draguait tous les garçons du village, même si ces derniers la fuyaient.

— Mais bon, c'est pas parce que y'a un goal qu'on ne peut pas marquer de but !
Je devrais aller l'aider ton p'tit agneau.

— Sois gentille avec lui.

— Je serais aussi douce que du lait de chèvre.

Quoi ?

En plus, je déteste ça. Ça sent fort et c'est amer.

— Va donc t'occuper à compter les pâquerettes... Marguerite !

— Très drôle Camélia... Très drôle.

Dois-je préciser que j'ai adoré retourner à la ferme... mais pas retrouver ceux qui y vivent !

Chapitre 9

Corrida

Occupée à regarder le duel entre la carotte et William, j'ai perdu de vue tout le reste de la ferme tandis qu'au loin, un cri strident résonne.

— AH ! UNE BOUSE ! J'AI MARCHÉ DANS UNE BOUSE DE VACHE !

Paniquée, affolée et apeurée, Mathilde sort précipitamment de l'étable à cloche-pied en continuant à hurler.

— Gauche ou droit ? lui demandé-je amusée.

— Quoi ?

— Tu as mis le pied droit ou le gauche dedans ?

— Je n'en sais rien et puis on s'en fiche non ! C'est dégoûtant ! Regarde Marguerite, j'en ai partout !

— Pour les superstitieux, ça compte... Tu as de la chance en fonction.

— C'est horrible... Où est-ce que je me peux me rincer ?

— Il doit y'avoir un tuyau quelque part vers le garage... Viens avec moi.

Elle me suit tout en sautillant sous le regard amusé de Vincent et le rire hilare de Camélia. Il faut croire que j'ai ramené toute la ville avec moi dans mes bagages.

— Allez, tends ton pied que je nettoie ça.

Elle s'applique à le faire tout en se penchant légèrement en arrière pour avoir un aperçu du garage.

—Pssst !! Marguerite !

— Quoi ?

— C'est qui cette bombe sexuelle là ?

— Tu veux parler de Sébastien ?

Je n'ai même pas besoin de jeter un œil pour savoir qu'il est soudainement devenu l'attraction numéro un pour Mathilde. Pauvre Vincent. Sur l'instant, je compatis.

— Tu le connais ?

— C'est un ami.

À l'instant même, où j'ai dit le mot « ami », la bouse amoureusement collée à sa chaussure ne comptait plus. Elle me saisit par les épaules en me secouant dans tous les sens.

— Mais Marguerite !

— Quoi ?

— D'abord William et maintenant lui. T'es un aimant, bordel !

Chronologiquement, d'abord Sébastien et ensuite William.

— Tu nous présentes ? minaude-t-elle.

— Et Vincent alors ?

— Je ne vais pas me marier avec non plus. Juste faire connaissance.

Sauf qu'à la fac, ça se terminait souvent par un coup d'un soir !

— Si tu veux.

De toute façon, ils finiront bien par se croiser, si l'on reste ici quelques jours alors, autant faire les présentations maintenant. On entre toutes les deux dans le

garage tandis que Sébastien s'essuie le visage plein de cambouis avec son bras.

— Seb' ! T'as cinq minutes ? Je peux te présenter mon amie ?

— Ouais si tu veux.

Il pose sa clé et son tournevis dans un coin, sur un meuble, et se redresse à notre hauteur.

— Voilà Mathilde, je te présente Sébastien. Sébastien... Mathilde.

Je vois des étoiles dans ses yeux. Que dis-je, c'est une pluie de comètes qui défile à vive allure !

— Enchanté... Je ne savais pas que Marguerite connaissait...

— Ouais, ouais, moi de même.

Je sais que l'on est à la ferme, mais je trouve ça vache de sa part de lui foutre un râteau. Sans faire de jeu de mots. Sentant le froid s'installer, Mathilde quitte le garage, la mine grise.

— Hé ! T'étais pas obligé de faire ton paysan moyen !

— Tu voulais quoi ? Que je la prenne dans mes bras, que je lui fasse la bise et que je l'accueille très chaleureusement ?

— Non, mais tu aurais pu clairement te montrer plus cordial ? C'était quoi cette attitude pourrie là ?

— Oh ça va... T'es pas venue pour me faire la morale. Sainte Marguerite !

Waw. Je ne le reconnais plus.

— T'es vexé parce que j'ai dit que j'étais accompagnée ? C'est ça ?

— Tu m'as pris pour un gamin ? Je ne vais pas faire la gueule pour ça.

— Déclare-t-il avec son air le plus grognon !

Il fait un pas en avant, réduisant en une enjambée, toute la distance qu'il y avait entre nous. Comme si soudainement, son torse était plaqué à ma poitrine.

— Tu ne recules pas ?

— Pourquoi ? Si tu as quelque chose à me dire Sébastien, dis-le.

— T'as pas changé hein ? Toujours à jouer avec le feu.

Il se décolle finalement de moi pour reprendre son travail, me tournant ainsi complètement le dos.

— À trop s'amuser avec, Marguerite, on finit par se brûler.

Était-ce un avertissement ? Je repars du garage au moment même où ma tante appelle tout le monde pour déjeuner.

— Bien ! Personne à table tant que l'on ne s'est pas lavé les mains. Allez !

Retour en enfance quand tu nous tiens. Une fois à table, une certaine ambiance tendue semble régner. William est assis en face de Sébastien. Camélia devant moi, Mathilde à mon côté et Vincent entre William et moi, servant de tampon.

— Je pense que les présentations sont faites... Je remercie tout le monde de donner un coup de main. Vous avez bien mérité de déjeuner ! intervient ma tante.

Alors que la salade circule autour de la table, William et Sébastien ne se sont pas lâchés une seule fois du regard. On se croirait dans l'un de ces vieux westerns mal faits.

— Ça te dirait de m'aider après ? demande Sébastien.

— Ouais, pourquoi pas ? répond William.

— J'ai besoin d'une autre paire de bras.

— Si ça peut dépanner.

Camélia me donne alors un coup de pied dans le genou, comme pour m'indiquer que l'orage est prêt à éclater ! Je le sais. Je ne suis pas aveugle non plus !

— Je suis contente ! Tout le monde semble bien s'entendre !

Vas-y, tata, rajoutes-en une couche. Enfonce le clou, encore un peu plus ! Les voir ainsi me fait penser à une chanson étrangement. Ne me demandez pas pourquoi. Je devrais arrêter les comédies musicales.

*« Tybalt, Tybalt, tu vas mourir
Tybalt, Tybalt, finit de rire
Tu n'es qu'un fat, non, tu es pire
Ton âme boite, mais toi tu crois courir
Le son de ta voix, ta façon de marcher
Tout, en toi me donne la nausée
Tybalt, Tybalt, je vais te tuer*

*Mercurio, regarde-toi !
Tu as de l'esprit, mais tu n'as que ça !
Tu n'es qu'un bouffon un poète raté,
Et quand j'entends ton nom
Je me bouche le nez
Maintenant, c'est terminé
Depuis notre enfance je n'ai qu'une idée
Enfin, ma patience va être récompensée
Mercurio, je vais te tuer*

*Arrêtez, vous êtes fous, vous n'avez pas le droit
En vous tuant, vous tuerez nos idées et nos lois
Arrêtez !*

*Vivre on veut tous vivre
Sans se haïr sans en mourir*

Vivre, et se parler, se respecter, et même s'aimer
Libres, on est tous libres, de ne pas suivre, de refuser 🎵 » [16](#)

Je n'ai jamais été une grande fan des corridas et des combats de taureaux alors, on va calmer le jeu.

— Je viens avec vous moi aussi.

Et je ne demande pas votre avis. Je vous accompagne.

[16](#) [Le Duel – Roméo & Juliette]

Chapitre 10

Qui a la plus grosse ?

Une fois sortis de table, ma tante et Camélia ont pris un malin plaisir à retenir Mathilde et Vincent afin de les empêcher de nous suivre discrètement tandis que Sébastien, William et moi, prenions la route pour je ne sais quel endroit reculé de la propriété. J'avais bien fait de venir avec ces deux-là, car à peine s'était-on mis en marche que la tension était plus que palpable entre ces deux animaux.

— Tu n'es pas obligé de te joindre à nous Marguerite. Tu peux retourner à la ferme.

— C'est gentil Seb', mais je viens.

Comme s'il était aussi facile de se débarrasser de moi ? Me prendrais-tu pour une idiote ? William, lui, ne dit rien. Il se contente de le suivre comme son ombre, mais son regard ne le lâche pas d'une semelle. Est-il soucieux ? Curieux ? Je voudrais bien savoir à quoi il pense ! Rien. Il ne laisse rien transparaître ce qui me complique d'autant plus la tâche. Je pourrais être sa princesse guerrière et le tirer des griffes du vilain dragon, mais il n'a pas l'air de vouloir être quelqu'un que l'on sauve. Non. Il ressemble à quelqu'un qui veut se battre. Qui veut en découdre. Ils ne se connaissent pas et pourtant, ils se détestent déjà. Ah les hommes ! De vrais enfants.

— Où est-ce qu'on va au fait ? questionne William.

Enfin, il pose une question ! Merci Seigneur.

Je n'ai pas l'habitude de fréquenter un William aussi silencieux et si peu inquiet.

— Vers la rivière. J'ai un souci avec le barrage que j'ai mis en place afin d'alimenter le champ en eau. J'aimerais un coup de main.

— D'accord.

La rivière ? Il compte le noyer ?

— Marguerite, tu feras attention, ça glisse là-bas.

— Hé ! Je n'ai pas oublié comment c'était. Ne t'inquiète pas, je suis une grande fille totalement capable de marcher sur deux ou trois galets.

Sébastien hausse des épaules et je trouverais ça presque insultant cette attitude condescendante qu'il aborde avec moi. Où est le jeune homme souriant et chaleureux que j'ai rencontré tout à l'heure ? Monstre, qui es-tu ? Qu'as-tu fait de mon ami d'enfance ? Je ne suis peut-être pas capable de marcher en talons aiguilles, mais les cailloux de la rivière ? Pfff ! Même pas peur.

— Marguerite ! Attention ! s'exclame William.

Et bien-sûr, comme pour me donner tort, il faut que je trébuche sur le premier rocher que croise mon pied ! Heureusement que William m'a rattrapé au vol. Il faut dire qu'il évolue aussi adroitement qu'un funambule marchant sur un câble suspendu dans les airs. Je serais presque jalouse de son adresse ! Après tout, c'est ma campagne ! La mienne !

— Ça va ? demande Sébastien.

— Oui... Merci. C'est vrai que ça glisse !

— Je t'avais prévenu.

On ne t'a pas sonné grincheux.

— Tu devrais faire attention où tu mets les pieds. Tiens, prends ma main, je vais te guider, coupe William.

William, en bon chevalier servant, me tend sa main sur laquelle je me précipite tel un petit piranha. J'ai l'impression que ça fait une éternité que je n'ai pas eu un contact physique avec lui et rien que le fait de sentir ses doigts s'entremêler aux miens, ça me rend toute chose. William me manque. Même s'il est là, à côté de moi, sa simple présence me manque. C'est fou non ? Comment peut-on ressentir autant de choses pour une seule personne ? On se faufile tous les deux à la suite de Sébastien tandis que ce dernier ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil de temps en temps en notre direction. Je sais que ça l'énerve. Je le remarque bien, je ne le connais que trop et il n'est pas dur de voir l'encart lumineux sur son visage avec écrit en lettre capitale « JALOUX », mais je ne ferai aucune concession et je ne me cacherai pas de ce que je ressens pour William. C'est ainsi, point barre.

— On est arrivé.

On a remonté pratiquement toute la rivière pour se retrouver face au barrage construit par Sébastien. Effectivement, ce dernier commençait à présenter de sérieux dommages créés, certainement par la puissance du courant.

— Waw ! C'est impressionnant ! dis-je admirative.

Je ne peux pas lui enlever ça : il a toujours été très doué de ses mains !

— J'ai besoin que quelqu'un tienne le muret pendant que je le répare. Tu peux le faire ? demande-t-il à William.

— Sans problème.

— Y'a pas mal de pression alors, fais gaffe à ne pas te faire emporter... Ça serait dommage de devoir te repêcher.

Ose toucher un seul de ses cheveux bruns et je te noie sur place, laissant ton cadavre aux anguilles.

Une femme amoureuse est une femme dangereuse, dit-on.

— Marguerite, tu restes au bord. Manquerait plus que l'on doive aussi s'occuper de toi.

— Oui chef... Je vous regarde.

— Éloigne-toi du bord aussi !

Après Sébastien c'est William qui s'y met ? Quand vous aurez fini de me donner des ordres tous les deux, vous me faites signe surtout. Je recule d'un pas tandis qu'ils me dévisagent comme attendant que je m'exécute.

— Satisfaits ?

— Oui !

Répondant en chœur, ils se fusillent du regard avant d'entreprendre les grandes manœuvres. Chacun retire son tee-shirt et se met au travail, plongeant dans la rivière. Quelle vue ! Je pourrais mourir heureuse.

— Bon, tu tiens pendant que je m'occupe de recalcr ces quelques pierres, ok ?

— D'accord, répond William laconique.

— Si tu lâches, tout s'effondrera, alors ne déconne pas.

— Tu as une bien piètre opinion de moi si tu crois ça.

— Tu sembles chétif, c'est tout.

— Et toi, pas très malin pour penser que l'apparence fait tout. Mais bon, c'est vrai que dans la vie, on ne peut pas avoir les muscles et le cerveau.

Dois-je commencer à compter les points ou pas ? Non parce que dans ce cas-là, qu'on me le dise de suite.

— Ah ! Ah ! Que tu es drôle ! Tu l'as acheté où ton humour ? Au rayon douteux du supermarché du coin ?

— Et toi, tes blagues proviennent sûrement de l'étal du marché du village non ?

Bon, les garçons, quand vous aurez fini votre concours de celui qui pisse le plus loin, on pourra peut-être passer à autre chose non ?

— Oh ! Le citadin, tu as la face bien rouge, tu veux une pause pour souffler ?

— C'est un coup de soleil, ducon ! s'énerve William.

— T'es sûr ? Non, parce que si t'es fatigué...

— Pas de problème. Je peux rester comme ça, pendant des heures. Par contre toi... Ton escargot est rentré dans sa coquille ? Une petite fraîcheur peut-être ?

— T'es un petit comique toi, non ?

— Je sais, c'est l'une de mes nombreuses qualités. Il ne faudrait pas que tu attrapes un rhume, ça serait dommage.

Rien que de les entendre se chamailler comme des gamins de cour de récré, m'épuise déjà. Finalement, je regrette ma décision d'être venue, mais en même temps, j'ai un si beau paysage sous le nez que cela aurait été dommage de ne pas en profiter. Voyant qu'ils commençaient tous les deux à se fatiguer inutilement à rester dans l'eau, j'attrape deux pommes de pin, mes armes de prédilection quand j'étais petite et me prépare à leur tirer dessus. Ils peuvent aller se recoucher aux JO, le lancer de pommes de pin n'a jamais vu de meilleur lanceur que moi. Je cherche un angle de tir et... Et c'est le but ! Un tir remarquable, impeccable, que dis-je... PARFAIT !

— Aïe !

— Marguerite !

Hé, vous n'allez pas me dire que vous avez mal quand même ? C'est vide une pomme de pin.

— Vous me fatiguez tous les deux. Pire que des gamins. Dépêchez-vous donc de finir ici, qu'on puisse rentrer.

Parce que j'ai bien autre chose à faire de ma journée que de jouer à Esméralda attendant Phoebus et Quasimodo. Allez savoir qui est qui dans cette histoire.

Chapitre 11

Ce n'est pas au vieux singe que l'on apprend à faire la grimace

Après avoir réparé le barrage, le reste de la soirée a été relativement tranquille. Après le dîner ma tante confine tout le monde dans sa chambre avec interdiction de migration de l'un ou de l'autre dans celle de son voisin. C'est un sort très cruel pour moi. Surtout après avoir vu un William si viril dans l'eau. Jamais je n'aurais cru le voir ainsi. Rien que d'y repenser, je suis toute chose et, avec mon imagination, ça risque de m'emmener loin. Je crois que c'est à ce moment-là que je réalise, ô combien, être auteur sauve des idées qui ne se destinent qu'à être égarées.

Allongée sur le minuscule lit à ressorts ressemblant plus à un lit de camp qu'à autre chose, j'entends soudainement quelqu'un toquer à ma porte, et avant même que je n'aie le temps de dire le mot magique, William apparaît en refermant la porte en vitesse derrière lui. Le petit sacripant ! Il ne connaît pas les conséquences de sa rébellion. Enfin, si on se fait prendre ! Mais le fait d'être dans l'interdit, je ne vais pas mentir, ça m'excite totalement.

— Qu'est-ce que tu fais là ? chuchoté-je.

— Je suis venu te voir. Marguerite, je suis en vacances, pas en retraite dans un monastère et il faut dire qu'aujourd'hui a été une journée particulièrement...

— Chaude ? le coupé-je.

Rassure-toi mon kiki, je ressens exactement la même chose.

— Et toi ? Tu fais quoi ?

— Oh moi ? Rien de précis. Je gribouillais quelques trucs. Mais maintenant que tu es là... On pourrait tout aussi bien profiter de la soirée... Rien que tous les deux.

— Ouh ! Qu'entends-je ? Des mots doux ainsi susurrés à mon oreille. Je dois t'avouer que ça me fait un petit quelque chose.

— Seulement un petit quelque chose ? Alors... Je vais devoir faire en sorte que ça devienne un gros quelque chose.

— Marguerite, te lâcherais-tu ?

— Moi ? Pas du tout cher ami. Mais je ne suis guère une femme d'église et mon corps n'est voué qu'au dieu de la chair.

— Dans ce cas, j'en suis le plus fidèle des croyants.

— Et moi donc.

Je m'approche de lui tandis qu'il bascule légèrement en avant pour m'embrasser, en profitant pour passer une main sauvage et baladeuse, curieuse, sous son tee-shirt.

— William !

Je me retire au moment où son front rencontre le mien tandis qu'il me regarde avec surprise.

— Quoi ?

— Tu es brûlant !

— Ah mais ça... C'est parce que...

À peine a-t-il le temps de finir sa phrase qu'il s'écroule à mes pieds. Dois-je mentionner qu'une telle scène a un air de déjà-vu pour moi ? Cette fameuse soirée pluvieuse où j'ai dû ramener un William grippé jusque dans son appartement en le traînant au sol.

— Voilà. Ça t'apprendra à faire l'idiot dans la rivière. Bien fait pour toi.

— Comment tu es... Je suis malade et tu es si méchante avec moi. Alors que je dois me battre contre un fermier, paysan, guerrier féroce à la fourche acérée pour ne t'avoir rien que pour moi, gémit-il.

Il délire ? Dites-moi que c'est le cas. Je sais que ce genre de problème peut arriver en cas de forte fièvre, ils en parlent assez souvent dans « Docteur House ».

— Marguerite !

Ma tante frappe à la porte de ma chambre. Elle attend alors que William, lui gît toujours au sol. Merde ! Si elle le découvre on est morts.

— Euh... oui ! Cinq minutes ! J'arrive !

Désolée William, mais on dirait que l'on va devoir remettre ça. Je le pousse jusqu'à le faire rouler sous mon lit, remontant ses jambes contre son torse afin que ses pieds ne dépassent pas.

— Ne bouge pas. Ne parle pas. N'éternue pas. Bref... Ne respire pas. Si tu fais le moindre bruit, on est grillés.

— Oui, oui...

J'ouvre la porte en prenant un faux air fatigué pour prétendre que je m'étais assoupie. Est-ce qu'elle va le croire ?

Gobe-le tata !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tiens, mon ordinateur. Tu l'as oublié.

— Oh... C'est gentil. Merci, je réponds surprise.

— Tu dormais ?

— Oui... C'est fou, hein ?

Ses yeux inquisiteurs se faufilent à travers toute la pièce qu'elle passe au peigne fin. Rien que les battements de mon cœur s'affolant semblent me trahir.

— Tout va bien ? demande-t-elle suspicieuse.

— Oui... Pourquoi ?

— Non comme ça.

— Non, non, tout va bien. Comme sur des roulettes ! Nickel chrome !

— D'accord... Bon, bah je te laisse, alors.

— Bonne nuit tata ! Merci encore !

Je me décide à la suivre du regard jusqu'à m'assurer qu'elle descende complètement les escaliers, puis elle s'arrête au milieu de celui-ci, pointant son doigt en arrière, et me glisse.

— Au fait ! Son pied gauche dépasse légèrement de dessous le lit.

AH ! MER... CREDI !

On est grillés.

— Ce n'est pas au vieux singe que tu vas apprendre à faire la grimace Marguerite. Bonne soirée !

Chapitre 12

Le samedi, les petits vieux sont de sortie !

Après avoir couché William à ma place, dans mon lit, je pars, l'ordinateur sous le bras en direction du salon. À cette heure-ci, tout le gîte devrait être endormi et moi, tranquille pour écrire.

Les auteurs sont des oiseaux de nuit apparemment.

— Il enleva son tee-shirt de façon sensuelle, les gouttes de sueur perlant alors sur son corps finement sculpté et...

À peine, avais-je entendu la voix provenant de par-dessus mon épaule que mon premier réflexe fut d'abaisser violemment l'écran de l'ordinateur et de me retourner avec toute la fureur du monde.

— On ne t'a jamais dit que lire par-dessus les gens et très impoli ? demandé-je à Sébastien.

— Non, jamais. Et puis, si je ne te connaissais pas, je pourrais presque croire que tu parles de moi. Je t'inspire ?

— Pas du tout. Arrête de te prendre pour le nombril du monde.

— Dommage.

Il fait mine de repartir, une bouteille d'eau à la main.

— J'aurais bien aimé être le centre de tes pensées, moi.

J'ai déjà suffisamment de monde en tête pour en plus m'accorder un quart d'heure de folie avec les « vivants », mais je mentirais si je n'avouais pas que ce

personnage-là est fortement inspiré de Sébastien. Un copier-coller quoi.

— Où est-ce que tu vas ?

— Je retourne me coucher. Pourquoi ?

— Non, comme ça. J'étais simplement curieuse.

Était-ce vraiment de la curiosité ?

— J'ai ouï-dire que t'avais bravé l'interdit avec le mikado qui te sert de copain.

Il ne va tout de même pas comparer William à ça, si ?

— Et alors ? Est-ce que ce sont tes oignons ? Pas à ce que je sache. Et ne l'appelle pas « mikado », il n'est pas tout fin.

— Je lui trouverai un autre surnom dans la nuit. Après je disais ça comme ça, je compatis juste à ton futur triste sort.

— Ta pitié me touche, mais je n'en ai guère besoin. T'as raison, retournes te coucher finalement ! grincé-je.

Je serais presque vexée, que l'on garde ce genre de ton entre nous. J'ai de plus en plus de mal à reconnaître Sébastien dans l'homme qui est devant moi.

— Ça fait des années que l'on ne s'est pas vu et toi, tu me sors « va te coucher » ?

— C'est toi qui l'as déclaré le premier.

— On pourrait très bien rester ici, tous les deux, à discuter ?

— Et pourquoi pas se faire une crapette aussi tant que tu y es ?

— Ah ouais ! Carrément !

— C'était de l'ironie Sébastien...

Fausse joie.

— Tu sais, j'y ai vraiment cru ?

— Je sais. Mais c'est si facile de te charrier un bon coup.

— Tu n'as pas changé Marguerite.

— Pourquoi changer une équipe qui gagne ? Dis-moi.

— Bonne question. Je crois que je comprends pourquoi la brindille t'aime finalement.

On rit tous les deux avant que Sébastien ne reprenne le chemin des escaliers.

— Ne l'appelle pas brindille non plus !

— Comme tu voudras !

Le lendemain matin, William et moi sommes assis tous les deux face à ma tante, les bras croisés et sa mine des mauvais jours. Derrière elle, Mathilde, Vincent, Camélia et Sébastien ne forment qu'un seul bloc.

Merci pour le soutien.

— J'ai eu toute la nuit pour réfléchir à comment vous punir tous les deux ! commence-t-elle le plus sérieusement du monde. Et par châtiment, j'entends bien sûr « sanction exemplaire » pour empêcher quiconque d'imiter vos bêtises. Les règles de la maison étaient pourtant simples, claires, mais non... Vous vous êtes allègrement tamponné l'oreille avec. Dans ce cas...

La dernière fois que j'ai désobéi à ma tante, j'avais treize ans. Je m'en rappelle encore, car la punition qui a suivi m'a longtemps affectée et me marque toujours autant. Je me souviendrai toujours de cet été passé à jouer l'épouvantail dans le champ sous les rires de Camélia et de Sébastien.

— Puisque c'est comme ça... Vous allez tous les deux accompagner Sébastien et Camélia au marché. Si tous les produits ne sont pas vendus... Pas de repas ce soir.

— QUOI ? s'écrit-on simultanément.

On a tout de suite senti l'injustice dans les yeux de ma cousine et Séb'.

— Allez, tout le monde en route. Vous êtes déjà en retard, finit-elle.

Parce qu'il ne pouvait pas y avoir pire que de faire le marché un samedi matin.

Le samedi, tous les petits vieux sont de sortie.

Chapitre 13

Foire aux bestiaux

Le trajet jusqu'au village, bien qu'il ne prenne qu'une vingtaine de minutes, a été horriblement long. Personne n'a osé engager la conversation et, d'un certain côté, heureusement. J'imagine mal Seb' et William papotant soudainement de « football » ou de « bricolage » comme si de rien n'était. Pour calmer le jeu ou pour faire tampon, Camélia nous a laissé la radio allumée.

« Aujourd'hui, point littéraire. Nous allons vous parler de « Fleur » et ... »

Il n'en fallait pas plus pour que William et moi, nous nous retournions brusquement l'un vers l'autre. Mon alias. Mon alter ego.

— Vous faites une drôle de tête tous les deux. Vous aussi, vous connaissez cette auteure ? J'ai lu tous ces bouquins ! s'enthousiasme Camélia.

— C'est pas celle qui écrit des livres cochons là ? Tu m'en avais parlé une fois, je crois, questionne Sébastien.

— Ce n'est pas « cochon », c'est érotique et sensuel. T'y connais rien toi de toute façon.

Sébastien croise alors les bras et s'enfonce dans son fauteuil, arborant alors cette moue boudeuse qu'ont tous les petits garçons insatisfaits.

Alors que William et Sébastien s'occupent de décharger la camionnette, Camélia et moi sommes chargées d'installer l'étal de légumes. Curieux, certains badauds nous regardent tandis que d'autres nous passent allégrement devant, les bras bien chargés.

— Hé Marguerite ! s'exclame Camélia.

— Quoi ?

— Tu crois qu'on les aide ?

Je lève les yeux tandis que Camélia pointe la camionnette du doigt. Cette dernière est entourée de cinq mamies, bien trop en forme pour leurs âges, déjà aux prises avec les garçons. Elles me rappellent un peu Madame Jolop de l'immeuble.

— Laisse-les donc se débrouiller, je réponds moqueuse.

Car après tout, ils sont en si agréable compagnie que déranger un tel tableau me ferait mal au cœur. Si Sébastien affiche toute la détresse du monde dans son regard, nous appelant à l'aide, William, lui, est parfaitement à son aise. Souriant, charmant, un poil taquin... Devrais-je être jalouse de mamie persil ? Soudain, l'une d'entre elles se détache du groupe pour nous retrouver Camélia et moi devant le stand, qui petit à petit a pris forme.

— Excusez-moi ?

— Oui ? Bonjour, madame, que pouvons-nous faire pour vous ?

— Ils sont à combien, vos deux spécimens là-bas ?

Un fou rire nerveux m'échappe alors.

— Ils ne sont pas à vendre malheureusement.

— Ce sont pourtant de belles bêtes.

— Certainement, mais vous ne pouvez pas les acheter, madame.

— Vous êtes sûres ? Votre prix sera le mien. Vous savez à mon âge, on a besoin de compagnie... Les nuits sont fraîches...

Waw. Dévergondée, la mamie ! Mais l'image que j'ai en tête ne me réjouit guère. Cougar va ! Se faire un petit jeune comme ça ... Non, mais oh...

— Désolée madame, mais c'est toujours non.

— C'est dommage... le village manque clairement de jeunes hommes comme eux. Même à la location ?

— Madame ! m'horrifié-je.

— Oh ! Vous les jeunes alors...

Elle repart vexée, faisant signe à sa troupe et tandis qu'elles commencent à s'éloigner petit à petit, les deux principaux intéressés d'une telle agitation finissent par nous retrouver.

— J'ai bien cru passer à la casserole, se plaint William.

— C'est vrai que t'étais à deux doigts de te faire manger tout cru ! me moqué-je.

Camélia hilare, ne se remet toujours pas de la scène tandis que Sébastien mort de honte tente tant bien que mal de se cacher derrière les cagots.

— C'est plutôt gentil de ta part de ne pas m'avoir vendu aux vieilles du village.

— Tu semblais pourtant à ton aise. Aurais-je dérangé quelque chose ?

— Pourquoi ? Quand bien même ça serait le cas ? Je ne te croyais pas jalouse.

— Moi ? Jalouse ? Du tout.

« Jalousie » est un euphémisme.

— Je ne savais pas que la spéléologie c'était ton truc, c'est tout, je reprends sarcastique.

Je reprends mon activité, mine de rien, sous les traits écoeurés de William comprenant le rapport de mon sous-entendu. Bah oui... À cet âge-là... La petite fleur est déjà fanée depuis longtemps ! Il faut s'y attendre.

— Tu sais que c'est complètement dégoûtant ce que tu viens de dire Marguerite ?

— Je m'en fiche, c'est vrai !

Qu'est-ce qu'ils croient les hommes ? Que les femmes restent jeunes à ce niveau-là ? Non, non. Ce n'est pas le cas.

— Bon les amoureux, quand vous aurez terminés, vous pourrez peut-être nous aider ? Ça serait sympa !

— Ouais, on arrive.

Je passe à côté de William et, tout en posant ma main sur son épaule, je lui murmure tout bas.

— Ça t'apprendra à aller voir ailleurs.

Et toc !

Chapitre 14

Vente aux enchères

Si Sébastien et William sont devenus les deux curiosités principales de notre stand, nos produits, eux, ne s'arrachent pas comme des petits pains et devant une telle accalmie, Camélia se prépare à dire adieu à son repas de la journée.

Ma tante a été sévère et je dois avouer que je commence sérieusement à avoir trop faim pour me laisser battre ainsi par l'humeur des vieux du village.

Allez Marguerite ! Tu as fait des études de commerce non ? Montre un peu ce que tu as dans le sac.

— Venez là tous les deux.

J'attrape les garçons par la main et les mets devant le stand, préparant ma voix.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'étonne William.

— Je nous sauve.

Prenant une grande inspiration, je hurle :

— GRANDE PROMOTION ! POUR UN KILO DE PATATE ACHETÉ, UN BISOU OFFERT PAR LE CÉLIBATAIRE DE VOTRE CHOIX ! REGARDEZ COMME ILS SONT BEAUX ET CHARMANTS ! AVANCEZ MESDAMES ET MESDEMOISELLES ! LAISSEZ-VOUS TENTER PAR L'UN DE CES DÉLICIEUX DAMOISEAUX !

— Marguerite ! s'écrie William en panique.

— Toi, tais-toi et participe à l'effort de guerre. Ça ne coûte rien, de faire un bisou à une petite vieille.

Si William s'en était retrouvé scotché à sa place par mon humeur massacrate et par mon choix imposé, Sébastien, lui, a opté pour la fuite et tandis que je le vois s'en aller à grands pas vers la camionnette, je prends la corde des mains de Camélia.

— Parce que j'ai encore de bons restes de mon enfance ! VIENS-LÀ, TOI ! hurlé-je.

John Wayne m'a tout appris pour le lancer de lasso. Les Westerns et moi, c'est une grande histoire d'amour et si lui, peut facilement attraper un coup de vache, moi je me fais le cou de taureau de Sébastien. *Ne me remerciez pas, c'est gratuit.*

— Mais tu es folle, ma parole, s'empporte ce dernier.

— Tu veux manger ce soir ? Oui ou non ? Si c'est le cas, sois un homme et fais ta part du marché, toi aussi.

Revenant sur sa position, je le vois se pencher pour chuchoter quelque chose à William tandis qu'ils se retournent tous deux pour me dévisager.

— Quoi ? Vous voulez ma photo ?

Et le premier qui me sort « *Ouais, pour la mettre dans mon album de singe* », je le frappe illico presto.

— APPROCHEZ MESDAMES ET MESDEMOISELLES ET LES PLUS VIEILLES ! VENEZ DÉCOUVRIR DE FABULEUX PRODUITS EN ÉCHANGE D'UN PASSAGE EXPRESS AU SEPTIÈME CIEL ! APPROCHEZ !

Parce qu'au final, le cœur humain est toujours corruptible, il suffit juste de tendre la bonne carotte pour attraper le premier pigeon passant dans le coin. Et des pigeonnnes venues roucouler au marché, il y en avait. Plus que ce que je n'en

avais espéré et en moins de deux heures, tous nos produits se sont vendus comme des petits pains. Voilà une affaire rondement menée. Assis sur deux caisses en bois, à bout de souffle, ils ont encore des traces de rouge à lèvres un peu partout sur leurs visages.

— C'est bien les garçons. Je suis fière de vous.

— Plus jamais ça... siffle Sébastien en s'essuyant la bouche.

— En même temps, c'est de la faute de qui ? Si tu n'étais pas venu dans ma chambre hier soir, tu n'aurais pas eu à subir ça. C'est le châtiment divin de ma tante. Je t'avais dit que ça serait terrible.

— J'ai bien failli mourir étouffé dans un baiser.

— Et encore, t'as eu de la chance toi ! Moi, y'a une petite vieille qui avait une haleine de camembert ! Horrible, ajoute Sébastien écœuré.

Ils échangent alors un ultime regard et soudain, ils se mettent tous deux à rire. On dirait que dans le traumatisme, quelque chose de bon en ressort. Ce n'est pas plus mal.

—Allez on remballe et on rentre.

À notre retour, Mathilde se demande de quelle façon nous avons pu tout vendre aussi rapidement.

— Crois-moi, tu ne veux pas le savoir !

William part alors dans sa chambre, prétendant vouloir se « doucher », tandis que Sébastien, lui ne rêve que d'un bain de bouche. Je présume que pendant que nous étions au marché tous les quatre, ma tante a su occuper Mathilde et Vincent en leur laissant un champ à défricher ou quelque chose dans ce style-là. Ma tante s'avance vers moi et me chuchote alors :

— Tu as fait ce que je t'ai appris ?

— Oui, je réponds en me redressant.

— Ça, c'est ma nièce ! Je suis fière de toi.

— Je comprends mieux pourquoi tu gardes Sébastien sous le coude maintenant.

—Allez va te changer, on va passer à table.

Alors que le moment du retour s'approche, nous avons tous des souvenirs vivaces et très différents. Je me souviendrai longtemps de Mathilde et de ses bouses géantes, de Vincent le maladroit qui a réussi à s'ouvrir le pied avec un râteau, William et les petites vieilles du village, William, torse nu dans la rivière, William...et moi ! Moi, avec tout ça et des idées plein la tête. Il était temps de dire au revoir à la famille et de reprendre la route. Et rentrer. Retourner chez soi.

Il y avait une autre vie qui nous attendait.

Une autre aventure.

Une nouvelle histoire.

Un nouveau chapitre à écrire.

— Tu reviendras me voir ?

Sébastien me prend dans ses bras tandis que William vient immédiatement nous séparer.

— Je viendrais avec elle ! dit William dans un air de défi.

— Je ne t'ai pas invité, toi.

— Je viendrais quand même et je me cacherais dans sa valise s'il le faut.

— Bon, les garçons, quand vous aurez fini, vous me ferez signe, hein !

Et étrangement, au moment de partir, Mathilde allume la radio et la première chanson qui passe alors dans les airs est :

*« L'un est blond comme les blés
Il sait si bien aimer
L'autre est brun, mais plus sauvage
Artiste un peu volage
Ils sont si différents
Mais pourtant je les aime autant
Ils ont chacun quelque chose
Quand je les vois j'ai le cœur battant
J'aimerais leur dire, mais je n'ose...
Je ne pourrai jamais choisir entre vous deux
Je ne pourrai jamais jouer ce double jeu
C'est l'amour du plus fort qui l'emportera
Mon amour plus encore qui lui sourira 🎵 » ¹⁷*

Ah Lorie. Écouter ses chansons ne me rappelle que de bons souvenirs de mon adolescence.

— Mathilde, tu t'occupes de la musique ! ordonne William.

— Vous êtes sûrs ? Non, parce que, si c'est pour vous plaindre de mes goûts musicaux...

— Non, non... C'est bon. On ne dira rien. De toute façon, quoi que tu proposes, ça ne peut pas être pire que Lorie.

Oh ! William, pour dire ce genre de choses, tu connais vraiment très mal Mathilde.

— D'accord.

Malheur alors à sa première chanson.

*« C'est pas ma faute
Et quand je donne ma langue au chat
Je vois les autres
Tout prêts à se jeter sur moi
C'est pas ma faute à moi
Si j'entends tout autour de moi
Hello, helli, t'es A (L.O.L.I.T.A.)
Moi Lolita 🎵 »* [18](#)

J'avais prévenu.

— Je n'ai rien dit, change finalement, se reprend-il.

— Oh ! Je commençais tout juste à chanter, geint Mathilde.

— Oui, mais ne mets pas ça, alors...

— D'accord, je change, mais ne vous plaignez pas, hein !

Promis, on essayera de ne rien dire.

*« T'es cap, pas cap de te rouler dans la boue
T'es cap, pas cap, marcher 3 kilomètres sur les genoux
T'es cap, pas cap d'hurler comme un fou
T'es cap, pas cap, que tu l'aimes Mary-Lou
T'es cap, pas cap de monter sur la table
T'es cap, pas cap, pour aller défier Zorro sous sa cape
T'es cap, l'embrasser sur la bouche
T'es cap, pas cap de chopper une mouche
Toi dis-moi si vraiment t'es cap ou t'es pas cap
Ça fait tellement longtemps que je me cache sans qu' tu m'attrapes
Pour de vrai, pour de faux moi je n'suis pas une marionnette pour de vrai
Pour de faux j'ai pas de fils ni de clochettes*

Même si tout l'monde ment comme des grands

On est tous des Pinocchio, des enfants de Gepetto 🎵 » [19](#)

Après Ilona, Pinocchio... Sortez-moi de là. *Par pitié. Venez me chercher.*

[17](#) [Entre vous deux – Lorie]

[18](#) [Lolita – Alizée]

[19](#) [T'es cap, pas cap – Pinocchio]

Chapitre 15

Femme de ménage

Avec notre semaine loin des yeux et loin du cœur de la ville, on aurait presque réussi à oublier pourquoi l'on avait soudainement décidé de partir prendre l'air à la campagne : la pression. Cause numéro un des départs en vacances précipités. William avait retrouvé une boîte mail inondée, et moi... Eh bien, rien. En même temps, quand on ne travaille pas, on ne peut pas prétendre à être attendu ou espéré quelque part. Je compatissais presque à son sort.

— Au fait ! J'ai croisé Madame Jolop dans le couloir tout à l'heure.

— Et ? Qu'est-ce que cette vieille chouette t'a dit encore ? demandé-je à William.

— Les travaux de mon appart' sont terminés apparemment. Je vais pouvoir réaménager.

Oh.

Ça, je ne l'avais pas vu venir. Certes, je savais qu'il n'était ici que de façon temporaire et provisoire, mais j'aurais espéré que notre collocation dure un peu plus longtemps que le temps des travaux, ces trois mois sont passés beaucoup trop vite ! Bon, hors de question que je laisse William voir que je ne veux pas qu'il s'en aille. Je vais la jouer cool et puis voilà.

— Cool. Tu veux un coup de main pour tes cartons ?

Un blanc. Je le vois alors pencher sa tête par l'encadrement de la salle de bain, tandis que ce dernier laisse apercevoir ses épaules dénudées. Est-ce qu'il est tout nu ? Là ? Maintenant ?

— Cool ?

Il me dévisage, mécontent, et s'étonne certainement d'une telle réponse de ma part.

— Comment ça, « cool » ? Marguerite.

— Tu voulais que je dise quoi ? Oh ! Attends, attends ! Je la refais : « *Oh non ! Mon Dieu ! Dix mètres vont nous séparer de nouveau !* ». C'est mieux ?

— Alors d'une, ton jeu d'actrice est moisi et de deux... Sérieusement ?

— Quoi ? demandé-je incrédule.

— Tu es contente que je m'en aille ?

Contente ? Non.

Mais je ne me leurre pas, ce n'est pas un mur qui va nous séparer à jamais.

— C'est vrai que j'ai particulièrement apprécié ces trois derniers mois, mais William... Tu ne pars pas à l'autre bout du monde et encore moins à l'autre bout du couloir. Tu vas juste à côté ! Tu es mon voisin d'à côté !

— Parfois, j'en ai vraiment marre de n'être que « Le voisin d'à côté » et je voudrais être plus...

Il bougonne en s'enfermant dans la salle de bain tel un enfant vexé. *Vraiment ?* J'entre à mon tour dans la pièce, le découvrant, totalement nu tandis qu'il fait mine de m'ignorer.

— Tu boudes ?

Pas de réponse. *Oui, il boude.*

— Tu es vexé parce que je ne suis pas déçue que tu repartes chez toi ?

Encore un vent. *Très bien. Tu veux la jouer comme ça, hein ? Parfait. Jouons.* Je me retourne et au moment de partir, je lui glisse :

— Tu sais, William, je ne t'ai pas mis à la porte et je ne t'oblige pas à réaménager dans ton appartement. Si tu veux rester ici, tu peux.

Et, au moment même où, je m'apprête à refermer la porte derrière moi, il la bloque avec sa main, profitant de l'autre pour m'attirer à lui avec un grand sourire.

— Est-ce une proposition ?

— Plutôt un défi.

— Pourquoi un défi ?

— Arriveras-tu à rester ici ? Telle est la question, m'amusé-je.

— J'ai un doute, mais tout ce que je sais pour l'instant... C'est qu'il y a quelque chose qui me préoccupe depuis un petit moment et...

Tout en me maintenant contre lui, il me fait basculer en arrière, m'entraînant dans la baignoire alors que j'étais encore tout habillée. Notre chute provoque d'ailleurs un léger débordement sur le carrelage.

— Ah ! C'est malin ! m'écrié-je.

— Tsunami !

— Gamin, va.

— Moi, un gamin ? Il me semble que j'ai amplement ce droit-là. N'ai-je pas subi les baisers de vieilles mamies pour toi ? Ne suis-je pas tombé une énième fois malade pour toi ? N'ai-je pas combattu avec fougue et ardeur ton amour d'ado ? Je crois que je peux me permettre certaines choses. Maintenant que tu as assez profité de ma bonté, à mon tour.

— Est-ce une vengeance ? questionné-je curieuse.

— Disons le remboursement de ta dette ?

— Ah parce que j'ai une dette ?

— Une énorme...

Il se rapproche tandis qu'une seconde vague finit par terre. À ce train-là, c'est le couloir qui sera inondé.

— Une énorme qu'il va falloir rembourser sur le long terme, susurre-t-il.

— Et comment est-ce que je vais devoir la rembourser ?

— Voyons voir... On pourrait faire des choses, toi et moi. Nous sommes seuls... Il n'y a personne autour de nous. Et puis, cette semaine de quasi-abstinence m'a rendu fou. Maintenant, j'ai besoin d'amour.

« *Moi j'ai besoin d'amour ! Des bisous, des câlins, j'en veux tous les jours ! J'suis comme ça !* »  » [20](#)

Pardon. Lorie, sors de ma tête !

— T'as seulement besoin d'amour ou tu veux autre chose ? minaudé-je.

— Va savoir... J'ai peut-être bien deux ou trois idées.

Il se penche complètement sur moi, plaquant le reste de mon corps dans la baignoire, laissant l'eau me submerger tandis que sa bouche vient fougueusement attraper la mienne. Ses mains se baladent impunément sous mon tee-shirt trempé, me caressant tout le ventre tandis que tout mon corps, lui hurle de m'en donner plus. Il se retire alors avec un sourire satisfait.

— Tu t'arrêtes là ? crié-je surprise.

— Oui.

Il quitte la baignoire, attrape sa serviette qu'il noue autour de sa taille et me laisse penaude, trempant dans ma propre frustration.

— William ! couiné-je frustrée.

— Je ne suis plus là !

Il ne peut pas me laisser là, me laisser comme ça. Il ne peut pas me faire ça.

— William !

— J'entends rien ! LA ! LA ! LA !

Je sors à mon tour, dégoulinant partout, par terre et, au même moment, glisse et finis sur les fesses.

— Ah oui. Sois gentille, n'oublie pas de passer la serpillère dans la salle de bain. Tu seras mignonne ! Je file, je vais au boulot.

Quoi ? Mais... Quoi ?

—À ce soir ma chérie !

Connard.

Chapitre 16

Pierre, papier, ciseaux

Il est vrai que mon séjour à la ferme m'a grandement inspirée, mais ne dit-on pas que le vice d'un auteur est de ne pas noter son idée de suite par peur de la perdre ensuite ? C'est mon cas. J'aurais dû m'écouter, j'aurais dû l'écrire, ou au moins jeter quelques notes sur un carnet ! Mais non ! À toujours remettre à demain ce que l'on peut faire dans la seconde... Bravo, Marguerite, te voilà plantée face à ton écran d'ordinateur, bloquée depuis vingt minutes sur le curseur noir. Le syndrome de la page blanche. Le voilà. Ma plus grande peur. Ma phobie. Ma pire ennemie. Si je n'étais pas une personne majeure et vaccinée, devant se comporter comme une adulte civilisée, je pense que je me jetterais par terre et je hurlerais en roulant partout.

— AAAAAAHHHHHHH !

Donc, je le fais. Je me roule par terre, en hurlant et tapant des pieds ! Au diable, les codes de bonne conduite ! Pourquoi y'aurait-il des choses qu'il nous est interdit de faire sous prétexte que nous sommes de « grandes personnes » ? Je trouve ça ridicule. On devrait déjà inventer, je pense pour le bien de l'humanité, un quota de railleries par personne. Genre, un droit à se plaindre ouvertement. D'une parce que c'est bon pour le cardio et de deux... Parce que tout le monde le fait à longueur de journée, mais c'est hyper chiant à écouter. On adore le faire, mais on déteste voir les autres le faire. Paradoxe humain : bonjour.

Soudain, j'entends la porte de l'appartement s'ouvrir et se refermer pour enchaîner sur un :

— C'est moi !

Qui ça : « moi » ? Le pape ?

— Marguerite. Qu'est-ce que tu fais couchée par terre ? demande-t-il incrédule.

— Je marque mon empreinte sur la terre. Je suis en communion parfaite. Chut.

Avec ça, pas étonnant qu'il me prenne pour une folle. Il va encore croire que je fume les pages de mon manuscrit tant ce dernier n'avance pas.

— D'accord...

Et, au moment où il se retourne, prêt à m'abandonner à mon triste sort, me laissant par terre, je lui lance :

— Faute de faire des câlins à quelqu'un, j'utilise mon quota d'amour avec le sol. Il est gentil le sol. Il est froid, mais pas trop. Il m'aime bien, lui.

Tiens, prends-toi ça dans les dents. C'est pour tout ce que tu m'as fait ce matin !

— Au moins, tu as un ami. C'est déjà ça. J'étais à deux doigts de t'acheter un paquet de Curly.

Ou comment le vent me revient dessus tel un ouragan.

— Tu vas me laisser par terre ?

— Pourquoi ? Tu ne m'as pas demandé à te relever.

— Je pensais que c'était évident.

— Je ne suis pas devin.

Ok ! Je présume que le point va définitivement dans son camp vu sa façon de me répondre. Me relevant toute seule comme une grande, mains sur les hanches, je m'approche de lui tandis qu'il arque un sourcil interrogateur.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je me demande si t'as tes règles, dis-je le plus sérieusement du monde.

Parce qu'il n'y a que ça qui peut expliquer son humeur du moment. Est-ce qu'il s'était passé quelque chose au boulot ?

— Non, Marguerite, je n'ai pas mes règles. Tout va bien !

Dit-il, en me repoussant légèrement tandis qu'il fait demi-tour pour s'enfermer dans sa chambre, alors que je le suis sans me poser de question.

— Par contre, j'ai du travail, grince-t-il.

Et il me ferme la porte au nez, me laissant interdite. *C'est une blague, j'espère ?* Parce qu'il croit qu'il peut me claquer la porte au nez ? Il ne voudrait pas cent balles et un mars en plus ? Non. Non. Non.

— William !

J'ai toujours rêvé, depuis petite, de défoncer les portes à grand coup de pied, de faire une roulade à l'intérieur et de crier « FBI ! PLUS UN GESTE ! », mais là, je vais me contenter du classique :

— Tu te prends pour qui ?! hurlé-je en pénétrant dans la pièce.

C'est fort, ça vient du plus profond de moi-même et si je n'étais pas une grosse feignasse, j'y ajouterais des effets dramatiques.

— Tu m'as fait peur ! Ne rentre pas dans ma chambre comme ça, sans t'annoncer.

— J'ai prévenu. J'ai hurlé ton nom et puis ce n'est pas ta chambre, c'est mon bureau réaménagé, donc maintenant tu vas poser ton cul sur le lit et tu vas me dire ce qu'il y a avant que je ne me décide à jeter ton cadavre par la fenêtre du 5ème étage.

Je ne sais même pas pourquoi je suis en colère. Je sais juste que je le suis. À dire vrai, ce genre de comportement me vexe un peu. Je ne lui ai rien fait et si, ce matin, monsieur était d'humeur taquine, le voilà qui rentre et qui m'envoie promener sur les roses. Hors de question qu'on joue selon ses règles.

— Marguerite...

— C'est moi. Accouche, je perds patience.

— Si je te dis qu'il n'y a « rien », tu lâcheras l'affaire ? Surtout si c'est le cas, je suis juste fatigué, c'est tout.

— Et mon cul c'est du poulet ?

— Tu ne lâches donc pas ?

— Nop ! Je t'attends.

— Mais, je viens de te dire que... Bon, tu sais quoi ? Réglons ça comme des adultes. Sans s'énerver. Sans se crier dessus...

— Je suis d'accord. Réglons ça...

— Avant qu'il ne soit trop tard, finit-il ma phrase.

— Exactement. Soyons deux grandes personnes.

— Totalement. C'est ce que nous sommes après tout !

— Entièrement d'accord.

— Bon... Dans ce cas, commence-t-il.

— Dans ce cas... continué-je.

On se dévisage quelques secondes avant d'hurler en même temps.

— Pierre ! Papier ! Ciseaux !

Oui, nous sommes des « adultes » et nous l'assumons pleinement.

Chapitre 17

Promotion Canapé

Ça fait cinq minutes que William me dévisage avec son air le plus dubitatif comme s'il le faisait exprès. Cinq minutes, qu'il est là, devant moi, droit comme un piquet, m'analysant de la tête aux pieds comme si c'était la première fois qu'il m'observait. Cinq minutes, qu'il tient son menton dans un faux air de réflexion. Cinq minutes qu'il m'angoisse.

— Bon alors ? C'est bon ou pas ? m'agacé-je.

— Ce n'est pas un peu... Court ?

Court ? Qu'est-ce qui est « *court* » dans ma tenue ? J'ai justement l'impression d'être habillée comme une bonne sœur s'apprêtant à rentrer dans les ordres. Mon pantalon n'est décidément plus à ma taille et mon chemisier, lui... Eh bien disons que mes seins le remplissent si bien que je suis sûre qu'un bouton va sauter d'un moment à l'autre.

— Tu devrais te changer. En plus, ça te grossit.

Tel un doigt du destin, le premier bouton de mon chemisier se fait la belle et termine sa course direct dans l'œil de William.

— Aïe ! hurle-t-il.

— Désolée.

Ou pas. Tu as sous-entendu une certaine phrase que je n'aime pas entendre. Si on demande à un homme ce qu'il pense de la tenue, ce n'est pas vraiment pour avoir

un avis franc et sincère, mais plutôt, pour un : « *Ça te va bien ma chérie !* » même si l'on sait pertinemment, nous les femmes qu'il nous ment.

— Marguerite, sérieusement, dépêche-toi, on va être en retard sinon, rôle William.

— Oui, oui. Bon, je me change et on y va ok ?

— D'accord. Je vais me rincer l'œil en attendant. Je vois flou.

Aujourd'hui est un grand jour pour moi. C'est le jour où je me trouve un boulot. Enfin, celui où William me pistonne pour un boulot...

Après avoir passé et obtenu mon diplôme à la fin de ma fac, je me suis retrouvée comme beaucoup de gens... Au chômage. Le titre de « demandeuse d'emploi » m'allait tellement bien que j'ai vraiment eu grand mal à le quitter... Même si théoriquement, je n'étais pas réellement sans activités. Ma qualité d'écrivain m'a permis de survivre ces quelques derniers mois, mais je ne pouvais clairement plus me reposer sur le fruit de mes écrits. Il fallait que je trouve quelque chose d'autre. Et ce quelque chose est apparu un soir, où William m'a annoncé que les Éditions Volupté cherchaient un directeur marketing. Parfait ! Voilà que mon diplôme allait enfin me servir. Donc, après une longue conversation, suivie d'une partie de jambes en l'air et s'achevant sur une interminable discussion, on en a donc conclu qu'il serait opportun que je tente ma chance là-bas. En plus d'être mon éditeur. Mon voisin. Mon ami. Mon amant. Mon copain.

William allait, en quelque sorte, devenir également mon patron. Ça lui en faisait des titres. De quoi faire rougir Daenerys de Game of Thrones.

— C'est bon ? Tu es prête ?

— Oui, oui ! J'arrive !

Le style « jean baskets » ça fera l'affaire ! Je sors de la chambre, attrape mon sac à main et mes convers' porte-bonheur aux pieds.

— Tu rigoles, j'espère ? demande-t-il en faisant les gros yeux.

— Quoi ? T'aimes pas ma tenue ?

— Marguerite. Tu vas à un entretien d'embauche, pas passer un oral à la fac. T'as rien de plus professionnel ?

— Si, mais les tailleurs... Ce n'est pas mon truc. Puis les escarpins c'est un véritable objet de torture.

— T'en as que pour quelques heures max'. Supporte-le.

Ça se voit que c'est un homme et qu'il n'y connaît rien en chaussures à talons. D'ailleurs, je défie n'importe quel homme de connaître et de supporter une telle douleur ! Bonjour doigts de pied pétrifiés et ampoules. Bonjour douleur divine et mal partout. Excellente journée à toi, torture des temps modernes. Qui a inventé ces horreurs franchement ? Une fois changée pour un tailleur, et ce, devant un William plus que sérieux que je n'ai pas réussi à déconcentrer une seule fois, même pas alors que j'étais en petite culotte, on se met tous les deux en route. C'est la première fois que je vais officiellement dans le bâtiment de la maison d'édition. Je vais officiellement découvrir les bureaux de la maison d'édition, puisque j'ai signé mon contrat d'auteur chez moi et le leur ai envoyé par voie postale.

— Tu sais, si tu ne veux pas que je bosse dans le même bâtiment que toi, il suffit de le dire, hein ! Je ne m'en vexerais pas pour un sou.

Si, un peu quand même.

— Pourquoi je n'aurais pas envie de toi sur mon lieu de travail ? demande-t-il étonné.

— Je n'en sais rien. Je te sens tendu depuis ce matin. T'as peur que je déclenche un cataclysme dans les bureaux ?

— Ah non, pas du tout. En vérité, je suis content si tu travailles avec nous.

— Avec nous ou avec moi ?

— Avec nous, Marguerite. Je n'aurai ni l'exclusivité ni le monopole de ta présence.

— Ah, mais on peut arranger ça pour les pauses déjeuner.

— C'est tentant. Pourquoi pas ? Quel fantasme connu n'est-il pas celui que de faire l'amour au boulot ? ajoute-t-il rêveur.

— Du moment que la secrétaire ne passe pas sous ton bureau.

Je sens son regard dévier ailleurs, ses joues s'enflammant soudainement.

— Quoi ? Tu l'as... ?

— Hé ! Avant toi, j'ai eu une vie et je ne suis pas né eunuque, non plus ! Puis Jessica est assez jolie.

— Jessica ?

— Jess' ouais. Tu verras, c'est une chouette fille.

Attends un peu que je marque mon territoire. On va voir si elle t'approche encore la Jessica.

— Elle travaille toujours là-bas ? demandé-je les dents serrées.

— Bien sûr ! Elle fournit un travail exemplaire.

— Dans le sens administratif ou dans le sens, elle fait des pipes parfaites ?

— Marguerite ! s'offusque-t-il.

Peut-il seulement me reprocher mon ton hautain et mes airs de démon ? *Jessica*. Non, mais je vous jure. Je vais le « *Déjessicatiser* » moi, il va voir un peu celui-là. Crois-moi mon kiki, fini les folies au bureau. Maintenant que Marguerite est dans la place pour qu'on ne me vole pas mes goûters, ta petite vie tranquille, tes petites habitudes sordides, tout ça... ça va vite changer. Je vais me faire une joie

de leur montrer que tu es à moi ! Je vais faire comme quand j'étais petite à l'école primaire pour pas qu'on me vole mes goûters. Je dirais : « *J'ai craché dedans* ». Mélange de salive, bonjour !

Chapitre 18

Entretien avec Satan

Je n'ai jamais aimé les entretiens d'embauche. Que ce soit en temps normal ou même durant mon adolescence pour me trouver un job d'été. Déjà à l'époque, je galérais pour me trouver un boulot. Généralement, on nous sort la traditionnelle phrase « *Cherche personne avec expérience* », mais jamais ils ne comprennent que justement on a besoin d'eux pour avoir cette expérience. Les entretiens d'embauche quand on est adultes, c'est à peu près le même cas. Vous vous asseyez en face de la personne et pendant une dizaine de minutes, vous faites la fille de joie : vous vous vendez. Vendez tout ce que vous pouvez vendre, même votre don caché ! Bon, on évite de dire que le cousin Gustave nous a appris à péter avec le bras, ça n'est pas un talent. Ce genre de truc, on le garde pour les apéros entre collègues après le boulot. Là, vous devez vous vendre et... Mentir.

— Vous avez des passions ? s'interroge la RH.

Ah oui ! Oui ! J'en ai énormément, mais j'aime particulièrement manger et dormir.

— J'ai un intérêt certain dans la cinématographie, oui. Ainsi que la littérature, je réponds fièrement.

— Dites-m'en plus.

J'adore les Disney, ça compte ?

— J'aime les films d'auteurs, même si je ne dis pas non à quelques blockbusters par moment.

— Vous me parliez littérature tout à l'heure, c'est-à-dire ?

J'écris des romans cochons et je bosse pour votre boîte, ça ne suffit pas à se faire engager ? C'est qui cette femme à la fin ? Les RG ou la Directrice des RH. Quoique l'on pourrait changer une lettre, ça reviendrait au même.

— J'ai un goût prononcé pour les livres que l'on classerait dans les romances, mais pas que. J'aime aussi le fantastique et...

— Avez-vous des auteurs à me citer ?

Moi-même ? Si je pouvais, je le ferais.

— J.K Rowling ? E.L James ?

Parce qu'Harry Potter et 50 nuances de Grey, c'est forcément une référence pour CV ! Mais oui Marguerite ! *Cruche, va !*

— Comment connaissez-vous notre maison d'édition ?

Je viens de le dire, je bosse pour vous.

— Je l'ai découverte à travers les romans de « Fleur », notamment sa première saga que j'ai réellement appréciée ! Sa plume, sa façon de tourner les mots... J'ai rapidement été amoureuse.

Chevilles qui gonflent, bonjour. Néanmoins, un peu de flatterie n'a jamais fait de mal à l'égo et puis m'auto-utiliser ne compte pas. C'est pour la bonne cause, ne m'en voulez pas.

— Très bien, écoutez, nous pouvons vous prendre à l'essai quelque temps. Histoire de voir si vous convenez au poste.

Non, mais je t'explique greluce, ce poste, il est tout simplement fait pour moi. Personne d'autre n'est meilleur que moi. Je suis Cendrillon et Directrice Marketing est ma pantoufle de verre, d'accord ?

— Quand pouvez-vous commencer ?

— Tout de suite ? m'enthousiasmé-je.

— Excellent. Suivez-moi, je demanderai à Jessica de vous faire visiter les locaux.

Ah. Jessica. Il va falloir que je songe à trouver deux ou trois petits coins sombres pour pouvoir cacher son cadavre à celle-là.

— Jess ! Tu peux venir s'il te plaît ?

— J'arrive, répond une voix de crécelle.

Muhmm, Jessica ! Oui viens ici ma petite, que je te montre qui est la patronne. Jessica, c'est le cliché de la secrétaire, vous voyez ? Tandis que vous, vous vous amenez avec votre jean troué, votre chemisier trop serré et vos converses, elle, elle se pavane avec ses petites lunettes noires, son tailleur moulant sexy et ses talons hauts. Je n'ai jamais aimé les secrétaires... Sauf celles qui travaillent dans l'administratif ou les dames aux guichets, on se ressemble plus qu'une secrétaire travaillant visiblement dans une maison d'édition à caractère érotique. D'ailleurs, le bureau de Jessica ressemble peut-être à la Chambre Rouge de Christian Grey. Je ne serais pas surprise d'y trouver des jouets dans ses tiroirs. Oh ! Malheur ! Et si William... Si... Enfin... Oh non. Je ne veux pas imaginer !

— Tu peux t'occuper de la nouvelle ? J'ai quelques petites choses à faire.

— Oui, pas de soucis ! Avec plaisir. Tu viens ? me dit-elle tout sourire.

« *Tu* » ? Euh, cocotte, rappelle-moi depuis combien de temps on se connaît ? Dix secondes, alors tu me vouvoies, même tu t'agenouilles devant moi et tu construis une statue à mon effigie. Tu seras mignonne.

— D'accord.

Et me voilà partie. En soi, les locaux de la maison ne sont pas bien grands et tiennent sur deux étages. En haut, les éditeurs et en bas, tous les autres. Quelle charmante distinction. Selon Jessica, mon bureau, ou tout du moins celui de la directrice marketing, se situe pile-poil en dessous de celui de William Harwel.

Apparemment, c'est un immense honneur et beaucoup de filles se battraient ici pour avoir cette place.

— Donc nous avons fait le tour. Si tu as des questions, je suis juste en face.

— Très bien... Merci.

Par contre, nous ne sommes pas au bon étage. Nous sommes au second, devant le bureau de William que l'on aperçoit grâce à sa porte entrouverte. Il ne semble pas nous prêter la moindre attention, plongé dans ses manuscrits. J'entends alors Jessica pousser un léger soupir tel un pigeon roucoulant.

— N'est-il pas trop beau ?

— Qui ça ?

— William ! L'éditeur bien sûr ! Savoir qu'un homme s'occupe des collections les plus chaudes... ça donne des idées à certaines, tu sais. Tu ne vas pas me dire qu'en le voyant ainsi, tu ne ressens rien ?

Je le dévisage un instant et repense à toutes ces fois au lit. Si je ne ressens rien ? C'est vite dit.

— Non. C'est juste un mec lambda, dis-je en haussant les épaules.

En entendant ça, j'ai bien cru que la secrétaire allait faire un malaise !

— William ? Un homme banal ? Mais mon dieu ! Qu'as-tu dans les yeux ?

De la merde, visiblement.

— As-tu besoin que je te prête mes lunettes ? reprend-elle.

— Ça ira, je le vois bien.

Même très bien.

D'ailleurs, ce dernier nous remarque enfin, me regardant avec une lueur salace que je ne connais que trop et finis par nous rejoindre.

— Jess' ! Te voilà.

— William, je te présente...

— Marguerite.

— Marguerite ! La nouvelle directrice marketing... Pour l'instant.

Pour l'instant ?

— Enchanté, mademoiselle !

Sérieusement ? Il veut qu'on joue à ça ici ?

— Moi de même. On ne dit que du bien de vous, Monsieur Harwel.

— Oh ? Dites-moi tout. Je serais curieux d'entendre ça.

Comme si de rien n'était, il passe sa main dans mon dos sous le regard inquisiteur de Jessica.

— Venez donc dans mon bureau que je me fasse une JOIE EXQUISE de vous en apprendre plus que ce que nous faisons ici, ajoute-t-il d'une voix devenue plus rauque.

— Oh, mais il me tarde d'en savoir davantage !

On dirait deux mauvais et horribles comédiens se rencontrant pour la première fois. Il m'attire alors dans son bureau, sous les quelques regards curieux et interrogateurs de la salle, tandis qu'il referme la porte d'un coup de pied.

— Joie exquise hein ? Tu m'en diras tant.

Je n'ai guère le temps de finir ma phrase qu'il s'empresse de presser ses lèvres contre les miens, ses deux mains encadrant délicatement mon visage tandis que son pouce caresse ma joue.

— Tu sais que je t'ai vu depuis tout à l'heure ? Je me retenais juste d'accourir tel ton chevalier servant pour te sauver de Jessica.

— Pourtant, ça a l'air d'un bon coup non ?

— Marguerite... râle-t-il.

— Quoi ?

— Ne commence pas. Jess' et moi, c'est du passé. Et puis maintenant, je vais t'avoir tous les jours avec moi ! On pourra faire des bêtises au bureau.

— Je croyais que tu ne voulais pas ?

— Je n'ai jamais dit ça, mais une petite folie ou deux... Ça n'a jamais tué personne.

— Dit-il...

— Donc Madame la Directrice, puis-je vous faire l'amour, là de suite ?

— Attends, maintenant ? Ici ?

— Quoi ? Il ne te plaît pas mon bureau ?

— Oh ! Si, Monsieur l'Éditeur, susurré-je.

— J'aime quand tu m'appelles comme ça !

On n'aurait jamais dû travailler ensemble lui et moi. On passera plus de temps à faire n'importe quoi plutôt qu'à travailler. À cet instant, j'ai d'étranges paroles en tête, ne me demandez pas pourquoi, elles sont là, c'est tout.

« *Your Butt Is Mine*

Gonna Tell You Right

Just Show Your Face

In Broad Daylight

I'm Telling You

On How I Feel

Gonna Hurt Your Mind

***Don't Shoot To Kill
Come On,
Come On,
Lay It On Me
All Right...
I'm Giving You
On Count Of Three
To Show Your Stuff
Or Let It Be...
I'm Telling You
Just Watch Your Mouth
I Know Your Game
What You're About
Well They Say The Sky's The Limit And To Me That's Really True
But My Friend You Have Seen Nothin'
Just Wait 'Till I Get Through...
Because I'm Bad, I'm Bad - Come On (Bad Bad - Really, Really Bad)
You Know I'm Bad, I'm Bad - You Know It 🎵 » [21](#)***

Désolée Michael.

[21](#) [Bad – Michael Jackson]

« Ton cul est à moi
Je vais te le dire clairement
Montre juste ton visage au grand jour
Je te dis ce que je ressens
Je vais voler ton esprit
Ne tire pas pour tuer
Vas-y
Vas-y
Fournies-le moi
Très bien
Je te laisse jusqu'à trois
Pour montrer tes choses
Ou laisse faire
Je te dis
Fais gaffe à c'que tu dis
Je connais ton jeu

*De quoi tu parles
Voilà ils disent que le ciel est la limite
Et pour moi c'est réellement vrai
Mais mon ami tu n'as encore rien vu
Attends juste que j'arrive
Parce que je suis méchant, je suis méchant
Vas-y tu sais que je suis méchant, je suis méchant
Tu le sais »*

Chapitre 19

Candyman

Après ma première journée de travail dans une maison d'édition, journée qui ne fut pas la moindre, je pris la résolution de rentrer avant William. Ainsi était-il préférable que l'on ne nous voit pas arriver ou partir ensemble... Du moins, pour l'instant.

— Tu rentres déjà Marguerite ? me demande Jessica.

— Oui.

— Ton rendez-vous avec William s'est bien passé, j'espère ? C'est un amour cet homme.

Ma pauvre. Tu n'as même pas idée. Quoi que... Ah non, je n'ai pas envie de penser à ça.

— Certainement, oui. Un homme... charmant, disons-le.

— Peut-être pourras-tu voir Victor, le second éditeur, demain. Il était occupé aujourd'hui, mais demain il devrait être là. Je pense qu'il te fera également bonne impression.

— Je n'en doute pas.

Mais personne ne peut me faire meilleure impression que William Harwel.

— Bon, bonne soirée Jessica.

— Bonne soirée Marguerite. N'hésite pas si tu as besoin de mes services à l'avenir.

Ça va aller. Je saurais m'en passer.

— Merci.

Une fois à la maison, la première chose que je fais, c'est d'enlever mon soutien-gorge. Mon Dieu, quel bonheur ! Les hommes ne connaîtront jamais un plaisir comparable à la liberté des seins.

— Bon, au boulot maintenant, me motivé-je.

Parce que le réel travail n'est pas celui que j'ai en tant que directrice marketing, mais bien en tant qu'écrivaine. Vous avez déjà essayé d'écrire un livre ? Si oui, vous me comprendrez. Entre l'histoire en tête et l'écriture, croyez-moi, il y a de quoi s'arracher les cheveux. Littéralement.

— J'EN AI MARRE !

— Coucou, c'est moi !

Au même moment, William rentre tandis qu'une boule de papier manque de lui atterrir dessus.

— Wow... Qu'est-ce qu'il se passe ? s'inquiète -t-il.

— Rien, une idée que j'ai en tête, mais que je n'arrive pas à écrire correctement.

— Est-ce pour ça que tu t'acharnes sur ton pauvre carnet ?

— Oui.

— D'accord. Bon, je vais faire la cuisine, moi.

Oh. William cuisine ?

— Je croyais que tu ne savais pas cuisiner ? dis-je étonnée.

Il s'arrête net, sur le seuil du pas de ma porte de chambre. Parce qu'il croit que j'ai oublié peut-être ? Peut-être qu'il maîtrise enfin les pâtes, mais ce n'est pas

pour autant que je lui fais totalement confiance pour ce qui va dans mon estomac.

— Ne me sous-estime pas, je serais vexé sinon. Juste, reste là et admire l'artiste.

— Si tu cherches le téléphone pour commander, il est à côté de la biblio !

— Marguerite ! s'insurge-t-il.

— Quoi ? Je te connais c'est tout.

Ce n'est pas comme si je n'avais pas étudié la bête ces derniers mois dans notre folle collocation. Et puis soudain, j'entends les premières notes de « Candyman » sifflant à travers les murs. Curieuse, je me lève et me dirige vers le salon, lorsque je découvre William avec le tablier de cuisine. *Juste* le tablier de cuisine.

— Quand je parlais de cuisine, je ne parlais pas spécialement de nourriture. On peut avoir faim d'autre chose. D'amour par exemple, m'explique-t-il avec un sourire mutin.

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire en le découvrant dans une telle tenue.

— C'est de la provocation ça mon cher. N'avons-nous pas assez joué dans ton bureau ?

— Au bureau, ce n'était que l'apéro. Là, je veux passer au plat de résistance.

— Ah ouais ?

— Ouais.

Allant vers le frigo, j'attrape un pot de glace tandis que son petit sourire lubrique s'allume automatiquement.

— Vanille et Chocolat hein ? questionne-t-il amusé.

— Vanille et chocolat, confirmé-je.

— Mais on n'a plus de chantilly...

— Au diable la chantilly William !

— Ouh ! Mademoiselle, vous m'émoustillez avec vos propos.

— Je pense que nous pouvons directement passer au dessert non ?

Parce que nous ne sommes plus à ça près maintenant. Ce n'est pas interdit de manger dans n'importe quel ordre à ce que je sache. Il s'avance et me prenant dans ses bras, il me murmure tout bas dans le creux de l'oreille.

— Passons à table.

Chapitre 20

Chapelle en blanc

On dit que les relations basées sur la passionne durent jamais bien longtemps. La passion, l'excitation, le frisson, tout ça, ça finit par disparaître un jour. Par s'en aller. On ne ressent jamais vraiment la même chose à long terme. On dit que les relations basées sur l'amour ne durent jamais bien longtemps... *Mais au fait, c'est quoi l'amour déjà ?* À chaque fois que mes yeux croisent les siens, que mes doigts s'entremêlent aux siens, que mes lèvres viennent rencontrer les siennes, je me pose la question. À chaque fois. Je me demande si c'est comme on nous le décrit dans les films, la télévision, dans les livres ou dans une bonne vieille série gossip. Si c'est ce sentiment fort, puissant. S'il est question de ces papillons dans le ventre et ces feux d'artifice dans la tête. Ai-je un jour ressenti ça ? Ne peut-on pas être amoureux en étant juste « bien » avec cet autre ? Ne peut-on pas être amoureux en se sentant « complet » ? Je ne me suis jamais sentie aussi vivante que depuis que je connais William. Colère, jalousie, envie, luxure. À l'exemple des péchés capitaux, cet homme est la réincarnation du mal. Le diable en personne. Mais, je me sens vivante. Je veux dire, avec lui je suis bien. Je n'ai jamais éprouvé le besoin de lui dire que ce n'est pas un « *coup de foudre* », non. C'est un « *coup de folie* ». Être amoureuse du voisin d'à côté est un réel défi. Ce n'est pas tous les jours roses, mais rien ne l'est jamais vraiment. Rien n'est jamais tout noir ou tout blanc. Mais ce n'est pas gris pour autant. La vie, l'amour, les sentiments, tout ça... C'est comme un arc-en-ciel de couleurs.

Je m'étonne moi-même. Ma jalousie naissante depuis nos vacances à la ferme ou à l'idée que tout le service comptabilité soit passé sous son bureau, me rend folle, mais je sais aussi qu'il a eu raison en me disant « J'ai eu une vie ». Les gens ne peuvent pas juste s'attendre et se trouver. On passe déjà la majorité de notre

temps à nous chercher nous-mêmes alors trouver l'âme sœur. *D'ailleurs, c'est quoi une âme sœur ?* William est-il mon âme sœur ou est-il simplement ce petit caillou dans ma chaussure qui s'en ira un jour ?

C'est vrai que je me pose beaucoup de questions. Beaucoup trop. Mais je crois, sincèrement même, que toutes ces interrogations sont devenues importantes. Comme vitales. Elles me permettent de rester ancrée et entière dans la réalité et de me remettre en question. De ne pas me laisser emporter... Ce n'est pas juste des câlins, des bisous, du sexe et des mots doux. Mon Dieu, non. L'amour c'est un tout. Un gros fourre-tout, mais un tout. Dedans il y a tellement de choses que chacun adapte sa vision. Sa conception. Tout le monde aime, mais aime différemment.

On tombe amoureux.

On devient amoureux.

On ne sait pas trop.

Pourquoi « tomber amoureux » quand on peut seulement aimer quelqu'un ? Aimer quelqu'un comme il est, pour ce qu'il est et surtout pour tout ce qu'il promet de devenir. Je me redresse, me relève, attrape ma chemisette tandis que William dort à côté. Après l'effort, le réconfort. On dit qu'à chaque artiste, il y a une muse. Apparemment, c'est vrai pour une fois. Et aussi étrange que cela puisse paraître, William est comme le centre de mon inspiration, ou tout du moins, il l'est devenu « *Vanille & Chocolat* » était bien, c'est vrai. J'en étais et en reste très fière. Mais, mon prochain roman : « *You + Me* » sera mieux. Je le sens.

Je m'installe alors au bureau, allume l'ordinateur et m'apprête à écrire ce qui semble être l'une de mes meilleures œuvres quand soudain, ayant à peine commencé, je sens deux bras s'enrouler autour de moi tandis que ma tête va automatiquement se caler sur son torse dévoilé.

— Tu écris ? demande-t-il encore un peu endormi.

— J'ai eu une idée. Tu m'as inspirée.

— Oh ? Je vais prendre ça pour un compliment.

— Pourquoi tu t'es levé ?

— J'sais pas, j'ai tendu le bras naturellement et j'ai senti que t'étais plus là alors je me demandais où tu étais passée et puis, je t'ai vue assise à ton bureau.

Je l'ai dit, les écrivains, c'est un monde à part. Il ne faut pas essayer de les comprendre, il faut juste leur laisser le petit plaisir qui est d'écrire, et ce, à n'importe quelle heure de la nuit.

— Tu ne veux pas te recoucher ?

— Non. J'ai fait un rêve plutôt... étrange.

M'arrêtant dans ma tâche, je me retourne sur ma chaise et le dévisage, curieuse.

— Un rêve étrange ? demandé-je.

Il me lâche et s'assoit sur le lit en face.

— J'ai rêvé que l'on se mariait.

Oh.

— Et ?

— Ça m'a donné des idées.

Oh !

— Ah bon ? Tu veux que l'on se marie toi et moi ?

— Même si je ne suis pas contre l'idée, j'aimerais te proposer autre chose.

Parce qu'il est évident qu'à trois heures du matin, nous allons parler avenir. C'est tout à fait une heure pour faire ce genre de chose.

— Je suis tout ouïe.

— Emménageons ensemble, Marguerite.

Là, il m'intrigue.

— On vit déjà ensemble non ?

— Oui, mais ici c'est chez toi et de l'autre côté, c'est chez moi. Je voudrais un endroit à nous.

— Oh...

C'est vrai que je ne l'avais jamais envisagé sous cet angle-là. Ma maigre bourse scolaire, mes quelques boulots à droite ou à gauche et mes revenus littéraires ne me permettaient clairement pas de me payer un appartement de folie, mais celui que j'ai dans cet immeuble a été le coup de pot que je n'ai jamais eu de ma vie. Il tombait parfaitement bien. Et le quitter... Partir de cet endroit...

— Tu veux que... Toi et moi... Enfin que nous... balbutié-je.

— Je veux que nous emménagions ensemble. Toi et moi. Rien que tous les deux, confirme-t-il sûr de lui.

— D'accord.

Je ne sais même pas si mon cerveau a pris le temps de réfléchir à sa question, ni ce que cela va engendrer pour nous deux. Un changement. Une aventure.

— C'est vrai ? Tu es d'accord ?

J'ai alors vu tout son visage s'illuminer J'ai vu ses yeux briller. J'ai vu son sourire s'élargir et enfin, j'ai vu sa joie.

— Oui. Emménageons ensemble, affirmé-je.

Ne dit-on pas que pour vivre heureux, il faut vivre caché ?

Chapitre 21

Punis-moi bébé !

Je n'ai jamais autant dévisagé un carton de toute ma vie. Je ne sais même pas pourquoi je suis assise là, par terre, regardant ce carton comme si c'était l'objet le plus curieux que je n'ai jamais vu de ma vie. C'est juste une boîte. Avec du scotch aux fesses.

— J'ai fini de mon côté ! Et toi, ça avance ? Tu veux un coup de main ? me demande William.

Cela fait déjà une semaine que j'ai accepté la proposition de William et depuis, nous avons plongé corps et âme dans la galère du déménagement. J'aimerais tellement qu'il existe un moyen de téléporter tout ça dans le nouvel appart'. Appart' que nous n'avons pas encore, car il nous manque... Tout. Pourtant, pour faire des cartons, on est des champions. Oui, on s'y prend un peu en avance, mais comme dirait ma grand-mère « Ce qui est fait n'est plus à faire ».

— Allô la lune, ici la terre, interrompt-il mes pensées.

Je le dévisage tandis qu'il a les mains dans sa salopette et qu'il me contemple l'air de rien. Qu'il est sexy comme ça ! Je la lui enlèverais bien, mais je ne m'en sens pas la force. Je n'ai l'énergie pour rien du tout depuis deux ou trois jours.

— Marguerite ?

Oui, oui, je suis là.

— Tu m'écoutes ?

Absolument.

— J'ai envie de faire une pause. Je suis fatiguée.

Il regarde alors autour de lui, voyant que seul le bordel règne dans ma chambre et que rien n'a encore été fait. Je traîne et je traîne, mais c'est plus fort que moi.

— Tu veux que j'emballe tes affaires ? me demande-t-il.

— Non, je vais le faire, c'est juste que...

Je n'ai pas envie de le faire maintenant. Rien que de scotcher un carton, ça me prend toute mon énergie. C'est tellement éprouvant.

— Tu es sûre que ça va ? Je te trouve bien pâle, s'inquiète-t-il.

— Ouais, ça va...

Il se penche alors à ma hauteur et plaque la paume de sa main sur mon front, prenant son air le plus sérieux.

— Mais Marguerite !

— Quoi ?

— Tu es brûlante.

Ah bon ? Avant même que je n'aie le temps de poser le rouleau de scotch, il m'attrape dans ses bras, m'emmenant au lit.

— Au lit mademoiselle ! Les malades ne travaillent pas. Je vais ranger tout ça. Mais d'abord, je m'occupe de toi.

— Ouh ! J'aime quand tu t'occupes de moi ! souris-je.

— Pas dans ce sens-là Marguerite.

— Quoi ? Même pas un petit bisou ? boudé-je.

— Et si c'est contagieux ?

— Comment tu es...

— On aura l'air bien si on tombe tous les deux malades.

— Hé... C'est ensemble dans le meilleur comme dans le pire, hein !

— Cette phrase... Garde-la pour plus tard, s'amuse-t-il.

— Est-ce une promesse ?

— Non, c'est une certitude.

— Oh... Je vais devenir Madame Harwel alors ?

— Un jour... Sous peu. Chaque chose en son temps, et puis je veux faire ça bien, alors laisse-moi le temps de m'organiser.

Le mot « *organisation* » pour William, c'est juste un prétexte. Je le sais. Je le connais. Il finit par me mettre au lit, remontant le drap jusqu'à mon cou, m'emmitouflant complètement.

— Hé ! Tu veux prendre soin de moi ou m'achever ?

— Les malades n'ont pas le droit de se plaindre ! Ferme les yeux.

— C'est si gentiment demandé dit donc...

— Je resterai là jusqu'à ce que je sois sûr que tu dors.

— Sérieusement ? Tu vas me fixer comme ça ?

— Je ne te « fixe » pas, je te regarde. Je me dis ô combien tu es belle, et ô combien tu m'es précieuse. Donc, réalisant cela, j'essaye de prendre soin de toi. C'est normal, non ?

— Hmm... Sûrement. Peut-être. C'est juste que... Tu me perturbes à me regarder comme ça.

— Dans ce cas, si tu ne veux pas me voir, ferme les yeux.

— Je saurais quand même ce que tu fais.

Malgré ma réticence à vouloir m'endormir, là, devant lui, William continue d'afficher ce petit sourire tendre et affectueux. *Non. Ne me regarde pas. Pas comme ça. Je vais craquer.* Je tente alors une approche furtive et rapide et à peine, ai-je le temps de passer mes bras autour de lui, il les attrape, et m'arrête immédiatement dans ma démarche.

— Je sais ce que tu fais Marguerite et je ne me laisserais pas tenter.

— Moi ? Je ne fais rien du tout, voyons, dis-je innocemment.

— Mais bien sûr ! Et en plus, tu me prends pour un idiot. Je t'ai dit qu'il faut que tu te reposes et je ne céderais pas ! J'ai une volonté de fer moi, mademoiselle !

— Ah ouais ?

Je suis Marguerite, briseuse des volontés de fer, moi mon petit ! L'air de rien, je descends légèrement la bride de mon soutien-gorge tout en faisant glisser la manche de mon tee-shirt, laissant apparaître une épaule dénudée.

— Arrête ça.

Mais je ne fais rien.

— J'ai chaud, expliqué-je.

De bien des façons.

— Marguerite, ce n'est pas sage.

— Tu as raison, il faut me punir.

Pitié, dites-moi que la fièvre agit comme sérum de vérité. William, totalement surpris par mon comportement, me dévisage avec des yeux gros comme une balle de ping-pong tandis que ses joues s'enflamment.

— William... Viens avec moi, on est bien.

— Marguerite...

— Chut. Regarde comme je me sens seule...

Craque !

Craque, bordel !!!

— Et puis, il fait si chaud dans cette pièce, roucoulé-je.

Et hop ! Un tee-shirt à terre.

— Marguerite !

Ne résiste pas. Tu te fais du mal pour un rien. Viens dans les bras de Marguerite.

— Arrête ça idiote.

Il plaque ma tête contre l'oreiller, se levant précipitamment du lit. *Non ! Reviens !*

— Je ne craquerai pas ! Je suis plus fort que ça ! Tu ne m'auras pas avec mes techniques perfides et surnoises. Je te vois venir en plus.

— Tu peux dire ce que tu veux, ton petit frère est au garde à vous.

Baissant ses yeux, il a alors ce que j'appelle le réflex du « footballeur », mettant ses deux mains devant son entrejambe comme s'il la protégeait d'une quelconque attaque. Qu'il est mignon quand il est gêné !

— C'est de ta faute... se plaint-il.

— C'est toujours de ma faute, on le sait bien tous les deux.

Au moins, même à l'article de la mort, j'arrive à lui faire de l'effet. C'est tout de même flatteur !

— Pour la peine, tu ne te plaindras pas de ce qui arrivera.

— Moi ? Me plaindre ? Ce n'est pas du tout mon genre !

— Tu voulais une punition, hein ? Tu vas l'avoir !

Oh oui ! Tempête sous la couette ! Il fait mine d'approcher, se penchant au-dessus de moi avec un regard des plus sombres et annonciateur des pires catastrophes à venir, m'embrasse sur le front et se retire, comme ça, sans rien dire, sans rien faire de plus. Il se recule et quitte la chambre, refermant la porte derrière lui.

— Dors maintenant ! impose-t-il.

Effectivement, *ça*, c'est de la punition.

Chapitre 22

Paquet surprise

Je n'ai pas regardé l'heure lors de ma première course et puis c'est bien la dernière chose qui me préoccupe. À peine ai-je réussi à atteindre la porte des toilettes que trois jours de repas passent dans la cuvette. *Charmant. Bon appétit.* Même en ayant pris le soin de refermer la porte derrière moi, j'entends William qui toque de l'autre côté.

— Marguerite ? Est-ce que tout va bien ?

— Au poil !

Et hop ! Une petite entrevue avec le trône.

— Tu es sûre ? s'inquiète-t-il.

— Nickel je te...

Même pas le temps de terminer la phrase. Les joies de ce genre de petit rendez-vous en tête à tête avec la cuvette des toilettes à une heure incongrue. J'adore. Tellement romantique. Je sors enfin au bout d'une vingtaine de minutes, ayant l'impression terrible de revenir de quatre heures en salle de sport. Je vais avoir des abdos en acier à ce rythme-là. Allant dans la salle de bain, je me pose contre la baignoire, me débarbouillant le visage avec un gant de toilette, le tout, sous le regard compatissant et plein de tendresse d'un William torse nu. Je l'ai réveillé.

— Tu peux retourner te coucher, tu sais ? Je vais survivre. Je ne suis pas à l'article de la mort.

— T'es aussi blanche qu'un cachet d'aspirine...

Il sait comment plaire à mon cœur décidément.

— Enfin...

— Je suis pâle, j'ai compris. Mais, ça ira mieux demain. Je t'assure.

Si je survis à cette nuit. À ce rythme-là, je suis prête à installer un véritable campement dans les toilettes s'il le faut. Cela ne me gênerait même pas. Ça me rappellerait mes années étudiantes à veiller un Vincent trop ivre pour faire quoi que ce soit à part dormir tête la première dans la cuvette.

— Tu fais peut-être une indigestion à quelque chose non ? T'as mangé quoi récemment ? me demande-t-il.

— Mon petit-déjeuner ce matin à qui je viens de dire au revoir et puis, je ne pense pas que ce soit le cas. Une indigestion ou intoxication survient deux heures après le repas... Or, je n'ai fait que dormir ces dernières heures.

— Sans doute. T'as peut-être attrapé le dernier virus à la mode.

Comme une bonne vieille gastro comme on les aime par exemple ? Cela ne m'étonnerait même pas. Je retourne finalement me coucher tandis que William me suit, allant jusqu'à se glisser sous mes draps, passant son bras autour de moi.

— Je pensais que j'étais contagieuse ?

— M'en fiche, je suis déjà tombé amoureux de toi, je peux bien tomber malade pour toi.

Voilà des mots qui plaisent à mon cœur.

— Et puis on ne disait pas, ensemble dans le pire comme dans le meilleur ? ajoute-t-il.

— Je croyais que ce n'était pas à l'ordre du jour ça ?

— Ça ne l'est pas, mais ça ne peut pas nous empêcher d'en parler, non ?

— C'est vrai... Donc... Tu es sérieux à ce propos ? Je veux dire...

— Faire de toi ma femme ? Et devenir ton mari ? Je t'avouerais que ça sonne encore étrangement à mes oreilles, mais ça parle bien à mon cœur. C'est juste que... Je veux faire ça bien.

— Tu vas me faire une demande ultra-romantique et tout et tout ?

— Ah non ! s'insurge-t-il.

— Non ?

— Pas « *non* », mais « non » dans le sens où je ne te dirais pas ce que je prévois, sinon, tu vas t'y attendre et ça va gâcher tout le truc. C'est comme dire ce qu'il y a comme surprise dans le Kinder. C'est nul.

— Tu compares sérieusement la possibilité de notre mariage à un Kinder surprise ?

— Bah ouais pourquoi ?

Ce garçon me surprendra toujours. Ce ne sont pas vraiment deux éléments que l'on peut se permettre de comparer.

— Tu me désespères.

— Mais j'ai fait quoi, encore ?

— Rien, allez dors.

Le lendemain matin, j'ai droit à toute l'attention du monde. Petit déjeuner au lit, croissants, fruits coupés en morceaux pour, et je cite « *Prendre des forces* », chocolat chaud. Je n'ai encore jamais vu William dans un tel état. Il pense que je vais mourir et il me fait le repas du condamné ?

— Tu sais que ça ne sert à rien de me gaver comme une autruche ? Je pense qu'on va assez manger à midi.

— Ah ouais ?

— Tu as oublié, n'est-ce pas ?

Et je ne peux pas lui en vouloir. Il s'est occupé aussi bien de la préparation de la sortie de « *Vanille & Chocolat* » que de l'intégralité du déménagement à lui seul. Il mérite véritablement le titre de « Superman » dans mon cœur.

— Ma grand-mère nous a invités à manger à midi, dis-je d'une petite voix.

J'entends la tasse tomber par terre et je n'ose imaginer la tête qu'il fait tandis qu'un petit sourire satisfait s'affiche sur mon visage. *Round deux mon petit.*

— Je suis obligé de venir ?

— William...

— Quoi ? On ne sait jamais. Je préfère toujours demander.

— Tu sais que bientôt, ton pire cauchemar fera partie de la famille, non ?

— Vue comme ça... Je vais peut-être repenser à...

— William !

— Je rigole ! Je rigole, ok ! Ta grand-mère ne me fait pas peur, voyons. C'est ridicule toute cette histoire.

Dit celui qui a voulu s'arrêter pour acheter une douzaine de roses pour se faire bien voir. Fayot.

Chapitre 23

Viens voir mamie

Malgré son bouquet de fleurs à la main, il ne m'est pas difficile de ressentir toute l'anxiété de William. Quelque part, ça me fait vraiment rire de savoir que ma grand-mère lui fait autant d'effet et il a raison de trembler. Quand mamie parle, même le diable s'assoit pour prendre des leçons.

— Poule mouillée, me moqué-je.

— Chut. Je n'ai... pas peur.

— Dit-il la voix tremblante ! Elle ne veut pas te manger non plus. On n'est pas dans Hansel et Gretel.

Et au même moment, il esquisse un léger sourire me disant :

— Non, mais je te mangerais bien moi.

— Eh bien, est-ce des façons de saluer sa future belle mamie ? Voyou, va.

J'éclate de rire tandis qu'il s'enterre un peu plus parmi les fleurs.

— Entrez donc tous les deux. Vous n'allez quand même pas camper sur le paillason.

— Tenez madame ! Des fleurs.

— Oh. Quelle douce attention William. Tu les mettras dans le vase pour la peine.

On entre, déposant nos vestes sur le porte-manteau et tant de souvenirs de notre « *première fois* » me reviennent alors qu'on pénètre dans le salon. J'espère que

cette fois-ci, grand-mère s'est calmée.

— Bon alors, les jeunes, qu'est-ce vous racontez de beau ?

Par où commencer ?

— Oh tu sais, je t'ai déjà dit au téléphone qu'à présent je travaille dans la même boîte que William, commencé-je.

— Je m'en rappelle bien oui...

Elle s'approche alors de ce dernier avec son petit air suspicieux, comme si elle cherchait la moindre trace d'une quelconque culpabilité ou méfait.

— Dis-moi William... commence-t-elle d'une voix dure. J'espère que Marguerite est ton égale. Qu'elle est payée autant que toi ! Qu'elle a les mêmes droits, les mêmes avantages. Il serait dommage que ce ne soit pas le cas ? Que la femme ne soit pas l'égale de l'homme... N'est-ce pas ?

— Tout... Tout à fait.

— Grand-mère, ne commence pas à l'embêter. Le pauvre.

— Bon. Ensuite ? Vous vous mariez quand tous les deux ?

On se regarde, complètement perturbés. Je déteste les personnes âgées pour cette raison. Ils ont l'expérience de la vie, le vécu et ils savent quand telle ou telle chose va se produire.

— Mamie ! je m'insurge.

— Quoi ? Ta mère m'a bien dit que tu vivais avec lui, non ? Vous vivez ensemble et vous n'êtes pas mariés ? C'est quoi cette histoire ?

— Je t'ai déjà dit que les mœurs avaient évoluées ! Tu n'écoutes jamais.

— Ouais, bien sûr... La société « évolue », mais les femmes ont toujours moins de droits que les hommes. Hé toi là, petit vaurien... Tu attends quoi ?

Bien sûr qu'il attend. La bonne occasion et sachant que je suis sur mes gardes pour l'instant, ce n'est pas pour de suite et il compte bien profiter de cela.

— Bon. Passons à table, coupe-t-elle.

— Tu nous a préparé quoi de bon à manger mamie ?

— Des moules. William aime les moules apparemment.

Grand-mère ! Un peu de retenue. Je ferais sûrement l'impasse sur le plat principal vu l'état de mon estomac. Le pauvre, s'il pouvait disparaître derrière la porte du salon, il le ferait sans hésiter.

— Quoi ? se brusque William.

— Tu te rends compte de ce que tu viens de dire ?

— C'est vrai, c'est un petit sous-entendu finement glissé. Je m'améliore hein !

— Cela n'a rien d'un « *petit sous-entendu finement glissé* ». C'était direct. Trop direct. Laisse donc William tranquille. Arrête de t'acharner sur lui, m'énervé-je.

— Oh parce qu'on ne peut plus rire ? Vous n'avez pas connu Mai 68 et la liberté sexuelle et tout ça vous les gamins... Ah ! La belle époque ! Vous jouissez d'une vie pour laquelle, nous, nous avons risqué les nôtres. Nous nous sommes battus pour tout ça !

Oui. Merci.

Nous en sommes reconnaissants, vraiment et tous autant que nous sommes, et c'est vrai qu'il nous est difficile d'imaginer comment c'était « avant ». Toutes ces choses que l'on nous raconte et qui nous paraissent absurdes. C'est difficile et nous ne saurons jamais comment c'était. Nous ne pouvons qu'imaginer et encore... Je présume que même ça, c'est trop nous demander.

— Vous savez, reprend-elle, à mon époque, un garçon et une fille, l'amour, c'était quelque chose d'unique, de pudique. On ne se montrait pas ou peu. C'était des

petits bisous volés et puis... Et puis après, venait le mariage. Ah le mariage ! C'était quelque chose. Fallait avoir la bénédiction des familles et... William, as-tu seulement songé à demander sa main à la mère de Marguerite ?

— Disons que... hésite-t-il.

— JE LE SAVAIS ! FRIPON ! POUR LA PEINE TU SERAS PRIVÉ DE DESSERT !

Pauvre William. Sincèrement, je compatis à son sort aussi triste, soit-il. On peut lire dans ses yeux ; SOS : Sauvez-moi de là.

— Bon, à table.

On la rejoint à table et à peine ma grand-mère a-t-elle vu William se mettre à côté de moi, qu'elle le dévisagea derrière ses petites lunettes avec un léger sourire.

— Non mon chou, toi, tu viens à côté de moi. Il faut qu'on parle.

Je prierai pour son âme.

Chapitre 24

Il suffisait d'aimer

L'avantage quand on passe chez ma grand-mère, c'est qu'elle agit comme un ouragan sur le comportement de William. Si, ces derniers temps, il gagnait en confiance, elle venait clairement de profiter du repas pour lui rappeler qu'un homme vaut une femme. On a eu droit à de longs, très longs monologues sur le sujet et pour autant que je sache, cela ne semblait pas m'atteindre ou me concerner plus que ça. Je devrais, en tant que femme, me révolter contre les injustices de ce monde... Mais il y a tellement d'autres causes qui méritent d'être défendues. Tellement d'autres. À chacun, son combat. Faisant sauter les premiers boutons de sa chemise, dénouant les lacets de ses chaussures et enlevant sa ceinture, William me dévisage avec le peu de vie qu'il reste dans ses yeux.

— Ta grand-mère, elle aurait dû être championne du monde du monologue.

— C'est dans la famille ça. Tu verras.

— Quoi ? Toi aussi ?

— Quand je m'y mets, je suis pas mal dans mon genre, mais on ne s'est jamais vraiment fâché donc je ne t'ai pas encore montré tous mes talents.

— Ah... C'est vrai... Maintenant que tu le dis.

On ne se dispute pas. On se chamaille, on se boude et puis, tel un orage capricieux, on attend que ça passe, que le beau temps revienne.

— On devrait essayer pour voir !

Sérieusement ?

— Quoi ?

— De se disputer... Comme ça, on peut s'attendre au pire.

— Ne sois pas ridicule, on ne va pas « *jouer à se disputer* ». C'est complètement idiot.

— Pourquoi pas ? On joue bien à « *papa et maman* » !

Papa « *dans* » maman serait plus juste. Mon dieu. En une phrase il vient d'ébranler toute mon enfance. Papa et maman. Le docteur. C'était des jeux auxquels on s'adonnait facilement, sans arrière-pensées mais maintenant, quand on y pense... Ah l'enfance ! C'est vraiment formidable.

— William.

— Hm ?

— Tu m'as déjà pris le cœur, alors laisse ma tête tranquille avec tes idées saugrenues. Je vais à la douche.

Il me regarde quitter la chambre, complètement outré par mes paroles, mais je dois avouer que j'en suis très fière. À peine avais-je d'ailleurs mis un pied dans la douche, que j'entends :

« *Tu es comme ça*

Fière et libre

Tu peux partir là-bas

Mais rien ne t'éloigne jamais

De ceux que tu aimes, de ce que tu es 🎵 » [22](#)

Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu droit à un message musical. Quelque part, ça me fait sourire, car cela m'avait presque manqué. Je dis bien « presque ». Je le fluotte, le mets en gras, en italique... en majuscule : PRESQUE.

*« Et si tu n'existais pas
Dis-moi comment j'existerais
Je pourrais faire semblant d'être moi
Mais je ne serais pas vrai
Et si tu n'existais pas
Je crois que je l'aurais trouvé
Le secret de la vie, le pourquoi
Simplement pour te créer
Et pour te regarder 🎵 » [23](#)*

Tout le monde a un talent. Un talent caché. Certains sont de brillants scientifiques, d'autres d'incroyables musiciens et certains arrivent à parler à votre cœur avec juste une mélodie.

*« C'est toi ma force
C'est toi ma flamme
Toi qui prends soin de mon âme
C'est toi ma chance
Mon évidence
Reste toujours près de moi 🎵 » [24](#)*

J'ouvre à moitié le rideau de la douche pour le découvrir pratiquement nu, appuyé contre la porte de la salle de bain, la télécommande de la hifi à la main, un léger sourire au bout des lèvres.

— Tu as quelque chose à me dire précisément ?

— Non. J'avais juste envie de mettre la musique. Tu n'aimes pas ?

Mais bien sûr, prends-moi pour une cruche.

— Si, si. Ça ne me gêne pas. La place est bientôt libre.

— Pourquoi attendre ?

Il enlève son caleçon, le jette dans le couloir d'un coup de pied sous mon rire amusé tandis qu'il pénètre sous la douche avec moi.

— Dis-moi, Marguerite... susurre-t-il.

— Hm ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Est-ce que ça va ?

— Oui. Je te l'ai dit, c'était sans doute, rien de grave, un micro virus. Allez prends le gant de toilette, sois mignon et frotte-moi le dos.

— Parce que mademoiselle donne les ordres maintenant ?

— Oh, mais je peux donner autre chose que des ordres.

— Ah ouais ? Comme quoi ?

— Tu n'as même pas idée...

Il éclate de rire tandis qu'il attrape le gant sur l'étagère en se penchant légèrement. Je profite de l'occasion pour lui claquer la fesse droite. *Tiens. Vengeance.*

— Oh ! On ne touche pas à la marchandise. Ou seulement avec les yeux.

— On ne touche pas ? Tu sais William, ça... là... Tout ça... C'est à moi.

Il s'avance, appuyant son torse contre ma poitrine pleine de savon tandis qu'une de ses mains vient me maintenir contre lui.

— Ah ouais ? Tu m'as l'air bien sûre de toi.

— Je le suis, affirmé-je.

Je n'ai que rarement été aussi sûre et certaine. Mais là, je le suis. Je suis confiante.

— Ah ! Marguerite, Marguerite !

— Quoi ?

— Arriverais-je un jour à me lasser de toi ?

Je n'en sais rien. Peut-être.

— Tu me rends fou, tu le sais ça ?

— Je le sais et j'en profite pleinement !

— C'est ce que j'aime chez toi. J'aime tout ça.

Il marque une pause avant de m'embrasser sur le front tout en me disant :

— Et je t'aime encore plus toi.

—————

[22](#) [Tu es comme ça – Marilou Bourdon ft Garou]

[23](#) [Et si tu n'existais pas – Joe Dassin]

[24](#) [Tu es toujours là – Tina Arena]

Chapitre 25

Loup dans la bergerie

Assise à mon bureau, j'aperçois Jessica se précipitant du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, ou *tendant de se précipiter*, en ma direction.

— Marguerite ! s'écrie-t-elle.

Vous êtes bien sur le répondeur de Marguerite, je ne suis pas là pour le moment, mais veuillez laisser un message après le bip sonore... BIP !

— Marguerite !

— Quoi ? Que puis-je faire pour toi Jessica ?

— Il faut que tu viennes avec moi.

— Hein ?

— Viens, je te dis ! Ne discute pas !

Théoriquement parlant... Je ne suis pas censée être celle lui donnant des ordres ? Elle m'attrape par le bras, m'entraîne à l'étage et à peine voit-on la silhouette de William s'en retournant dans son bureau avec un grand sourire, qu'elle me plaque au sol, derrière une imprimante.

— Qu'est-ce que tu fiches, bon sang ?! m'agacé-je.

— Chut. Observe. L'ennemi est là.

L'ennemi ? Je me pousse un peu plus tandis que la secrétaire est largement affalée sur moi.

— Regarde-moi cette fille...

Alors que je tente de percer le mystère à travers les grands gestes enthousiastes de William, je la vois, elle, assise en face de lui, les jambes croisées et les mains baladeuses sur ses bras... Mon alter ego. Fleur. Ou Rose pour les intimes.

— Regarde comment elle se permet de le toucher !

— Oh, mais je vois, ça... grincé-je entre mes dents.

— Tu ne trouves pas que c'est un scandale ?

— Si...Totalement.

— Cela fait un moment qu'elle vient régulièrement ici et qu'elle a ce genre de comportement.

Elle s'arrête un instant et me redresse d'un coup sec, et prend son air le plus choqué.

— Et s'ils sortaient ensemble ? Si William entretenait une relation amoureuse avec Fleur ? ajoute-t-elle indignée.

— N'importe quoi. Tu vois William avec... cette bouffonne ? Honnêtement, pas moi. Il doit bien avoir quelqu'un d'autre dans sa vie. Il vaut... Mieux que ça, non ?

— Oui, mais observe Marguerite ! Le regard pétillant qu'il a ! Je sais qu'il est heureux de la sortie de son dernier roman, mais quand même ! Apparemment, il prévoit même, de l'emmener dans une tournée de dédicace.

Ah bon ? C'est nouveau ça.

— Fleur ?

— Oui, son livre sort la semaine prochaine donc la campagne promotionnelle est à faire, non ?

— Ah... oui...

— Je pensais que tu travaillais sur ça ?

Moi ? Tout à fait. J'ai dû enterrer ce dossier quelque part. Il est vrai que je n'ai pas fait attention à ce que j'avais à faire en ce moment ou pas. Tout se ressemble tellement.

— De quel droit se permet-elle autant de liberté avec lui ? ajoute-t-elle scandalisée.

— Bonne question...

— Si vraiment il avait quelqu'un, il n'aurait pas cet air mielleux. Non, mais regarde-moi ça ! Comment il la matte, et tout. Ah ! Ça me révolte.

— Ça se trouve, ce n'est rien du tout... C'est juste...

— Non, Marguerite... Crois-moi, j'ai lu assez de romans pour savoir que tout part d'un regard complice. Crois-moi.

Ouais, enfin... non. Il n'y a pas si longtemps William m'a fait l'amour sous la douche en me disant qu'il m'aimait, alors s'il ose ne serait-ce que me faire ça dans mon dos... Je crois qu'il pourrait dire « adieu » à son entrejambe.

— Bon, je retourne travailler moi.

— Tu ne restes pas ? Et si l'ennemi frappe à nouveau ?!

Si l'ennemi frappe ?

— Tu as carte blanche pour t'en occuper Jessica. J'ai toute confiance en toi.

Même si ça me fait mal de le dire, je sais que Jessica aura à l'œil cette relation-là ! Et comment cela se fait-il que je ne sois pas au courant de toutes ces choses-là ? Attends un peu qu'il rentre à la maison celui-là. On va discuter lui et moi. Mine de rien, les paroles de Jessica résonnent en moi toute l'après-midi durant. Je suis intimement convaincue que ce n'est rien. Juste un échange cordial et

plein de bonnes intentions, c'est tout. Un rendez-vous de travail entre un homme et une femme... Mais...Je ne saurais expliquer pourquoi tout mon cerveau est resté sur cette image de la main de Rose, délicatement posée sur l'avant-bras d'un William grand sourire se laissant totalement faire et n'étant même pas dérangé par son geste. Pourquoi ? Pourquoi faut-il que je me focalise sur ça ? Je pourrais me dire « *Mais non, ma pauvre Marguerite, tu sais bien que ce n'est pas ça. Ils ne font que travailler et William est bien trop gentil pour dire quoi que ce soit* », mais de l'autre côté j'ai « *Marguerite ! Pourquoi tu n'es pas allée dans son bureau défoncer cette femme qui se croit tout permis avec ton chéri, ton futur mari et très certainement le futur père de tes enfants ?!* » Le diable et l'ange. La dualité ultime. J'aurais aimé ignorer cette voix qui hurlait en moi. Celle qui s'est scandalisée à l'instant même où Jessica m'a montré une telle scène. Je sais que ce n'est rien et pourtant... Je n'arrive pas à effacer cette image de ma tête.

Putain. J'ai passé une journée de merde à rester focaliser sur ça et je sais, j'ai l'intime conviction que je n'ai pas besoin de m'inquiéter et pourtant, c'est plus fort que moi.

— Coucou, c'est moi ! annonce-t-il joyeusement.

Le voilà qui rentre, tandis que je l'attends de pied ferme, les bras croisés et remontés sur la poitrine, l'air le plus autoritaire qu'il soit possible d'avoir.

— Houla... ça ne va pas, toi.

Si ça ne va pas ? Si ça ne va pas ?!

— Tu n'aurais pas oublié de me dire quelque chose ?

— Euh... Non.

— Tu en es sûr ? Sûr et certain ?

— Oui, pourquoi ? Tu m'as l'air bizarre, ça va ?

— William... soufflé-je.

— Quoi ?

— Tu es sûr que tu n'as rien à me dire ? Une information peut-être à me donner ?

— Mais... non... Je t'assure que non.

Il fait mine de réfléchir, hausse des épaules et part vers la cuisine se prendre un verre d'eau.

— Après je ne suis pas devin, donc si tu pouvais me dire... Ce que je suis censé TE dire, ça m'aiderait fortement.

— Tu sais quoi ? Laisse. Ce n'est pas grave.

Je me lève et pars d'un pas décidé vers ma chambre pratiquement vide. Mes affaires me manquent. Je rêverais de lui faire un scandale, de hurler dans la maison, de lui balancer un livre à la figure et lui claquer la porte au nez pour couronner le tout, tel un bouquet final.

— Mais attends !

Il me suit, posant son verre sur le comptoir de la cuisine, perdu, confus.

— Marguerite ! Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi es-tu si énervée ?

— Ah parce que tu ne le sais pas peut-être ?

— Non. Honnêtement, non. Tout va bien entre nous. Ce n'est pas ton anniversaire. Ce n'est pas une date importante... Je n'ai rien oublié. Donc, dis-moi... Qu'est-ce que je n'ai pas fait ?

— Et tu n'aurais pas oublié de me dire que tu emmènes Rose en dédicace pour « *Vanille & Chocolat* » par hasard ?

Il s'éloigne, comme surpris que je sois au courant. Eh oui mon gars. On travaille dans la même boîte maintenant, il va falloir faire attention.

— N'est-ce pas normal qu'un éditeur prenne soin de son auteur ?

— Pardon ? Rappelle-moi qui elle est et qui je suis ? Qui est l'auteur entre nous deux ?

— Attends... Ce n'est pas ce que je voulais dire. Rose, « Fleur », c'est ta couverture non ? C'est normal de partir en tournée promotionnelle, non ?

— Tu sais quoi ? Je veux rompre le contrat, que l'on dise que c'est moi la vraie « Fleur ». Que je suis celle qui écrit tous ces livres.

— T'es pas sérieuse... À une semaine de la sortie officielle, tu ne peux pas me faire ça.

— Comment ça ?

— Enfin, tout le monde sait maintenant quel est le visage de « Fleur »... Tu crois qu'annoncer ou plutôt, que de dévoiler, une telle supercherie n'impactera pas les ventes ?

— Et ? Je m'en fiche, je suis l'auteur. Tant pis, si je gagne moins.

— Oui, mais moi je suis l'éditeur et jusqu'à présent, je suis celui qui a les droits de ton livre.

Alors ça... Me ressortir ça comme ça... ça ne va clairement pas se passer comme ça.

— T'as peut-être eu une mauvaise journée. Je te laisse te reposer. Je dormirais dans ma chambre ce soir, annonce-t-il.

— C'est ça... Demain, je n'aurai pas changé d'avis. Je suis « Fleur » et tu ne peux pas me retirer ce droit !

— Je ne te l'enlève pas ! Je te dis juste d'attendre. Est-ce trop te demander ?

— Mais je ne veux pas attendre ! Tu m'avais dit en signant le contrat que je pouvais le rompre à tout moment.

— C'est vrai, mais pas maintenant.

— Mais je m'en fiche du moment !

— Pas moi ! Je suis responsable de ton livre et de la maison, je ne te laisserais pas tout foutre en l'air, à la dernière minute pour un caprice.

Un caprice ? Pardon ?

— Où est-ce que tu vas ?

— Dans ma chambre !

Il sort et disparaît dans la chambre voisine tandis que je lui lance un coussin à la figure qui se répercute contre la porte. Tu veux la guerre, mon petit ? Tu vas l'avoir.

Mon livre !

Mes droits !

Chapitre 26

Le diable s'habille en Marguerite

Avant même que je n'ai eu le temps de clarifier la situation au petit matin, William était déjà parti au bureau tandis que je suis restée dans un tête-à-tête glamour avec ma tasse de chocolat chaud. Pas de café, ça va m'énerver. Je le suis assez. Je n'ai guère eu le temps de filer dans son bureau entre deux pauses dans la matinée non plus. Il était constamment en rendez-vous, ce qui avait le don, apparemment, d'agacer Jessica. J'avais donc profité de ma pause déjeuner pour rejoindre Mathilde sur une terrasse, sans prendre la peine de le prévenir que je sortais manger. Après tout, pourquoi me donnerais-je cette peine ?

— Il a fait quoi ?! Oh le salopaud !

Ayant raconté toute l'histoire à Mathilde, cette dernière, en tant que meilleure amie, a pris immédiatement mon parti.

— Tu sais quoi ? Tu devrais te venger. Tu es l'écrivain non ?

— Oui, mais comment ?

— Voyons Marguerite... On vit au 21ème siècle non ? Tu n'as qu'à publier ton livre avant qu'il sorte !

— Comment ça ?

— Glisse-le sur internet. Ça lui mettra un coup sérieux dans l'estomac à ton éditeur.

Pas con.

— De nos jours, beaucoup de gens achètent des e-books parce que c'est moins cher et bien pratique d'avoir une bibliothèque numérique qu'une tonne de livres en papier chez soi. Moi je te le dis, tu devrais te lâcher. Ça sera sans doute le plus beau doigt que tu pourras lui faire. Mais avant...

Quoi ? Qu'est-ce que je dois faire ?

— Essaie de renégocier avec lui et s'il ne veut toujours pas, tu le menaces avec ça... Et s'il ne cède pas... Envoie-le sur le net. Je ferais la diffusion si tu veux.

— D'accord. Je le ferai.

— Non, mais, tu t'y tiens, bordel ! Tu craques toujours pour une partie de cul, alors cette fois, tu ne craques pas. Tu es forte ! Si tu le fais, je te renie de ma liste d'amis et je te supprime de mon Facebook.

— Tu n'oserais pas...

— Et de mon Instagram.

— Mathilde.

— Et je ne t'envoie plus de Snap'.

— Sérieux ?

— Et fini les tweets amoureux. Fini.

— Quoi ?!

En vrai, Mathilde aurait pu avoir un rôle à jouer en tant que marâtre d'une princesse tant elle est sévère par moment. Mais elle a raison. Je ne dois pas craquer et je me dois de me faire respecter. Un auteur se doit de se faire respecter. L'édition n'est pas que la seule et unique voie du succès et s'il me faut en venir aux mains de cette façon, je n'aurais pas une once de regret à le faire.

J'ai passé le reste de l'après-midi à préparer la version e-book de « *Vanille & Chocolat* » en prenant le plus grand soin de rajouter des bonus à la fin. Chose

qui n'apparaîtra pas sur la version papier. On pourra donc dire qu'il y aura des privilégiés. Et c'est les écouteurs dans les oreilles, écoutant « *Can't Back Down* 🎵 » de Demi Lovato, que l'e-book prit forme petit à petit : prêt à partir vers une plus grande aventure que ce à quoi il n'était destiné à la base. C'est la guerre, Marguerite. Et comme dirait grand-mère : *À la guerre comme à la guerre. Œil pour œil...*

— Marguerite ? William veut te voir dans son bureau.

... Et dent pour dent.

Je monte à l'étage avec mon air le plus digne et tandis que j'entre dans son bureau, ce dernier me regarde à peine et me siffle un :

— Ferme la porte.

Hé. Tu vas te calmer mon petit bonhomme.

— Assieds-toi.

— Tu donnes les ordres maintenant ?

— Je suis ton patron à ce que je sache. Ne confonds pas maison et travail.

C'est lui qui me dit ça ? Vraiment ? Je vois. Donc, il veut vraiment se la jouer dans ce genre-là. Pas de soucis. Moi ça me va.

— Est-ce que tu as réfléchi à ce que tu m'as dit hier ? demande-t-il sèchement.

— Oui.

— Et ?

— Contrairement à ce que tu peux penser de moi, ma décision n'est pas un caprice. Donc, comme tu t'en doutes, je n'ai pas changé d'avis !

— Marguerite !

— Quoi ?!

À cet instant, mon ange sur l'épaule fut remplacé d'un coup de pied aux fesses par une version miniature de Mathilde me regardant avec l'air le plus sérieux qui soit et me disant : « *Sois forte. Montre-lui c'est qui la Mama.* »

— Écoute, c'est très simple, je reprends. Soit, tu acceptes mes termes et tu me remets à ma juste place, sinon, sois prêt à assumer les conséquences de tes décisions.

— Est-ce une menace ? Tu oserais me menacer ?

— Tu n'as même pas idée. Mais disons que je suis d'humeur bienveillante et que cela peut être considéré comme un avertissement. Tu oublies un truc William... T'es peut-être mon éditeur, mais je suis l'auteur... Et sans nous les auteurs, les maisons d'édition n'existeraient pas. Vous vous faites de l'argent sur notre dos. Vous êtes là grâce à notre labour. Je suis d'accord que vous gérez le côté commercial, mais voilà un scoop l'ami... De nos jours, l'édition ne se résume pas qu'à ça... On peut devenir aussi des auteurs auto-édités et être nos propres patrons.

— Attends, attends... Pas si vite. Tu oserais aller jusqu'à quitter la maison ? s'affole-t-il.

— Ça dépend de ce que tu comptes faire.

— Je t'ai dit que je n'étais pas « contre », mais je t'ai demandé d'attendre, le temps pour moi, d'organiser au moins la première campagne promotionnelle de ton livre. On parle de ton travail que tu veux foutre en l'air, tu n'imagines pas les pertes que...

Les pertes ? Pardon, je me dois de rire.

— Parce que tu crois que j'écris pour quoi au juste ? Pour l'argent ? Pour la gloire et la richesse ? Pour me faire un nom ? S'il te plaît. Ne me fais pas rire. Je vaud mieux que ça. C'est vrai, je suis contente et reconnaissante de tout ce que j'ai eu, mais à la base, j'écris principalement pour partager. J'écris par passion. Je

suis ravie de gagner de l'argent oui, je ne vais pas cracher dessus, mais l'écriture reste un simple passe-temps et s'il me faut tout arrêter du jour au lendemain, alors je n'aurais aucun remords à le faire et je n'en tirerais aucun regret non plus. C'est mal me connaître si tu crois que je vais faire un malaise ou une dépression parce que j'ai moins vendu ou parce que je ne suis plus « aimée » du public.

Prends-toi ça dans les dents.

— Même. Je te demande de reconsidérer ta requête.

— Tu me le demandes ou tu me l'ordonnes ?

— Marguerite... Ne joue pas sur les mots.

— Non, mais apparemment, ici, t'es mon patron et tu me connais... Je ne bougerais pas. Donc, donne ton ordre.

— Ne m'oblige pas à faire ça...

— Je ne force à rien. C'est ce que l'on appelle, faire un choix. Fais un choix William. Pourtant, je te demande juste un peu plus de considération pour le travail que je fais et que je fournis moi seule... Est-ce trop demander ? Un peu de reconnaissance pour moi-même ?

— Mais je te suis reconnaissant bon sang ! Je sais ce que tu fais. Ce que tu accomplis. Je suis quand même le mieux placé pour le savoir, non ?!

— Ah bon ? On ne dirait pas. Si tu le sais tant, pourquoi me refuses-tu ma seule requête ?

— Parce que je ne peux pas non plus l'accepter... Ou pas de suite.

— Très bien. Dans ce cas, cette conversation est close.

— Marguerite...

— Non. J'ai compris.

Je claque la porte du bureau sous l'ensemble des regards des secrétaires, surprises et choquées.

— Quoi ? Mettez-vous au travail !

Moi aussi j'avais envie de donner des ordres.

Non, mais oh ! Je descends à mon étage, une fois seule devant mon poste de travail, je respire un grand coup et envoie le livre sur internet. Maintenant, on ne peut plus faire marche arrière. C'est trop tard. C'est en ligne.

— Prends-toi ça dans les dents.

Mathilde aurait été fière de moi, je pense.

Il ne va pas lui falloir longtemps pour découvrir ce que j'ai fait et je suis prête à parier que je vais le voir débarquer, telle une fusée. Je lui donne une heure. Pas plus.

— MARGUERITE ! s'égosille-t-il.

Ah. Cinquante-deux minutes. J'y étais presque. Je pourrais entendre ses pas précipités dans l'escalier tandis que j'affiche un grand sourire satisfait alors qu'il s'apprête à entrer.

— Jessica !

— Oui ?!

— Bloque mes rendez-vous de cette après-midi ! J'ai quelque chose d'urgent à régler !

— D'accord.

— MARGUERITE ! hurle-t-il encore plus fort.

Je ne suis pas là. Il entre alors dans mon bureau, tentant tant bien que mal de se contenir. Je le connais tellement par cœur qu'à force de retenir toute cette

tension, je peux voir les muscles de son corps se raidir. Ce n'est pas lui, il y a de cela quelques jours, qui voulait une dispute ? Ayons donc notre première ! Au bureau en plus, devant tout le monde ! Joie et bonheur !

— Viens là.

Il m'attrape par le bras et m'entraîne vers l'ascenseur avec lui.

— Il faut qu'on parle.

Qu'on parle ? Je n'ai pourtant rien à dire. J'ai fait ce que j'avais à faire. On quitte le bâtiment sans qu'il me lâche le poignet, me le maintenant fermement tandis que l'on file dans la rue, allant jusqu'au premier parc qui se trouvait sur notre chemin.

— Je peux savoir ce qui t'a pris ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Ne joue pas à ça avec moi ! Tu croyais que je ne le remarquerais pas ou quoi ?

— L'auteur est maître de son œuvre. Je ne fais que respecter mes droits, qu'une certaine personne bafoue allégrement. Tu as un souci avec ça ?

— Je te... !! Hm ! Tu m'énerves !

Il est rigolo, William, quand il s'énerve. Il devient tout rouge, gonfle ses joues lorsqu'il s'apprête à dire quelque chose de méchant comme s'il le retenait et agite les mains dans tous les sens. Et en face, il y a une Marguerite totalement calme, sereine. Je t'avais prévenu. On ne joue pas avec Marguerite.

— Enlève-le.

— De quoi ? Le livre ? Hors de question.

— Enlève-le, insiste-t-il.

— Non.

— Enlève-le ou je jure que...

— Que quoi ?

Il me dévisage furieux et mon seul réflexe est de lui attraper ses joues de hamster et de les tirer comme les grands-mères le font si souvent. *Pauvre petit William.*

— Tu sais quoi, Marguerite ?

— Non, dis-moi.

— Je te déclare la guerre.

Ah bon ? Tu crois être capable d'entrer dans la cour des grands mon enfant ?

— Et tu comptes te battre avec quoi ? Je t'ai battu d'avance et tu le sais.

— Non, c'est faux. J'ai une arme en ma possession.

— Ton sexe ? Désolée de te l'apprendre, mais tu es conçu pour craquer le premier. Crois-moi. Tu ne tiendras pas dans ta grève de sexe et de m'amours.

— Tu seras celle qui viendra en premier te jeter à mes pieds.

— Oh ! Oh ! Écoutez-moi ça ! Dis donc César, t'as pris la confiance ces derniers temps non ? Mais soit. Je veux bien tenter le coup. Je te donne deux jours.

— Je m'en donne sept.

— Parfait. Qu'il en soit ainsi. Fais donc la grève si ça t'amuse.

— Ok ! Très bien !

Gamin. Tu seras mon Jules César et je serais ta Cléopâtre. On verra qui de nous deux craquera le premier. Et je ne compte pas me battre à la loyale. Une guerre ne se fait jamais à la loyale. La fin justifie les moyens ! Tu seras le premier à

mes pieds, à me supplier, à te faire pardonner. Crois-moi, je vais te faire regretter. Regretter de ne pas m'avoir ni écoutée, ni satisfaite.

Chapitre 27

Tais-toi homme ! La femme parle

Tels des enfants punis, on est rentré à la maison pour mieux s'enfermer chacun dans sa chambre. Chacun dans son coin. Aucun de nous n'avait envie de changer d'avis et aucun de nous n'allait faire le moindre compromis. Moi la première. Il est hors de question que je lui laisse faire ce qui lui chante, sous prétexte que cela me « favoriserait » d'une quelconque façon. Je suis heureuse, c'est vrai, de tout ce que William a fait pour moi. Que ce soit avant ou bien maintenant. Mais cette reconnaissance ne me pousse pas à lui laisser les rennes de mon futur, en tant qu'écrivain. Je l'aime, mais mon amour ne joue pas non plus en sa faveur. Je suis adulte. Je sais faire la part des choses et j'espère que lui aussi.

*« J'en ai marre de ceux qui pleurent
Qui ne roule qu'à 2 à l'heure
Qui se lamentent et qui s' fixent
Sur l'idée d'une idée fixe
J'en ai marre de ceux qui râlent
Des extrémistes à 2 balles
Qui voient la vie tout en noire
Qui m'expédient dans le cafard 🎵 » [25](#)*

Du moins, c'est ce que je pensais avant qu'il ne me laisse entendre de telles notes. Je ne le connaissais que trop pour savoir que chaque musique, chaque son, chaque parole a bel et bien une signification pour lui et je ne suis pas née de la dernière pluie pour comprendre que derrière cette chanson, il y a son ras-le-bol. *Mais crois-moi coco, tu n'es pas le seul.* Je branche alors mon iPod sur la petite enceinte de ma chambre, prenant le plus grand soin à monter le son à son

maximum, cherchant la réplique parfaite. Chose que je ne mis pas longtemps à trouver.

« Tu sais que garçon, si t'enlèves la cédille ça fait garçon et gare aux cons ma fille, gare aux cons.

Gare aux cons, gare aux cons qui perdent leur cédille.

Garçon si t'enlèves la cédille ça fait garçon et gare aux cons ma fille, gare aux cons.

Gare aux cons, gare aux cons qui perdent leur cédille. 🎵 » [26](#)

Tiens, mange-toi ça. Je te l'ai dit, tu n'es pas prêt pour ce qui va se passer. Tu pourras mettre ce que tu veux, je suis prête. Me laisserait-il le premier round ? Parfait. Très bien. Je vais te faire mal, bébé.

« I don't need a man to make it happen, I get off bein' free. I don't need a man to make me feel good, I get off doin' my thing. I don't need a ring around my finger, to make me feel complete So let me break it down - I can get off when you ain't around ! 🎵 » [27](#)

Personne ne peut rivaliser contre les Pussycat Dolls.

*« Même les soirs de drame
Il faut trouver la flamme qu'il faut
Pour toucher les femmes
Qui me tendent les mains
Qui me crient qu'elles m'aiment
Et dont je ne sais rien
C'est pour ça qu'aujourd'hui
Je suis fatigué
C'est pour ça qu'aujourd'hui
Je voudrais crier
Je ne suis pas un héros*

*Mes faux pas me collent à la peau
Je ne suis pas un héros* 🎵 » [28](#)

*Ah bon ? Je pensais.
À mon tour donc.*

*« Ma révolution porte ton nom
Ma révolution n'a qu'une seule façon
De tourner le monde
De le changer
Pour toi je ne cesserai jamais de marcher
Ma révolution porte ton nom* 🎵 » [29](#)

Il y a alors, un moment de blanc et j'ai presque cru que j'avais remporté la bataille jusqu'à ce que j'entende :

*« M'entends-tu quand je te parle
Dans la prison de ton cœur
Je connais le poids de tes larmes
Et des questions intérieures
Je comprends bien que tu te protèges
De tous les maux et tous les pièges
En taisant tes douleurs
Je connais la liste longue
De ces barrières entre nous
Quand pour faire comme tout le monde
On fait semblant jusqu'au bout
Mais je veux une place différente
Être l'âme sœur et la présence
Qui comprend tout* 🎵 » [30](#)

Oh. Le vent tourne en ta faveur Marguerite. Achève-le. Ne lui laisse aucune opportunité de se refaire. Aucune pause, aucune pitié. Mets-y fin.

*« Jeune demoiselle recherche un mec mortel
Un mec qui pourrait me donner des ailes
Un mec fidèle et qui n'a pas peur qu'on l'aime
Donc si t'as les critères babe laisse-moi ton e-mail 🎵 » [31](#)*

Marguerite 1-0 William.
Jeu. Set et match.

*« Donne-moi le temps
D'apprendre ce qu'il faut apprendre
Donne-moi le temps
D'avancer comme je le ressens
Y'a pas d'amour au hasard
Ou qui arrive trop tard
J'apprendrai le temps d'attendre 🎵 » [32](#)*

*Non, mais arrête de me répondre ! Tu n'es pas censé me répondre après ça !
Surtout si c'est pour me répondre ça ! Ça suffit maintenant.*

*« Et j'ai tant besoin de toi
Et j'ai tant besoin de ta voix
Je veux tomber dans tes bras.
Je voudrais marcher dans tes pas
On invente les règles du jeu
Quand on est tous les deux
Ensemble nous irons jusqu'au bout du chemin
Je tiendrai dans ton ombre
Si tu me prends la main
Retiens-moi si je sombre je suis ta prisonnière*

*Si loin de notre monde j'ai la tête à l'envers
J'ai vraiment besoin de toi
Si demain commençait ce soir
Si demain commençait ce soir* 🎵 » [33](#)

Merde.

Marguerite 1-1 William.

Ne le laisse pas gagner. Ne te laisse pas avoir. Marguerite soit forte ! Tout ça n'est qu'un subterfuge ! Tu ne te tomberas pas dans le panneau. Tu ne te feras pas avoir. RÉSISTE MARGUERITE !

— C'EST DE LA TRICHE WILLIAM !

*« Je vis pour elle depuis toujours
Qu'elle me déchire ou qu'elle soit tendre
Elle nous dessine après l'amour
Un arc-en-ciel dans notre chambre
Elle est musique et certains jours
Quand notre cœur se fait trop lourd
Elle est la seule à pouvoir nous porter secours* 🎵 » [34](#)

Marguerite, non ! Non ! Si tu franchis cette porte... Si tu fais un pas vers lui... Tu auras perdu la plus belle de tes batailles. Marguerite, ne fait pas ça ! Ne sois pas idiote ! Arrête ça.

Je franchis le seuil de la porte de sa chambre, tandis qu'il me dévisage, fièrement, le torse complètement nu, l'iPod à la main avec un grand sourire triomphant sur le visage.

— Dois-je supposer que j'ai gagné ?

Je le déteste. Ô oui, je le déteste.

— Tu remportes une bataille. Pas la guerre.

Il pose l'iPod dans un coin sur le lit, s'avançant vers moi pour m'attirer contre lui, plongeant son visage dans le creux de mon cou et me chuchotant tout bas :

— On fait une trêve alors ?

— Juste pour maintenant. Je sais que je te manque.

— N'est-ce pas toi qui es venue la première comme je le disais ?

— Si, mais...

Mais ma grand-mère m'a toujours dit qu'une femme étant physiquement plus faible qu'un homme, il fallait qu'elle use de son cerveau. Chose que je fais en attrapant l'oreiller qui se trouve sous ma main pour lui mettre un violent coup.

— Mais je n'ai jamais dit que je me rendais. Deuxième round mon gars : Bataille de polochons !

[25](#) [J'en ai marre – Alizée]

[26](#) [Garçon – Koxie]

[27](#) [I don't need a man – Pussycat Dolls]

« Je n'ai pas besoin d'un homme pour le faire arriver. Je m'en tire en étant libre. Je n'ai pas besoin d'un homme pour me faire me sentir bien. Je m'en tire en faisant mes trucs. Je n'ai pas besoin d'un anneau autour de mon doigt pour me sentir complète donc laisse-moi le briser. Je peux m'en tirer quand tu n'es pas là. »

[28](#) [Je ne suis pas un héros – Daniel Balavoine]

[29](#) [Ma révolution – Jenifer]

[30](#) [Viens jusqu'à moi – Élodie Frégé ft Michal Kwiatkowski]

[31](#) [Jeune demoiselle – Diam's]

[32](#) [Donne-moi le temps – Jenifer]

[33](#) [Si demain – Bonnie Tyler ft Kareen Antonn]

[34](#) [Vivo per lei – Hélène Ségara ft Andrea Bocelli]

Chapitre 28

Bataille de polochons

Je suis la première à lui porter un coup alors qu'il me dévisage, surpris. Il ne s'attendait certainement pas à ce que notre échange débouche sur une bataille de polochons et tandis qu'il me regarde perplexe, j'en profite largement pour lui mettre un second coup, plus violent. *Homme battu.*

— Mais arrête ! Ça fait mal.

— Ramasse ton oreiller et viens te battre si t'es un homme.

— C'est ridicule, je ne vais pas me battre contre toi.

— Et pourquoi ?

— Parce que ma maman m'a toujours dit de ne frapper ni les femmes, ni les handicapés... Comme tu n'entres pas dans la première catégorie...

Pardon ? Je le vois sourire, fier de sa blague pourrie, tandis qu'il attrape le coussin, bloquant de sa main libre mon coup arrivant directement sur sa tête.

— Non, non, non. Marguerite voyons, tu sais que je vais te faire mal, se moque-t-il.

— C'est très simple... Si je gagne, je récupère mon droit d'auteur. Si tu gagnes, je te laisse faire à ta guise.

— Tu veux vraiment que l'on règle ça de façon... sauvage et barbare ?

— Aurais-tu peur Willy ?

— Ah non ! Par contre, tu ne m'appelles pas « Willy ». À l'école on se foutait de ma gueule parce que j'étais gros et on m'appelait toujours « *Il faut sauver Willy* ». Je déteste ce surnom. Change-le.

— Willy ! Willy ! Willy !

— Tu ne viendras pas pleurer si je te fais mal Marguerite.

— Willy !

Je pars en courant à travers l'appartement pratiquement vide tandis que William se met immédiatement à mes trousses, l'oreiller à bout de bras. C'est à cet instant et dans la bagarre, je crois qu'on a appuyé sans le faire exprès sur la télécommande de la chaîne hifi. En avant la musique !

« *Comme un homme*

Sois plus violent que le cours du torrent

Comme un homme

Sois plus puissant que les ouragans

Comme un homme

Sois plus ardent que le feu des volcans

Secret comme les nuits de lune de l'Orient 🎵 » [35](#)

Laissez-moi rire. Vraiment ? Je regarde William avec un léger sourire amusé de trouver encore du Disney sur son appareil.

— Ce n'est pas ce que tu crois !

— Oh, mais ne te justifie pas. La preuve est là.

— Vas-y, rigole. Je sais que t'en meurs d'envie.

— Moi ? Que nenni mon ami ! Je ne suis point de ce genre-là.

Mon for intérieur, lui par contre, est mort de rire.

— Au fait, amour de ma vie, soleil de mes nuits, lui susurré-je à l'oreille.

— Hm ?

— J'ai gagné !

Profitant de sa seconde d'inattention, je lui assène un coup plus fort que ce je ne pensais, explosant l'oreiller au passage, faisant voler toutes les plumes dans le salon tandis qu'il bascule sur le canapé, complètement sonné.

— Je récupère mon livre !

Et en récompense, je vais me faire un petit plaisir. Restons dans le thème des Disney.

*« C'est géant, Herc' est dans le vent
D'allégresse en Grèce
On chante qu'il est le plus grand
C'est un pro, l'Apollo du show
Un monstre sacré qui met tous les monstres KO
Il n'était personne, zéro, zéro
Il tire le banco, c'est un Héros
Lui le marmot qui ne disait mot
De zéro en héros, il a changé de peau
Zéro en héros, illico 🎵 » ³⁶*

Il me regarde, le regard malheureux, finissant par exploser de rire, en ramassant une plume passant par là.

— C'est bon ? T'as fini ?

— Non. Laisse-moi me faire plaisir ! rigolé-je.

— En attendant, rends-moi la télécommande !

— Viens la chercher.

— Ça, c'est encore dans mes cordes.

M'attirant par la taille, il me fait basculer en arrière, prenant grand soin de récupérer la télécommande avant de me rattraper au passage.

— Maintenant à mon tour.

Appuyant sur les boutons, je commence à reconnaître les airs du dessin animé qui a bercé mon enfance :

« Regarde-la, douce et fragile à la fois

Elle ne dit rien, elle se tait

Mais ton cœur brûle en secret

Tu ne sais pas pourquoi

Mais c'est plus fort que toi

T'aimerais bien... l'embrasser

Tu rêvais d'elle

Tu l'attends depuis toujours

Si c'est un roman d'amour

Faut provoquer l'étincelle

Et les mots crois-moi

Pour ça, il n'y en a pas

Décide-toi, embrasse-la 🎵 » [37](#)

Oui, quand j'étais petite, je pensais que c'était possible de devenir une sirène. Non pas pour avoir une queue et pouvoir parler aux poissons, mais juste pour savoir chanter convenablement sans être une alarme à tempête. Bah quoi ? J'avais des objectifs plus nobles que celui d'être « princesse ».

— Marguerite ?

— Hm ? Quoi ?

— J'ai une bosse.

— Où ça ? Fais voir ?

William penche sa tête sur le côté tandis que j'examine sa blessure... inexistante.

— Ce que tu peux être douillet ! T'as rien du tout.

— Mais si, je te dis !

Je le regarde tandis que je le vois contenir un sourire. *D'accord, j'ai compris.*

— William ?

— Quoi ?

— Tu n'auras pas de bisou magique.

— Quoi ? Mais pourquoi ?! Je suis blessé et tu me refuses le bisou magique ?

— Tu ne devais pas tenir sept jours ?

— Hé... C'est toi qui as craqué la première, je te signale.

— Pas du tout ! Ce n'était qu'un subterfuge pour mieux te tromper. C'est tout.

— Mais bien sûr. En fait, si l'on devait compter les points, cela nous mettrait à égalité.

— Non, je viens de te battre là.

— Oui, mais je t'ai battue sur la musique.

Bon. Je peux lui accorder ça. Nous sommes sur une égalité parfaite et étant donné que l'on a rangé absolument toutes nos affaires dans des cartons, il n'y a qu'un seul moyen de régler tout ça une fois pour toutes.

— On est adultes, nous sommes d'accord ? On le fait qu'une fois. Lui rappelé-je.

— Pas de soucis. Moi ça me va.

— OK alors à trois... Un... Deux...

— Attends !

— Quoi encore ?

— C'est à trois genre « 1...2...3 » ou « 3 ! »

— Bah « 1....2....3 »

— D'accord.

— C'est bon pour toi William ?

— Oui.

— OK donc un... deux...

— Attends !

— Ah non, ça suffit maintenant !

— J'arrête.

— T'as intérêt. Bon...Un... Deux... Trois...

Et dans un cri commun :

— PIERRE ! PAPIER ! CISEAUX !

[35](#) [Comme un homme – Mulan]

[36](#) [De zéro en héros – Hercule]

[37](#) [Embrasse-la – La petite sirène]

Chapitre 29

Jeu de mains, jeu de vilains

William et moi avons su régler nos différends comme deux adultes responsables, de façon courtoise, polie et évidemment indiscutable.

— Je te laisse t'occuper des formalités.

Inutile de préciser, que j'ai gagné haut la main cette manche de « Pierre, papier, ciseaux ». Je récupère ainsi mes droits pleins et entiers ! Et ce n'était pas spécialement pour plaire à William, mais bon, il fera avec.

— Marguerite ?

— Oui Jessica ?

— Victor veut te voir.

« *Victor veut te voir* », cette phrase sonne comme une convocation chez le principal à l'école. Ce stress, cette tension et cette impression d'avoir commis une faute irréparable me collent à la peau. Je me suis retrouvée assise là, dans son bureau, à attendre qu'il termine une réunion avec des journalistes et des blogueurs littéraires, le tout avec cette culpabilité en moi. Détends-toi Marguerite, tu n'as rien fait. Tu ne le connais même pas ce bonhomme. Tout ce que je sais de « Victor » est qu'il est le second éditeur de la maison, qu'il est amical et ouvert selon les filles et que d'après Jessica, niveau sex-appeal, il n'est pas loin de valoir William. Rien que ça. Deux beaux jeunes hommes travaillant avec une armée de femmes. Clichés. Lui aussi il se tape les secrétaires ? De mon siège, et tandis que la porte de son bureau est grande ouverte, j'ai une vue

surprenante sur le bureau de William dans lequel je le vois, assis en compagnie de Rose. Sans doute se fait-elle virer. Elle a le sourire pourtant. Je la vois avec ses petits gestes et...Ôte tes sales pattes de mon copain, toi là-bas ! Ah si je le pouvais, je lui lancerais un livre à la figure.

— Ah ! Vous voilà ! Eh bien ! Dit donc, si l'on m'avait annoncé que j'allais avoir une telle journée, je ne l'aurais pas cru.

Un grand blond pénètre dans le bureau, tout sourire, éclatant de joie. Maintenant, je comprends mieux les rumeurs qui circulent à son égard.

— Je crois que nous n'avons pas encore eu l'immense plaisir de nous rencontrer. Je suis Victor. Victor Mauroy. Je suis enchanté.

— Marguerite...

— Bien, bien... Je peux vous tutoyer ? Cela nous mettra plus à l'aise, non ?

— Je vous en prie.

Il referme la porte de son bureau d'un grand coup de jambe et s'installe en face de moi, se vautrant dans son fauteuil.

— Vois-tu Marguerite, j'ai un petit souci, mais pour ça. J'aimerais que tu m'aides.

— Oui bien sûr ! En quoi puis-je vous...t'être utile ?

— C'est très simple. Peux-tu m'expliquer comment une auteure comme toi a fini directrice marketing ? N'est-ce pas... Fleur ?

Vous vous rappelez de toute cette pression et de cette peur immense que je ressentais au tout début ? Elle vient de doubler. L'expression, si ouverte et si joyeuse de son visage vient de se changer en un masque plus sombre et autoritaire. On dirait que la vilaine Marguerite va réellement se faire punir.

— La fuite de ton roman m'a beaucoup fait rire et grâce à deux trois copains dans le milieu informatique, j'ai pu remonter jusqu'à ton poste de travail. Donc...

Tu m'expliques ?

— Cela vous a fait rire ?

— Oui. J'ai beau travailler avec William, il est évident que cette cruche assise en face de lui avec laquelle j'ai vaguement échangé n'est pas « Fleur ».

— Vous... Tu... vas me sanctionner ? Pire ! Me renvoyer ?

Il finit par éclater de rire, se tenant fermement l'estomac.

— Te renvoyer ? Non ! Pourquoi le ferais-je ? Certes, je n'approuve pas ce qui s'est fait, mais cela n'est pas motif de renvoi.

Ouf. Sauvée.

— Mais cela peut clairement être un motif suffisamment grave pour que nous venions à rompre tout contrat d'édition entre toi et la maison.

Ça tombe bien, l'ami, c'est ce que je veux. Récupérer mes droits.

— Donc si tu me disais, Marguerite, ce que tu cherches vraiment à faire ?

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, tu as dû y penser non ?

— Un peu, je l'admets. Comme dirait ma grand-mère, je veux sortir du bois, arrêter de me cacher derrière Rose. Je veux simplement que la vérité soit établie.

— Hm... Je vois.

Faisant mine de réfléchir, il se lève et ouvre alors la porte de son bureau, pointant celui de William du doigt.

— Dis-moi... Que crois-tu qu'ils sont en train de faire ces deux-là ?

— Je n'en sais rien...

— Tu vois Marguerite, le souci c'est que les décisions ici, elles se prennent à plusieurs. William n'est pas le seul décideur de la maison, on est un petit groupe, un petit comité et là, actuellement, il donne à « Fleur » l'itinéraire qu'ils vont faire durant le voyage promotionnel de « *Vanille & Chocolat* ».

Pardon ? Je n'ai pas bien entendu.

— J'aurais sans doute été d'accord avec sa demande, si elle n'intervenait pas en pleine campagne, mais malheureusement, il faut te faire à l'idée que ton souhait ne sera étudié que plus tard.

— Vous n'avez pas le droit de faire ça ! m'insurgé-je.

— Oh si... J'ai tous les droits.

Retournant vers son bureau, il me sort une copie de mon CV ainsi qu'une copie du contrat que j'avais précédemment signé avec la maison avant la sortie de « *Vanille & Chocolat* ».

— Tu vois ce petit paragraphe en bas de la page 3 ? Il me donne ce droit. Tu nous as laissé les droits, sur, pour l'instant, l'intégrité de tes romans. Ils nous appartiennent à nous, plus qu'à toi. Donc, si nous décidons d'envoyer un éditeur et son auteur, aussi faux soit-il, en tournée de dédicace, nous le faisons. À toi de respecter ta part du marché. Inutile de publier sur le web pour te venger ou crier au scandale. Les règles sont les règles Marguerite. Tu as signé le contrat, tu l'assumes.

Si j'avais eu le pouvoir de me transformer en Hulk, je crois qu'actuellement, j'aurais déjà démolé le bâtiment ainsi que le grand sourire trônant sur le visage satisfait de Victor. *C'est un scandale.*

— Maintenant, tu m'excuseras, mais j'ai du travail et... je crois que toi aussi.

Il m'invite à sortir tandis que je me remets à peine de la nouvelle. Je viens de me faire avoir. Avoir en beauté. Dans les règles de l'art. Victor referme alors la porte de son bureau, et mon regard se perd sur l'échange doux et mielleux entre

William et Rose tandis que cette dernière se retourne et me fait un grand signe de la main. C'est décidé, je vais me la faire.

— Jessica.

— Quoi ?

— Prête-moi ton agrafeuse.

On va voir si ça vole bien une agrafeuse. Je la lance aussi fort que je le peux, sous les regards ébahis des gens qui se trouvent dans la pièce principale, tandis qu'elle frôle de peu le visage d'un William consterné.

— Mais Marguerite... ça ne va pas ? s'indigne la secrétaire.

— Tais-toi !

J'ai besoin... J'ai besoin de sortir d'ici. Je retourne dans mon bureau en courant, prends mon sac, ma veste, mon téléphone et au moment même où je m'apprête à sortir, William me rattrape.

— Arrête !

— Va te faire.

— Marguerite, arrête-toi !

Ah ouais ? Tu en es sûr ?

— Tu le savais n'est-ce pas.

— Oui, je le savais...

— Et toi, t'étais là, te pavanant en me faisant croire que c'était possible.

— Je t'ai dit qu'il fallait attendre et tu n'as rien écouté. Où est-ce que tu vas ?

— Je sors.

— Tu es au travail.

— Je m'en moque !

— Marguerite !

— Tu n'as qu'à retourner avec ta pouffe ! riposté-je, sarcastique... enfin j'essaie de l'être.

Et me voilà partie. J'en veux au monde. Au monde entier. Je me sens trahie. Trompée. Bafouée. J'ai l'impression d'avoir été le dindon de la farce, le bouffon du roi... Tout. Tout ce qu'il faut pour amuser la galerie et avec ma petite crise, je présume que je n'ai plus de travail non plus. Retour à la case départ ! Ma pauvre Marguerite ! Que tu es naïve. Tu as cru que ton petit plan foireux fonctionnerait ? Bien sûr que non. Rien ne marche jamais comme tu veux.

Je suis rentrée à l'appartement, j'ai préparé un sac et j'ai refermé la porte derrière moi. J'avais besoin de m'éloigner de tout ça. Sans laisser le moindre mot et en prenant grand soin d'éteindre mon téléphone, je suis partie, aussi loin que je le pouvais. Et, je crois que c'est comme ça que j'ai atterri à la ferme chez ma tante. Mais, quitter une catastrophe ne veut pas dire qu'une autre ne va pas nous tomber sur le coin de la figure.

Chapitre 30

Allô, c'est moi

Ça fait déjà deux jours que je suis là. Deux jours. Vingt-quatre appels manqués. Trente-deux messages et une migraine absolue.

— Tiens, bois ça.

Je regarde vaguement Sébastien déposer un verre de jus d'orange sur ma table de chevet tandis qu'un long soupir lui échappe.

— Quoi ?

— T'as la gueule de bois.

— Non, je n'ai pas la gueule de bois.

— Tu sais Marguerite, l'alcool, ça n'a jamais résolu les problèmes.

— Hé, t'étais bien content que je sois ta copine de beuverie hier soir.

— Oui, mais moi j'ai bu deux bières. Toi, quatre shots de tequila et deux whiskys-coca. Je ne sais même pas dans quel état est ton estomac.

— Il va bien... C'est plutôt ma tête là...

— Tu m'étonnes. Ça t'apprendra.

Sébastien et ses grands discours moralisateurs. Il a été, je crois, le premier surpris à me voir débarquer ici en précipitation et il a été également le premier à vouloir faire le chemin jusqu'à la ville afin d'aller trouver William et je cite « *Lui faire manger les pissenlits par la racine* ». Charmant. Je suis la première à

vouloir lui faire manger les pissenlits, mais je crois que je ne suis juste pas d'humeur. D'où le fait que j'évite soigneusement ses appels et ses messages qui s'entassent sur mon téléphone.

— Tu ne comptes pas lui répondre à l'autre gringalet ?

— Ne l'appelle pas comme ça...

— C'est toi qui l'a insulté hier soir... De « goujat » si mes souvenirs sont bons.

— Oui, mais moi j'ai le droit. Pas toi.

— Si tu le dis. Bon, j'ai du travail dans les champs. Tu devrais sortir t'aérer les neurones. Ça te ferait du bien. Camélia est au marché, elle ne va pas tarder à rentrer.

— Et ma tante ?

— Certainement dans l'étable, si tu veux mon avis.

Ils devraient sérieusement envisager d'engager du personnel ici. Comme si c'était possible de tenir convenablement un gîte à quatre personnes seulement. Je vous jure.

Après avoir tenté de lutter tant bien que mal contre ma gueule de bois, j'ai pris une douche, je me suis habillée et j'ai décidé d'aller mettre mon nez dans les papiers. Tout ça manquait clairement d'ordre et d'organisation et j'étais douée dans ça. Il faut que je m'occupe un peu l'esprit.

— Bonjour. Excusez-moi !

Tiens, il y a quelqu'un.

— Excusez-moi ! répète la voix inconnue.

Ouais, ça va, j'arrive. Encore un client mécontent parce qu'il a trouvé un papillon de nuit dans sa chambre ?

— Que puis-je faire pour vo...

À peine ai-je levé le nez qu'un cri m'échappe. Cri échangé avec mon interlocuteur.

— Vous ?

Richard Harwel. Frère détestable et détesté de William. C'est la dernière ça ! Il fallait absolument que je tombe sur lui dans un trou pareil !

— Mais quelle joie de vous revoir Marguerite !

— Joie non partagée. Qu'est-ce que vous voulez Richard ? demandé-je froidement.

— J'ai réservé une chambre. Pourrais-je avoir ma clé ?

— Je croyais que votre genre c'était les grands hôtels chics ? La campagne risque de vous abîmer le teint, vous savez ?

— Je vois que vous êtes toujours aussi charmante. Un délice. Bon, ma clé.

— Et le mot magique ?

— Comment ça, le mot magique ?

— Vous ne connaissez donc pas les bonnes manières, sale rustre !

— Mais c'est votre travail de me servir ! Le client est roi ! s'offusque-t-il.

— Roi de mes fesses, oui ! Mot magique !

— Hors de question.

— Pas de mot, pas de clé.

Pas de bras, pas de chocolat.

— Mon frère n'est-il pas avec vous ?

— Mêlez-vous de vos affaires, grossier personnage.

— Oh ! Oh ! Y'aurait-il du gaz dans l'air ? dit-il joyeusement.

— Oui, ça s'appelle de l'oxygène.

— J'attends toujours ma clé.

— À ce rythme-là, vous feriez mieux de dormir dehors.

— Dans la niche du chien ? Non merci, trop peu de confort pour moi.

— Tant pis alors.

— Marguerite, auriez-vous l'obligeance de me donner la clé... S'il vous plaît ?

Il le dit avec tellement de volonté. C'est mignon. Il est devenu bien sage le petit Richard.

— Merci !

Me la prenant de la main, il ramasse alors son sac, traînant à ses pieds.

— Vous voulez un coup de main pour vous installer ?

— Non... merci ! Ça ira !

Faute de pouvoir me défouler sur l'un, je prendrais l'autre. Ça m'ira très bien. De nouveau seule, j'en profite pour aller voir Sébastien dans les champs. Il doit bien avoir cinq minutes à m'accorder.

— Sébastien !!!

C'est fou, ce qu'un homme torse nu, assis sur un tracteur, ça peut vous faire un drôle d'effet. Parfois, j'oublie ô combien les paysages campagnards sont beaux. Trop beaux.

— Hé ho ! Allô la lune ici la terre.

— Oh... Pardon.

Il me dévisage, curieux, et finit par me sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? T'es enfin sortie de ton moment de déprime.

— Tu ne devineras jamais qui vient d'arriver !

Je lui raconte alors la présence de notre nouveau client et il se met à rire. À exploser de rire.

— Je vois... Alors comme ça, ils sont deux hein ?

— Celui-là, t'as le droit de le martyriser un peu si tu veux.

— Un peu seulement ? Je te pensais plus généreuse que ça.

— Ne soit pas trop brusque avec lui. Il n'est pas le genre de type... Fréquentant la campagne.

— Oh je vois. Eh bien écoute, je ferais de mon mieux.

M'attendant à une rencontre explosive entre Richard et Sébastien, mon sourire se dessine de lui-même sur mon visage. *Ça, c'est fait. Suivant.* Le nez dans les papiers, je ne peux m'empêcher pour décompresser, d'attraper mon téléphone. Il a laissé tant de messages que je sais déjà que je n'aurais pas besoin d'emprunter un livre à ma tante pour m'occuper ce soir. Et puis, il y eut celui-ci :

« Marguerite, je sais que tout ce qui s'est passé t'as fortement déplu et je m'en excuse. J'aurais dû te dire tout de suite que ta demande n'était pas réalisable. Il ne me reste que l'espoir que tu lises ce message. Je m'en veux. Tellement. J'aimerais qu'on en discute tous les deux avant mon départ avec Rose. Je pars dans trois jours exactement, je prends l'avion ... Mais Marguerite, si tu me le demandes, j'envoie tout balader. Après tout, ce n'est qu'un boulot. Toi, tu es la femme de toute ma vie ! Je deviens fou sans toi ! Je ne sais même pas où tu es ni ce que tu fais. Je ne sais même pas si tu liras ce message. Réponds-moi. Dis-moi où tu es. Dis-moi ce que tu fais. Dis-moi que tu es en sécurité. Dis-moi que ... Je n'attends qu'un signe de ta part. J'aimerais que tu me reviennes. J'aimerais

entendre ta porte claquer, je voudrais recommencer nos duels musicaux. Rappelle-moi, je t'en prie. Je t'aime. P.S. écoute ça : « Don't go breaking my heart » Elton John. À très vite... enfin, je l'espère. »

Dis-moi William, pourquoi ça fait si mal d'entendre ta voix à nouveau ? Pourquoi ça fait si mal de penser à tes larmes ? Pourquoi ça fait si mal de t'imaginer, là, tout seul ? Hé... Dis-moi... Pourquoi ai-je si mal en pensant à toi et à tes bras ? Pourquoi mon cœur pleure-t-il ? Pourquoi y'a-t-il fallu, qu'il en soit ainsi ?

Chapitre 31

Tout feu, tout flamme

Dans la vie, on veut de la passion, des portes qui claquent, des hurlements, des déclarations enflammées. Mais la vérité, c'est que nous n'en n'aurons que le quart, de toutes ces choses-là. Au mieux, on peut compter sur le bouquet et la déclaration et c'est tout. Parce que là est la limite entre réalité et fiction. Trop longtemps on nous a monté la tête avec les belles histoires de princesse, les « *Happy End* » et les histoires d'amour qui finissent toujours par un superbe baiser et à force, on y a cru. Éperdument, on y a cru. On a y cru, parce qu'on a eu besoin d'y croire et on aura toujours besoin d'y croire. C'est comme ça. On a besoin de s'endormir le soir, avec des histoires dans lesquelles la princesse retrouve toujours son prince charmant. On a besoin de nous dire, pour nous rassurer, je pense, qu'un jour, à nous aussi, ça arrivera. Sauf que ce n'est que très rarement le cas. Christian Bobin a écrit un jour : « *On peut donner bien des choses à ceux qu'on aime. Des paroles, un repos, du plaisir. Tu m'as donné le plus précieux de tout : le manque. Il m'était impossible de me passer de toi, même quand je te voyais tu me manquais encore.* »

Et il n'y a pas plus vrai. Je me suis enfermée dans ma chambre, le cœur serré et l'âme en peine, lisant attentivement tous les messages de William. Un par un. Intégralement. C'était comme voir en direct, un être, dépérir petit à petit. Au début, ce n'était qu'une ligne ou deux, ensuite vinrent les pavés à vous en couper le souffle et puis seulement un ou deux mots. Puis, finalement trois mots : « *Tu me manques* ». J'étais triste, c'est vrai, mais je ne regrettais pas ces deux derniers jours passés ici. Dans la vie, en amour comme en amitié, il faut parfois je pense, s'éloigner des gens. Il faut faire une pause, marquer un arrêt. Il faut nous accorder du temps et nous demander bien des choses : cette relation n'est-elle pas

néfaste ? En valait-elle la peine ? Pouvais-je réellement continuer ainsi ? J'ai vécu pratiquement quatre mois aux côtés de William. Sans m'en défaire, sans m'en détacher. Je l'ai haï, puis détesté, puis apprécié et enfin, je l'ai aimé. Je l'ai aimé comme il est possible d'aimer une personne : de tout mon corps et avec tout mon cœur. Je l'ai désiré comme il est possible de désirer un homme. J'ai crié de nombreuses fois son nom, la nuit et les draps seuls ... enfin, vous connaissez la chanson. Et puis, j'ai commencé à réaliser. Petit à petit, comme une prise de conscience délicate et violente à la fois : Je l'aimais un peu trop. J'aurais aimé vivre ce drame comme dans une de série télévisée : J'aurais aimé lui crier dessus, le frapper en hurlant son nom et ma haine avec. J'aurais souhaité qu'il me rattrape, qu'il me courre après, qu'il me prenne dans ses bras et qu'il me dise tout bas : « Je t'aime ».

Mais la réalité, ce n'est pas ça.

Je suis partie, sans le quitter.

Je l'ai laissé, sans l'abandonner.

Je l'ai pleuré, sans le détester.

Je l'ai aimé, tout simplement.

Je l'ai aimé, je l'aime et je l'aimerai, pour moi c'était d'une évidence même. C'était flagrant.

Pourquoi lui ? est juste la question que je ne cesse de me poser tout le temps. Je pense que l'on ne choisit pas les gens qu'on aime. Cela peut être, un collègue du bureau, une connaissance, une de ces rencontres faites au détour d'un bar ou d'un soir. Cela peut être un ami. L'ami d'un ami. Ou bien... Cela peut être le voisin d'à côté.

Chapitre 32

Après l'heure, ce n'est plus l'heure

Plus je le regarde et plus ce type m'amuse. Il dévisage son repas avec un mélange de curiosité et de dégoût.

— Vous ne mangez pas Richard ?

— Si, si...

D'un grand coup de fourchette, il pique dans son assiette et enfourne une grosse bouchée.

— Quoi ?

— Vous avez de la salade entre les dents.

Sébastien éclate de rire tandis que ma tante prend un air désespéré. Camélia, elle, semble toute enjouée et je me rappelle bien de mon premier séjour ici avec William, elle aurait bien aimé se le faire, ça tombe bien, il a un frère, frais et dispo ! Tente ta chance, cousine.

— Donc comme ça, vous êtes le frère de William, hein ? questionne Camélia. C'est étonnant, vous ne vous ressemblez pas vraiment. À part peut-être le regard...

— Avant de faire un projet parfait, il faut faire un brouillon, non ? William est le brouillon. Je suis bien plus beau et bien plus charmant que lui ! répond fièrement Richard.

Oui et clairement plus modeste également.

— Vous m'en direz tant. Vous appréciez votre séjour ici ?

— Oui. J'avais besoin de calme et je trouve l'endroit parfait.

Calme ? C'est le premier à avoir crié quand il a trouvé une souris cachée dans son mocassin. Pauvre bête, elle n'avait rien demandé.

— Donc, ça veut dire que vous êtes un membre de la famille, non ?

— Pardon ?

— William est un peu le futur père des enfants de Marguerite.

Je manque de m'étouffer devant une telle déclaration. Je déciderais de qui sera ou non le futur père de mes enfants, non, mais oh ! C'est quoi cet arrangement mondain là ?

— Oh ? Vous m'en direz tant. J'ai bien cru comprendre pourtant que cela ne marchait pas fort entre eux.

Toi... Espèce de...

— Richard ?

— Oui, Marguerite ?

— Vous aimez les petits pois ?

— Mais bien sûr !

— Attrapez donc !

Je lui balance une miche de pain alors qu'il se choque de mon geste.

— Marguerite ! On ne joue pas avec la nourriture ! Quel âge as-tu bon sang ? se fâche ma tante.

— C'est vrai ça... Marguerite, voyons.

— Vous savez quoi ? Je n'ai plus faim.

Je dépose ma serviette à côté de mon assiette et retourne dans ma chambre. Je ne voulais pas entendre parler de William. Je commençais petit à petit à me faire à l'idée que lui et moi, allions traverser ce que j'appelle : L'océan des problèmes. Je sais que rien n'est tout rose dans une relation, mais j'aurais espéré que William et moi... Je croyais... Que lui et moi, on était différents ! *Stupide Marguerite.*

— Je peux entrer ?

On toque à la porte et, avant même que je n'aie le temps de dire quoi que ce soit, voilà que Sébastien apparaît.

— Sympa le lancer. Très original.

— Ça lui apprendra. Tu es venu pour ?

— Pour rien... Pour parler. Un vieil ami n'a-t-il pas le droit de venir discuter ?

— Si, assieds-toi va.

Mais, je ne le connais que trop Sébastien. Trop bien même !

— Tu ne penses pas qu'il serait temps de rentrer chez toi Marguerite ?

— Tu veux te débarrasser de moi, c'est ça ?

— Non, du tout. Franchement, si ça ne tenait qu'à moi, je te garderais ici pour toujours, mais je ne suis pas assez égoïste pour te voir malheureuse à jamais. Je ne prétends pas savoir ce que vous traversez le maigrichon et toi et je ne veux pas comprendre non plus. En fait, je ne veux rien connaître de vos histoires, tout ce que je veux, c'est revoir le beau sourire de Marguerite, qui fut pendant un temps, le plus beau sourire de cette ferme. Tu ne crois pas que tu devrais aller le dire ce que tu as sur le cœur ?

— Le truc c'est que... Je ne sais pas... Tu sais Sébastien, j'ai beau être douée avec les mots, être à l'aise à l'écrit... À l'oral... Dire ce que je ressens, ce que je pense, ça me paraît tellement difficile.

— Mais ça n'a jamais été facile... Pour personne.

— Je sais... murmuré-je.

Aujourd'hui est le jour où William doit partir avec Rose. Je ne sais pas vraiment où ils vont, ni pour combien de temps.

Je sais seulement qu'au moment où l'avion partira, qu'il décollera, alors ça sera trop tard.

— Tu es une femme forte Marguerite et une fille impressionnante. Tu ne laisses pas démonter quoiqu'il puisse t'arriver. Tu te bats sans cesse contre le monde. Tu aimes à chaque fois avec tout ton cœur, alors que ce dernier saigne encore. Tu sais, j'ai toujours été admiratif devant toi. Je crois que c'est ça qui a fait que j'ai été un jour amoureux de toi.

— Ah parce que tu ne m'aimes plus ?

— Si, toujours, de façon inconditionnelle, mais non réciproque et c'est pour ça que je te dis tout ça. Parce que c'est difficile pour moi de te voir ainsi : malheureuse. Pas épanouie. Tu es là, tu joues la comédie pour que l'on ne s'inquiète pas ou pour éviter les questions en tout genre... Mais, crois-moi, ton combat s'arrête aujourd'hui et maintenant. Tu as assez fait semblant. Va le retrouver Marguerite et dis-lui tout ce que tu as sur le cœur.

Et s'il ne m'écoute pas ? S'il ne l'entend pas ?

— Seb ?

— Hmm ?

— Merci.

Je l'embrasse sur la joue, attrape mes affaires, mon téléphone et me retourne vers lui.

— Je peux abuser de ta gentillesse ?

— Que Cendrillon s'accroche, le carrosse se met en route ! dit-il en éclatant de rire.

On monte tous les deux dans la camionnette de la ferme et on se met en route. Il a raison, j'ai été stupide. Stupide de croire que, partir arrangerait tout. Stupide de tout laisser en plan, de nous laisser en plan. J'aurais dû lui dire. Lui dire ô combien je l'aime. Ô combien j'aime son rire, son humour, ses répliques cinglantes et sa culture musicale. J'aime jusqu'à son plus petit défaut et son caractère autoritaire quand il s'y met. J'aime tout ça.

— Allez. Cours Marguerite, me crie Sébastien.

La scène de l'aéroport dans la romance moderne reste un classique. Un incontournable. On court, on se précipite au panneau des horaires, on cherche, on scrute. On fouille. On espère. On espère le voir. Le trouver. Lui tomber dans les bras.

— Vite Marguerite, vite !

Et puis on se dit beaucoup de choses, par exemple : Que pour se retrouver, il faut savoir se quitter. Je n'ai jamais réellement compris cette phrase jusqu'à maintenant. Elle me semblait sans réelle importance, sans réel impact dans ma vie.

Oui, jusqu'à cet instant.

— Vite, vite, vite !

« Mesdames et Messieurs, le vol A325 en direction de Paris est sur le point de décoller. »

Je le regarde partir.

J'arrive trop tard.

Trop tard.

— PUTAIN !

Je le regarde s'en aller et faut se l'avouer, ça fait mal. Presque autant que cette scène dans Titanic quand Rose dit adieu à un Jack « glaçon ». Je reste au milieu de ce gigantesque hall, les yeux rivés vers la piste. L'avion est parti et lui avec. À cet instant, je pourrais très bien pu chanter : « *Good bye my lover, good bye my friend* » de James Blunt et lui rendre un bel hommage à cette chanson mythique.

« *Goodbye my lover, goodbye my friend.*

You have been the one.

You have been the one for me 🎵 » [38](#)

Je n'ai jamais trouvé de paroles plus justes que celles-ci. Je présume qu'il est dorénavant trop tard pour avoir des regrets. La fin d'une histoire entraîne le début d'une nouvelle. Est-ce que tu t'en veux Marguerite ? De ne pas l'avoir compris plus tôt ? Cendrillon n'aura finalement pas trouvé le prince au bal. Il est minuit passé et la fête est terminée.

[38](#) [Goodbye my lover – James Blunt]

« *Au revoir mon amour, au revoir mon amie. Tu as été la seule. Tu as été la seule pour moi* »

Chapitre 33

Marry You

Une croyance populaire dit que l'on ne se rend compte de la valeur des choses qu'une fois qu'on les a perdues. Que c'est vrai ! J'avais cette sensation-là. L'impression d'avoir perdu quelque chose. Quelqu'un. Un petit bout de moi. Comment peut-on autant s'accrocher, s'ancrer en quelqu'un ? Comment peut-on s'en remettre autant à quelqu'un ? Comme si on lui confiait l'entière valeur de notre vie, comme si, sans cette personne, nous ne sommes plus rien. Rien d'autre qu'une coquille vide. Je suis arrivée trop tard et cette pensée ne cessera jamais de me hanter. De me poursuivre tel est mon plus grand regret.

Je suis arrivée trop tard.

Trop tard pour le voir.

Trop tard pour lui dire.

*« Cause everytime we touch, I get this feeling.
And everytime we kiss I swear I could fly.
Can't you feel my heart beat fast, I want this to last.
Need you by my side.
Cause everytime we touch, I feel this static.
And everytime we kiss, I reach for the sky.
Can't you hear my heart beat so.
I can't let you go.
Want you in my life 🎵 »* [39](#)

Un rire nerveux m'échappe quand j'entends les paroles de cette chanson. Je n'avais pas besoin de ça maintenant.

*« All I want to do, Is come running home to you, Come running home to you.
And all my life I promise to,
Keep running home to you,
Keep running home,
To you 🎵 » [40](#)*

À croire que c'est un thème général ce soir à l'aéroport. Il faut que je sorte d'ici avant que mon cœur n'explose. Ne se brise devant ma simple bêtise.

*« Oh, won't you stay with me'
Cause you're all I need
This ain't love, it's clear to see
But darling, stay with me 🎵 » [41](#)*

C'est une blague ou quoi ?

*« So I won't hesitate no more, no more
It cannot wait
I'm sure there's no need to complicate
Our time is short
This is our fate, I'm yours 🎵 » [42](#)*

Je vais me pendre. Elle est où la sortie déjà ?

*« D'accord, il existait d'autres façons de se quitter
Quelques éclats de verre auraient peut-être pu nous aider
Dans ce silence amer, j'ai décidé de pardonner
Les erreurs qu'on peut faire à trop s'aimer
Je t'aime, je t'aime
Comme un fou comme un soldat*

*Comme une star de cinéma
Je t'aime, je t'aime
Comme un loup, comme un roi
Comme un homme que je ne suis pas
Tu vois, je t'aime comme ça 🎵 » [43](#)*

Et puis, en refaisant mon chemin vers les portes gigantesques de l'aéroport, je le trouve là, tout sourire, les mains dans les poches. À côté de sa valise. Devant les portes. Et puis, cette chanson :

*« Is it the look in your eyes,
Or is it this dancing juice?
Who cares baby, I think I wanna marry you.
Well I know this little chapel on the boulevard we can go,
No one will know,
Come on girl.
Who cares if we're trashed got a pocket full of cash we can blow,
Shots of patron,
And it's on girl.
Don't say no, no, no, no-no;
Just say yeah, yeah, yeah, yeah-yeah;
And we'll go, go, go, go-go.
If you're ready, like I'm ready 🎵 » [44](#)*

— On peut savoir où est-ce que tu vas ?

Oh.

— Tu... Tu n'es pas parti ?

— Partir ? Sans toi ? Non. J'ai quelque chose à te dire avant, mais ne l'as-tu pas compris en prêtant une oreille attentive à ce qui passait en fond sonore ?

— J'y crois pas... Depuis tout à l'heure... C'est toi ?

— Hmmm. Les hôteses d'accueil sont sympas. Pas facile d'organiser une telle chose dans un aéroport, ajoute-t-il un grand sourire sur le visage.

Je le vois alors mettre un genou à terre, là, devant moi. Devant tout le monde. *Oh mon dieu. OH MON DIEU !*

— Mais qu'est-ce que tu fais ? Relève-toi !!

— Tais-toi femme. L'homme parle. Ça a été assez compliqué comme ça et en plus tu m'as fait attendre, alors maintenant, tu ne parleras que pour dire un mot et un seul.

— Arrête ! Tout le monde nous regarde ! William ! Relève-toi.

— Je m'en fous. J'ai un truc à dire, je vais le dire.

Il fouille dans la poche de sa veste, cherchant une petite boîte bleue, l'ouvrant devant moi.

— Tu vois Marguerite, j'ai imaginé ce moment tellement de fois dans ma tête, dans mes rêves les plus fous et dans mes désirs les plus tordus. Je me suis imaginé te dire ô combien je t'aime, combien tu comptes à mes yeux, combien tu m'es précieuse. Je me suis imaginé te dire que tu es sans doute la femme ayant le caractère le plus désagréable que je connaisse, mais duquel je suis fou amoureux. Je me suis imaginé te dire que je ne te promets rien, mais que je ferais toujours au mieux. Je me suis imaginé te dire tout un tas de choses, mais je te vois là, devant moi, les yeux embrumés et je me rends compte à quel point tu es belle Marguerite. Je me rends compte qu'il faut être fou pour laisser une fille comme toi. Je me rends compte à quel point je t'aime tout simplement et que je te promets que malgré tous les obstacles qui se mettront sur notre route... Je serais là. Encore et encore et encore. Alors, je vais te poser une seule question Marguerite...

Vous êtes-vous déjà demandé ce que vous feriez une fois que vous retrouveriez cette chose si précieuse à vos yeux ? Dans la vie, on a besoin de passion. On a

besoin de grandes déclarations. On a besoin de croire aux contes de fées, au prince charmant et à la pantoufle de verre. Et puis, surtout, on a besoin de croire en l'amour. En sa magie. En l'autre.

— Marguerite... Me ferais-tu l'immense honneur de devenir ma femme ?

— Oui ! Oui, oui, oui !! m'écricrié-je en sautillant.

J'ai besoin de croire en lui. En nous.

[39](#) [Everytime we touch – Cascada]

« *Parce que chaque fois qu'on se touche j'ai ce sentiment et chaque fois que l'on s'embrasse je jure que je vole. Ne peux-tu pas sentir mon Cœur battre rapidement ?*

Je veux cela pour toujours

J'ai besoin de toi à mes côtés

Parce que chaque fois qu'on se touche je sens la statique et chaque fois que l'on s'embrasse j'atteins le ciel.

Ne peux-tu pas entendre mon Cœur ainsi ?

Je ne peux pas te laisser partir

Je te veux dans ma vie »

[40](#) [Running home to you – Grant Gustin]

« *Tout ce que je veux faire est de venir en courant chez toi, venir en courant chez toi. Et je te promets toute ma vie de continuer à courir chez toi, à courir chez toi »*

[41](#) [Stay with me – Sam Smith]

« *Oh ne vas-tu pas rester avec moi parce que tu es tout ce dont j'ai besoin*

Ce n'est pas l'amour, c'est clair, mais chérie reste avec moi »

[42](#) [I'm yours – Jason Mraz]

« *Je n'hésiterai donc pas d'avantage, pas d'avantage. Ça ne peut plus attendre, j'en suis certain*

Ça n'a aucun besoin d'être compliqué notre temps est compté

C'est notre destin, je suis à toi »

[43](#) [Je t'aime – Lara Fabian]

[44](#) [Marry you – Bruno Mars]

« *Est-ce ce regard dans tes yeux, ou est-ce ce verre ?*

On s'en fiche, chérie je crois que je veux t'épouser

Alors, je connais une petite chapelle sur le boulevard ou nous pourrions aller personne ne le saura. Allez, chérie peu importe si nous sommes bourrés, ma poche est pleine d'argent que nous pourrions dépenser de shots de tequila

Et on y va, chérie ne dis pas non, non, non, non-non

Dis juste ouais, ouais, ouais, ouais-ouais

Et on y va, va, va, va-va

Si tu es prête, comme je suis prêt »

Chapitre 34

Serviettes et torchons

Avec nos retrouvailles et les événements qui venaient de se passer : Le travail, mon livre, Rose. William et moi avons décidé d'un commun accord, de régler les problèmes un par un. Il a longtemps discuté avec Victor tandis que Rose, bien qu'insatisfaite voire carrément furieuse, s'est vu renvoyée de son poste de « doublure ». Fini. À présent Marguerite sera « Fleur » et je crois qu'il n'y a pas plus beau cadeau de mariage. Et parce que William est assez vieux jeu, il a décidé d'annoncer la nouvelle de notre mariage à nos deux familles le plus rapidement possible donc a décidé de réunir notre petit monde à la fin du mois, le temps pour nous de souffler. Et qui dit, annonce, dit, réunion. Autant, je connaissais son frère Richard, autant je ne savais rien de son père ou sa mère. Je ne lui ai jamais posé de questions sur le sujet et lui-même ne m'en a jamais parlé. Après tout, rien que son frère me suffisait déjà.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ? m'inquiété-je.

— Mais oui, regarde, ils s'entendent à merveille.

Si « à merveille » était un synonyme pour lui de « *se regarder en chien de faïence* », alors oui, nos deux familles s'entendent à merveille. On ne peut toutefois pas dire qu'elles se détestent, mais n'ayant jamais entendu parler l'une de l'autre, cela reste assez compliqué. Les deux seuls qui semblent s'amuser en bout de table sont le grand-père paternel de William et ma grand-mère, qui à eux deux, ont réussi à dilapider deux bouteilles de vin. Eh bien. Ça y va de bon train chez les anciens. Voyant mon appel de détresse dans mon regard, ma grand-mère attrape le saladier et crie :

— Qui veut de la salade de pois chiche ? Il paraît que c'est bon de péter pour décompresser !

Oh Mémé... Du tact bon sang ! Du tact ! J'ai l'impression que c'est un désastre.

— Et donc... Marguerite ? Comment avez-vous rencontré notre fils ? me demande sa mère.

— Je... Hm... Je suis sa voisine. Nous avons sympathisé comme ça.

— Oui, elle traînait mon cadavre au sol pour mieux voler dans mon appart.

— Pardon ?

Mais tais-toi toi ! Tu n'aides en rien !

Je lui mets un grand coup de talon sur la chaussure tandis qu'il laisse échapper un petit cri. Souris Marguerite, souris.

— En tout cas, Monsieur et Madame Harwel... Vous avez une belle maison. La décoration est tout à fait charmante.

— En effet, ma femme est plutôt douée. Elle est décoratrice, vous savez ?

— Chéri, on dit « *architecte d'intérieur* » ! s'indigne ma future belle-mère.

C'est vrai ça, « *chéri* », on ne mélange pas les torchons avec les serviettes, voyons.

— J'ai cru comprendre que vous connaissiez aussi Richard. Décidément... C'est étrange que l'on ne vous rencontre que maintenant. Hein les garçons ?

Si vous ouvrez votre bouche tous les deux, je jure sur les feux de l'enfer de vous faire rôtir pour le dîner.

— Oui... Très étrange, dis donc !

Malaise bonjour. Le père de William, Guillaume, semble gentil et curieux, sa mère, elle, ressemble ... À un titan. Elle a une sorte de pouvoir magique, celui de

gâcher le peu d'ambiance qu'on réussit à mettre. C'est fou. Charmante et délicieuse personne. Je crois que William a hérité de son père.

— Bon, je vais montrer à Marguerite la maison, on vous laisse, hein, intervient William.

M'attrapant par le bras, William me soulève littéralement de ma chaise, m'entraînant avec lui jusque dans une chambre à l'étage supérieur, avant de se laisser tomber sur un lit.

— C'est une catastrophe.

Ah bon ? Je ne l'avais pas remarqué.

— C'est ta chambre ?

— Hmm ? Ah ouais... Ma mère aime garder les vieux trucs.

Les vieux trucs hein ? Tu m'en diras tant. Il y a un nombre impressionnant de photos de lui. Du William bébé courant tout nu sur une plage, ce qui me fait sourire, à un William ressemblant à un poisson-ballon puis au jeune homme que je connais.

— T'étais déjà nudiste à cette époque hein... T'as rien perdu, dis-moi.

— Hé ! Je t'ai déjà dit que je rêverais de vivre dans un monde où mon kiki serait libre.

— Garde-le où il est ton kiki. En tout cas, même si cela ne se passe pas « bien », je pense que ça pourrait être pire. Regarde nos grands-parents ont l'air d'avoir sympathisé.

— C'est parce qu'ils sont ivres ça...

— C'est vrai que l'alcool, ça aide pas mal. Oh !

— Quoi ? s'étonne-t-il inquiet.

— Viens, on va en cuisine. J'ai une idée.

On descend discrètement en prenant bien garde que personne ne nous remarque. On marche même à quatre pattes devant le salon afin de rejoindre la cuisine dans laquelle mijote un petit plat.

— Alors, voyons voir...

— Marguerite... Hé Marguerite...

— Chut. Tu fais le guet toi. Si quelqu'un arrive, tu me préviens.

— Qu'est-ce que tu fiches bon sang ?

— Je mets de l'ambiance.

J'attrape la première bouteille de vin que je trouve à porter de main et la vide entièrement dans la casserole. Au menu du jour, les propositions du chef : Coq au vin.

— Marguerite ! dit-il horrifié.

— Quoi ? fais-je innocemment.

— T'es folle ! T'as vidé la bouteille.

— Ouais... Et alors ? Ça s'appelle donner un coup de pouce au destin.

— N'importe quoi... Merde... Voilà ma mère, vite...

— Où est-ce que l'on va ?

— Par-là !

On se réfugie tous les deux dans un placard qui devait sans doute servir de réserve, l'un collé à l'autre par manque d'espace, tentant tant bien que mal de ne pas faire le moindre bruit.

— Tu me chatouilles bon sang, chuchoté-je.

— Chut.

— Mais enlève tes mains.

— Arrête de gigoter aussi.

— Mais toi arrête de me tripoter.

— Je ne te tripote pas.

— Qu'est-ce que tu fais alors ?

— Je cache mon garde à vous.

Oh. D'accord.

— Attends... T'es excité là ?

— Bah quoi ? Tu es là, contre moi, dans ta petite robe rose pastel et je suis censé ne rien ressentir ? T'es maline toi.

— T'es mignon.

— Chut. Elle va nous entendre.

— Ah oui. Pardon.

On attend alors que sa mère quitte la cuisine pour sortir de notre cachette, éclatant de rire comme des enfants. Pas vu pas pris.

— Eh bien les jeunots ? On fait des galipettes dans le garde-manger ?

Merde. Les grands-parents.

— Pas du tout.

— Allez va, ce n'est pas au vieux singe qu'on apprend à faire la grimace. Ta grand-mère est tout à fait charmante au passage Marguerite !

— Merci.

— William a bien de la chance de t'avoir. Hé mon gars ?

— Oui grand-père ?

— Ne la lâche pas celle-là. T'as compris ?

Il m'attire contre lui en passant son bras autour de ma taille et lui dit droit dans les yeux, d'homme à homme :

— Jamais.

Cette journée a tout de même été bénéfique. J'avais déjà eu le « plaisir » de rencontrer son frère - et notez bien les guillemets, maintenant et malgré sa froideur, grâce à sa mère, j'ai enfin pu en apprendre un peu plus sur William. Sa mère, fière comme n'importe quelle maman, m'a montré un nombre incroyable de photos dans les albums familiaux. Ainsi, j'ai pu plus ou moins suivre l'enfance et l'adolescence de mon turbulent futur mari. Il n'a jamais été l'enfant modèle et sage. Plutôt distrait et aimant se jeter corps et âme dans la bagarre des cours de récré. Pourquoi ça ne m'étonne pas de lui ? Je veux dire, je n'imagine pas une version de lui enfant, assis au premier rang de la classe et faisant ses devoirs avec une attention particulière. William est William. Un homme plein d'humour, de tendresse, travailleur quand il le faut seulement et certainement ayant réussi l'exploit de garder son âme d'enfant. Ça expliquerait notre début de relation. Le pistolet chargé d'encre dans le parc ? Ses envies de se prendre pour un super-héros ? Il n'y a que lui pour me faire tourner en bourrique comme pour me consoler dans mes moments de doutes.

Chapitre 35

Bagarre générale

Après un repas plutôt houleux, les deux familles réussirent à se mettre d'accord sur un seul et unique point : un mariage à l'ancienne avec interdiction pour les fiancés de se voir la semaine précédant la cérémonie. Déjà qu'on a craqué mutuellement au bout de deux jours, alors sept jours, William et moi avons pâli.

Une semaine sans le voir.

Une semaine sans câlins.

Une semaine sans galipettes.

Ce n'est pas censé être le plus beau jour de ma vie normalement ? Heureusement pour moi, j'ai Mathilde et son sens de l'organisation légendaire qui nous a permis de trouver une boutique qui veuille bien nous laisser faire les essayages le plus rapidement possible, même si ça lui a pris trois semaines pour négocier. Il n'y que dans les romans et les films que l'héroïne trouve tout de suite sa robe.

Pour moi, ce fut différent.

— Bon Marguerite, ça donne quoi ? me questionne Mathilde.

— Elle ne me va pas.

— Comment ça, elle ne te va pas ?

— Elle me boudine.

— Fais voir.

Mathilde entre dans la cabine avec moi, les yeux plus ronds que des melons.

— Mais... Mais t'es superbe ! Qu'est-ce que tu racontes ? s'offusque-t-elle.

— Superbe ? Même un filet mignon ou une paupiette c'est plus sexy que moi.

— Quoi ? Elle ne te convient pas, c'est ça ?

— C'est surtout la 8ème robe que tu me fais essayer Mathilde, je commence à fatiguer.

— Et la dernière ? Elle ne te plaisait pas ? Elle était moulante, avec un beau corset qui était à couper le souffle !

— Littéralement parlant. Je ne tiens pas à mourir le jour de mon mariage. Merci.

— Marguerite...

— Quoi encore ?

— Avoue-le.

— De quoi ?

— Tu veux une robe de princesse ? Bien bouffante et avec laquelle il est impossible de s'asseoir.

Moi ? Pas du tout. Pas de ma faute si j'ai toujours rêvé d'avoir une robe comme Belle. Bon, pas en jaune, mais en rouge ou en bleu.

— Oui... avoué-je d'une toute petite voix.

— Eh bien voilà ! Fallait le dire plus tôt ! Honnêtement, quand tu m'as demandé d'être ta demoiselle d'honneur, je ne pensais pas que j'allais être aussi organisatrice de ton mariage.

— Théoriquement, tu n'organises rien du tout, mais comme tu criais au scandale dès qu'on faisait un choix avec William, on s'est dit qu'on allait te laisser faire.

— En même temps... Vous avez des goûts douteux tous les deux. Pas étonnant que vous fassiez aussi bien la paire.

— Oui, mais nos goûts sont nos goûts alors tâche de ne pas dénaturer cela le jour J.

— Oui chef. Je ferais un effort. Et William ? Tu as des nouvelles ?

— Hmm... Pas vraiment. Il a dit qu'on ne devait pas se parler jusqu'au mariage.

— Je suis certaine qu'il se prépare aussi activement.

— Je n'en doute pas.

Je ne sais même pas qui est son témoin pour le coup. Je présume que ça sera à la surprise générale.

— Bon, quand tu auras choisi, on rentre, on se change et on ressort.

— On va où ?

— Faire ton enterrement de vie de jeune fille ?

— Ah parce qu'il y a quelque chose à enterrer ?

Selon Mathilde, c'était important de suivre les coutumes et les traditions. Je l'imaginai déjà avoir appelé un strip-teaseur et tout le tralala classique et barbant. Est-ce trop demander de passer juste une bonne soirée tranquillement ? Après trois heures d'essayage et une petite coupe de champagne pour, enfin trouver la bonne robe, on rentre toutes les deux chez elle. Avec un bon verre, on se prépare pour la soirée.

— Dire que tu vas te marier... Mon dieu... Ma petite Marguerite est devenue si grande déjà.

— Tu vois, je ne sais pas si je le réalise vraiment... Je veux dire... Encore hier, William, je le détestais à mort et je souhaitais fortement qu'il s'étrangle avec les écouteurs de son MP3.

— On dit bien qu'il n'y a qu'un pas de l'amour à la haine Marguerite. Moi, je me souviendrais toujours de sa tête quand je lui ai dévoilé ton secret.

— Ce que j'ai pu te maudire ce jour-là putain... Lui avoir dit que j'étais Fleur.

— Ouais, mais regarde maintenant. Tu devrais me remercier plutôt, non ? Ne suis-je pas une amie en or ?

— La meilleure des amies en or, c'est vrai. Je l'admets.

— Ah bah, quand même ! Allez fais-toi belle. Ce soir, sera ton soir.

Et j'imagine déjà le pire. Pour des raisons de sécurité évidentes que nous n'expliquerons pas, nous avons opté pour le taxi.

Je la voyais bien danser sur les tables. Vincent allait être heureux, tiens. Et, je ne me suis pas trompée.

— Hé... À ton avis... y'a combien de verres là ? Demande Mathilde.

— Je n'en sais rien... Deux... Trois... Quatre... Cinq... Cinq ça fait beaucoup non ?

— Putain, j'en vois douze moi.

— Noooooon ! On n'a pas bu autant quand même !

— T'as raison, ça se peut pas. On n'est pas ivrognes à ce point-là !

— Pas du tout...

Et si. Selon la note finale au bar, il y avait exactement seize verres. Seize verres qui ont suffi à nous mettre dans un état lamentable.

— Marguerite...

— Quoi ?

— Y'a un gars, à la table d'à côté, qui louche sur toi... Viens on va le voir.

— Hein ? Non. Il est même pas beau.

— Allez ! C'est juste un soir. Y'a personne ici en plus. Il a l'air d'avoir un beau cul en tout cas.

— Rooooh Mathilde !

— Bah quoi ?

— Bon... On y va, mais c'est bien parce que c'est pour toi.

— Ouais, ouais... C'est pas moi qui me marie sous peu.

— C'est pas moi non plus !

Et c'est à l'instant même où l'on s'est relevées, que la terre a tournée que je suis retombée directement dans mon siège, incapable de faire le moindre pas.

— Mathilde... Mathilde...

Mais la bougresse, n'écoulant que son courage, ou son ivresse, est déjà à une table en charmante compagnie. *Vilaine. Profiter sans moi.*

— Tu es dans un bien bel état, Marguerite.

À peine, ai-je détourné le regard, que je vois Sébastien, assis, juste là, en face de moi, tout sourire.

— Tiens... Sébastien. Je dois vraiment être bourrée.

— Non. Je suis bien là.

Oh. Merde.

— Je viens te ramener.

— Pourquoi ?

— Parce que dans exactement... cinq minutes, tu vas vomir partout tel un dragon crachant des flammes, et je ne tiens pas à ce que tu serves de moquette à

l'ensemble de cet attroupement.

— Et Mathilde ? demandé-je inquiète.

— Mathilde ? Vincent arrive.

— Oh. Vous êtes gentils.

— Oui, oui... T'as surtout de la chance qu'on soit là. Allez, viens.

— Je te suis ! Je te suivrais jusqu'au bout de ma vie.

Note à moi-même, on arrêtera les shots de tequila la prochaine fois. À peine Sébastien et moi avons quitté le bar bras dessus, bras dessous, je me précipite vers la poubelle la plus proche et que j'y jette tout le contenu de ma soirée. C'est dégoûtant.

— Charmant.

— Hé Seb' ! Regarde, regarde ! J'ai vomi.

— Et en plus, elle en est fière... Je te ramène, viens là.

— Tu vas me porter sur ton dos ?

— Pour que tu me vomisses dessus ? Certainement pas. Tu vas marcher et prendre l'air, ça va te faire du bien.

— Tu sais... Je suis contente que tu sois là !

— Oui, William aussi.

Hein ? Pourquoi ?

— Tu te tapes William ? Salaud !

Allez savoir pourquoi, mon cerveau a mal enregistré cette information et je me suis mise à le frapper.

— Hé toi ! Touche pas à ma copine !

Au même moment, Mathilde arrive, tant bien que mal en titubant, lui assénant de grands coups avec sa pochette de soirée.

— Espèce de salaud ! J'ai toujours su !!

— On se calme les filles. Hé ! Aïe ! On ne mord pas l'oreille des gens !

— Tape-le, Mathilde !

— Mais toi tape-le ! Aide-moi aussi. Saute-lui dessus.

— Personne ne va sauter sur personne. Ça suffit vos bêtises d'hystériques déchaînées maintenant. J'ai dit, on rentre ! ordonne Sébastien.

— Bouffon ! Regarde Marguerite, papa est venu nous chercher ! Ringard !

— Elle a raison !

Mortes de rire, Mathilde et moi avions un mal fou à nous retenir devant une telle scène. Autant vous dire que cette soirée n'est pas restée dans ma mémoire comme la plus belle des soirées. La légende raconte même que Sébastien a encore des marques d'ongles sur l'avant-bras.

Chapitre 36

Le premier jour du reste de ta vie

Il y a toujours un moment dans votre vie, où tout bascule. Cela peut être délicat et presque imperceptible ou bien cela peut être comparable à un grand virage à 180°. Telle une claque dans la gueule. Il arrive toujours un moment où notre vie change, comme ça, d'elle-même, sans que l'on n'ait rien eu à faire, à dire, ou à souhaiter. C'est comme ça, c'est tout. Et je crois, que ce moment-là, ce moment que nous vivons toi et moi, fait partie de ceux qui changent une vie à jamais.

— Donc on récapitule : un truc vieux, un truc bleu et un truc emprunté.

— J'ai le bracelet de ma mère.

— Parfait ! Le truc bleu ?

— Mes sous-vêtements ?

— Ça passe.

— Et le vieux ?

— Elle m'a moi.

Ma grand-mère, qui est assise dans un fauteuil, me regarde me préparer avec l'aide de ma mère et de Mathilde, rigole à haute voix.

— Mamie... Ce n'est pas suffisant, c'est ça ?

— Si, si, ça ira très bien.

— Ah Marguerite... Aujourd'hui est le premier jour du reste de ta vie.

« Aujourd'hui est le plus beau jour de ta vie Marguerite »

« Aujourd'hui est le jour où tu te maries Marguerite »

« Tu deviens enfin une femme Marguerite »

Combien en ai-je entendu de ces phrases ces derniers temps ? À croire que tout le monde s'est passé le mot.

— Bon, j'espère que t'as fait pipi quand même avant, me demande ma mère.

— Non, pourquoi ?

— On peut savoir comment tu vas faire avec une robe pareille ?

— Je me retiendrai !

L'espoir fait vivre comme on dit.

— Tu es prête ? Pas trop anxieuse ?

— Maman... Ça va aller. Je le connais ce gaillard. Il ne m'effraie pas.

Je ne sais pas si l'on peut parler véritablement de « peur » ou « d'anxiété ». Je n'avais pas peur à l'idée d'épouser William. Je n'étais pas anxieuse à l'idée d'épouser l'homme que j'aimais. Mais j'étais, sans l'ombre d'un doute, excitée à l'idée de passer la bague au doigt de mon voisin d'à côté. Voilà tout. J'étais excitée.

Cela fait déjà une semaine que nous ne nous sommes pas vus et pour la première fois où nous serons réunis, il me verra habillée ainsi : En robe de mariée. J'aurais aimé rire de sa tête, lui balancer une réplique à la sauce « Marguerite », mais la vérité est qu'au fond... J'ai envie de le voir plus que de lui parler. C'est fou non ? Comment peut-on aimer quelqu'un autant ? Comment peut-on être satisfaite et avoir un sourire sur le visage en ne voyant que l'ombre d'une silhouette. D'une personne. En n'apercevant que le gardien de notre cœur. Je n'avais pas de père ou de figure paternelle capable de m'accompagner le long de l'allée me menant

jusqu'à l'autel, mais fort heureusement pour moi, j'avais d'excellents amis. J'ai encore plus, un excellent ami d'enfance.

— Tu es tout beau, Sébastien.

— Et toi alors... Tu es vraiment superbe. Je regretterais presque de ne pas être à sa place.

— Et ? Le regrettes-tu ?

— Honnêtement ? Non. Je suis heureux que ce soit lui et pas un autre.

Sébastien rit. Sébastien sourit. Discrètement, malicieusement. Il sourit tandis que l'on avance, à tout petits pas.

— Regarde la tête qu'il fait.

— Ne te moque pas de lui.

— Moi ? Je n'oserais pas. Pas mon genre.

*« Look into my eyes – you will see
What you mean to me.
Search your heart, search your soul
And when you find me there you'll search no more.
Don't tell me it's not worth tryin' for.
You can't tell me it's not worth dyin' for.
You know it's true :
Everything I do, I do it for you.
Look into your heart – you will find
There's nothin' there to hide.
Take me as I am, take my life.
I would give it all, I would sacrifice 🎵 »* [45](#)

Finalement, laisser Mathilde se charger de l'organisation de la cérémonie ne fut pas une si mauvaise idée que ce que j'aurai imaginé. Pardonne-moi Mathilde, je

suis une amie épouvantable. On arrive enfin à hauteur d'un William impuissant à cacher son sourire plus large que son visage. Le sourire enfantin. Le sourire de l'homme heureux.

— Je te la confie. Prends-en bien soin.

— Tu peux compter sur moi.

Puis, Sébastien se met à côté de lui, tranquillement, sans un signe, sans rien dire. Alors, c'était lui son témoin ? Sérieusement ? Cela a quelque chose de paradoxal comme de très amusant.

— Tu es magnifique.

— Et toi, tu ressembles à James Bond. Je devrais garder ça en tête.

— Pour après ?

— Je me suis fait Superman, non ? Je n'ai pas le droit à James Bond ?

— Tu auras le droit à tout ce que tu veux dorénavant.

— Charmeur.

Et c'est ainsi que débute la cérémonie sur ces quelques mots pleins de promesses pour les nuits à venir.

— Mes chers amis, nous sommes réunis ici sous le regard de Dieu, et devant ces gens, pour unir cet homme et cette femme par un saint mariage, que Saint Paul ordonne à tous d'honorer. On ne doit donc pas s'y engager sans réfléchir ou légèrement, mais dans le respect, la dignité, la simplicité, et dans la crainte de Dieu. Ces deux personnes se présentent pour être unies dans ces liens saints. Si quelqu'un ici peut avancer une raison les empêchant d'être unis légitimement en un saint mariage, qu'il le dise maintenant, sinon qu'il se taise ensuite pour toujours. Je vous demande et vous conjure tous les deux, sachant que vous aurez à répondre au jour du jugement, quand les secrets des cœurs seront révélés, si l'un de vous connaît un empêchement qui rendrait illégitime cette union dans le

saint mariage, qu'il le confesse maintenant, car soyez assurés que pour tout couple dont l'union ne serait pas permise par la Parole de Dieu, leur mariage serait illégitime.

Mais, croyant que vous avez bien considéré l'engagement solennel que vous allez assumer, et que vous vous êtes préparés à y souscrire dans le respect, la dignité, la simplicité, et dans la crainte de Dieu, je vous propose de vous allier par le mariage. Vous en témoignerez de même en joignant vos mains.

William,

Voulez-vous prendre cette femme pour votre épouse légitime, pour vivre ensemble dans les saints liens du mariage ? Promettez-vous de l'aimer, de l'honorer, de la chérir, et d'être à ses côtés dans la maladie ou la bonne santé, la richesse ou la pauvreté, et de lui être fidèle aussi longtemps que vous vivrez ?

— Oui, je le veux.

— Marguerite,

Voulez-vous prendre cet homme pour votre mari légitime, pour vivre ensemble dans les saints liens du mariage ? Promettez-vous de l'aimer, de l'honorer, de le chérir, et d'être à ses côtés dans la maladie ou la bonne santé, la richesse ou la pauvreté, et de lui être fidèle aussi longtemps que vous vivrez ?

— Oui, je le veux.

— Je vous demande les bagues. Veuillez joindre vos mains, et vous avancer pour contracter cette alliance.

Si je dis que j'ai envie de faire pipi... Peut-on accélérer le processus ?

— Et maintenant, en vertu de mon ministère, qu'il m'a été donné par le Dieu Tout-Puissant, avec le témoignage personnel d'un Ange, je déclare que cet homme et cette femme sont désormais mari et femme, au Nom de Jésus-Christ. Amen. Que Dieu vous bénisse. Que personne ne sépare ce que Dieu a uni. Laissez-moi vous présenter Madame et Monsieur Harwel. *C'est bon ?*

— Vous pouvez embrasser la mariée.

Oui !! Embrasse-moi, grand fou. Et c'est ce qu'il fait, sans se priver pour en faire une véritable démonstration. Voyons William, pas devant tout le monde.

— Si tu savais comme je t'aime Marguerite.

— Oh ? Tu en es certain ? C'est trop tard pour faire demi-tour maintenant. On est coincés ensemble pour l'éternité.

— Une éternité avec toi ? Ça va être difficile, mais pas impossible.

— J'étais sûre que tu dirais ça !

[45](#) [Everything I Do – Bryan Adams]

« Regarde dans mes yeux - tu verras

Ce que tu représentes pour moi

Cherche ton cœur - cherche ton âme

Et quand tu m'y trouveras tu ne chercheras plus

Ne me dis pas que ça ne vaut pas la peine d'essayer

Tu ne peux pas me dire que ça ne vaut pas la peine d'en mourir

Tu sais que c'est vrai

Tout ce que je fais - je le fais pour toi

Regarde dans mon cœur - tu trouveras

Qu'il n'y a rien à cacher ici

Prends-moi comme je suis - prends ma vie

Je te la donnerai toute entière - je me sacrifierais »

Chapitre 37

Sous les sunlights des tropiques

Quand je dois faire le bilan de ma vie et de tout ce qu'il s'est passé ces derniers mois, je me dis que la liste des événements est bien plus longue que ce que je n'aurai jamais imaginé. Après la bataille pour mon livre, pour mes droits, pour lesquels et grâce à une précieuse aide juridique m'ont été pleinement restitués. Je pense que les Éditions Volupté et William ont eu assez peur de la bombe que je leur ai lâchée, me prenant certainement maintenant pour quelqu'un de totalement imprévisible, bien que William doive déjà le savoir. Pour donner suite à ça, il y a eu notre mariage. Mon mariage avec mon voisin d'à côté. Je présume que cela à une consonance de conte de fée ou de romans d'amour. Des mois de préparations pour trois heures de fête interrompue par nos grands-parents respectifs nous ayant volé la vedette une fois bourrés. Merci Papy, merci Mamie. Avec tout ça, nos aventures comme nos mésaventures, je pense que William et moi avons bien mérité nos vacances. Pardon, que dis-je ! Notre Lune de Miel ! Je le regarde se déshabiller plus vite que Superman ne se change dans une cabine téléphonique, commençant à se précipiter, les doigts de pied bien ancrés dans le sable chaud.

— On peut savoir où tu vas ? demandé-je à mon mari.

— Me baigner évidemment.

— Non. Tu ne vas pas te baigner maintenant. On vient de manger, tu attends.

— Mais Marguerite... La plage est quasi déserte et honnêtement, je ne risque rien.

— Tu mets de la crème solaire. T'es blanc comme un cul, je ne tiens pas à ce que tu attrapes une insolation.

— Rabajoise.

— Non... Du tout. Je protège le futur père de mes enfants.

— Bien, sergent-chef. Mets-moi de la crème, tiens !

— Mot magique ?

— S'il te plaît ma chérie d'amour, aurais-tu l'immense amabilité et la grande bonté de m'aider à mettre de la crème solaire dans le dos que je ne peux pas atteindre.

— À quoi ça sert d'avoir des grandes paluches pareilles...

— C'est une question à laquelle tu as la réponse... Dois-je te rappeler ce que mes mains t'ont fait hier soir ?

Ça ira. Je m'en souviens encore assez comme ça. Hier soir était... une incroyable soirée.

— C'est bon ? Je peux y aller maintenant ?

— Mets au moins ta casquette !

— Je vais la perdre dès que je vais plonger.

— Très bien... Fais ton grand, mais tu ne viendras pas te plaindre quand tu vas rôtir comme un petit porcelet au soleil.

William sur une plage est comparable à cet enfant que l'on connaît tous très bien. Celui qui se précipite vers la mer dès qu'il l'aperçoit. Celui qui, malgré les consignes de sécurité, n'en fait qu'à sa tête et n'écoute personne, parce qu'il sait mieux que tout le monde qu'être à la plage, c'est être « libre ».

— Marguerite Harwel !

— Quoi encore ?

— Tu as tort de ne pas venir ! Elle est vachement bonne !

— Je peaufine mon bronzage.

— À quoi ça sert ? Tu resteras blanche de toute façon.

Oh ! Petit con. Tu veux la jouer comme ça, hein ?

— Je sais, mais je peux aussi faire ça.

D'une main subtile, je défais les nœuds retenant le haut de mon maillot de bain, le laissant tomber à mes pieds tandis que les deux ou trois passants assis non loin de moi sur un transat me regardent avec un air des plus intéressés.

— Coucou les garçons.

C'est à cet instant que William revient dans une vitesse comparable à celle de la lumière, ramassant mon maillot de bain et ma serviette pour m'enrouler comme un nem.

— On peut savoir ce que tu fais ?

— C'est moche les marques du maillot quand on bronze.

— Il n'y a que moi qui ai le droit de voir... Ces deux-là. Que moi ! Ok ?

— Dictateur !

— Ah ouais ? Je suis un dictateur moi ?

— Ouais.

— Très bien. Pas de soucis. Je suis ouvert d'esprit, tu sais ? J'accepte facilement la critique.

Dit-il alors qu'une veine fit son apparition sur sa tempe. Qu'il est mignon quand il se fâche !

— Tu sais quoi ? Pas de jaloux. Tu veux être seins à l'air et moi, je veux être dans l'eau, donc on va régler ça.

Et comment ?

— Viens donc là.

Avant même que j'ai le temps de dire quoi que ce soit, il me prend sur son épaule comme un vulgaire sac de patates tandis que je me mets à hurler.

— William ! Arrête ! Je te défie de me mettre à l'eau ! Arrête ça ! Repose-moi !

— Mais les souhaits de Madame sont mes souhaits.

Et il me jette à l'eau, hilare, tandis que je me prends une petite vague venant s'écraser là.

— Je te déteste.

— Tu sais que c'est faux. Tu m'aides, tu m'adores et tu m'adules.

— Je t'adule ? Depuis quand ?

— Depuis peu... Ce que l'on fait au lit, nous...

— Hé ! Chut ! Il pourrait y avoir des oreilles indiscrètes.

Je ne tiens pas à ce que tout le monde sache ce que l'on fait quand même. Couchés l'un à côté de l'autre, sur la plage, la tête dans les étoiles, William se met soudainement rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu t'imagines... Y'a encore quelques mois, on ne pouvait même pas se voir.

— Ouais... C'est vrai.

— C'est fou, non ?

— Qui aurait prédit qu'on finirait ainsi ?

— Pas moi en tout cas. Je suis content. Vraiment content.

— Pourquoi ?

Il se penche de mon côté, me regardant droit dans les yeux et sous un ciel étoilé, me dit tout bas.

— J'étais ton voisin d'à côté, puis je suis devenu ton voisin de la chambre d'à côté et maintenant... Je suis ton voisin de lit.

Épilogue

Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfant même un an après

Encore un cri. Encore un rire à moitié étouffé. Comme tous les jours, il avait réellement à s'y faire. Je pensais qu'avec le temps, ça lui viendrait naturellement, mais il faut croire qu'il a encore beaucoup à apprendre.

— C'est pas une couche ça ! C'est une arme biologique ! Marguerite !

— Non ! Je ne suis pas là. Débrouille-toi.

— Comment on a pu créer un monstre pareil ? Au secours ! Je vais mourir.

— N'oublie pas de lui changer son body aussi, les nuits commencent à se rafraîchir en ce moment.

— Tu ne veux pas m'aider ?

— Tu m'as aidée à faire le bébé, maintenant tu vas m'aider avec le bébé !

— Faites un bébé qu'ils disaient ! Tu verras la paternité, c'est merveilleux qu'ils disaient !!

Rôleur. Je le vois revenir quelques minutes plus tard, le tee-shirt sur le nez, tenant la couche à bout de bras et de deux doigts seulement.

— Comment un si petit corps peut faire autant de choses, tu m'expliques ? dit-il incrédule.

— Je n'en sais. Pose-lui la question.

— Comme si elle allait me répondre. À part dire « maman », « papa » et « caca » qu'elle maîtrise d'ailleurs très bien...

— Allez, va te laver, je te rejoins.

— Ouh !! Tu me rejoins sous la douche ?

— Oui, je finis d'écrire mon chapitre, là.

— Je file alors !

— Jette juste un œil à Alice avant.

— Oui, oui !

L'arrivée d'un nouveau voisin a toujours suscité de l'intérêt. C'est normal, nous sommes d'un naturel curieux. On se met alors secrètement à espérer pour qu'il soit d'un certain genre comme s'il existait un catalogue du « parfait voisin ». On veut qu'il soit calme, poli, respectueux... On en attend toujours beaucoup de cet étranger qui sera alors notre voisin de palier. À l'exception près qu'on ne s' imagine certainement pas en faire notre mari et le père de notre enfant.

— Marguerite !

— Je finis, j'ai dit !

Il ne sera sans doute jamais parfait. Il ne l'est pas, mais bon, tant pis, je ferai avec !

— J'arrive ! Oh attends ! Je mets de la musique !

Parce qu'entre nous, tout a commencé avec quelques notes dans les airs et une bonne mélodie.

***« Je ne vous oublie pas, non, jamais
Vous êtes au creux de moi
Dans ma vie, dans tout ce que je fais***

*Mes premiers amours
Mes premiers rêves sont venus avec vous
C'est notre histoire à nous
Je ne vous oublie pas, non, jamais
Vous savez tant de moi
De ma vie, de tout ce que j'en fais
Alors, mes bonheurs, mes déchirures se partagent avec vous
C'est notre histoire à nous
Je ne vous oublie pas 🎵 » [46](#)*

N'est-ce pas la meilleure façon de terminer une bonne histoire et d'en commencer une nouvelle juste après ?

FIN

[46](#) [Je ne vous oublie pas – Céline Dion]

Bonus

William

« Elle était belle, par sa façon de penser. Elle était belle, par les étincelles dans les yeux lorsqu'elle parlait de quelque chose qu'elle aimait. Elle était belle, pour sa capacité à faire sourire les personnes autour d'elle, même si elle était triste. Non, elle n'était pas belle pour quelque chose de si éphémère que son physique. Elle était belle au plus profond de son âme. Elle est belle » (F. Scott Fitzgerald)

Ces quelques mots résumeraient pour moi, ce que je pense de Marguerite. De cette voisine de palier insupportable, acariâtre, râleuse et déplaisante, je n'aurai pas imaginé une seule fois qu'un jour, je puisse aimer cette bonne femme. On me l'aurait dit avant, j'aurai certainement ri. On m'aurait prévenu, je ne l'aurai pas cru.

Et pourtant. Marguerite n'est peut-être pas la meilleure des filles et la plus exceptionnelle des femmes, mais pour moi, elle a ce petit quelque chose qu'une autre n'aura pas. Jamais.

J'ai cru la perdre. Deux fois et avec elle, j'ai cru perdre mon monde. Je me suis vu perdre pieds sans elle à mes côtés et ça m'a fait réaliser à quel point, une simple personne, un être, même chétif, peut marquer de son empreinte toute votre personne. C'est fou. Les gens ne se rendent pas compte de l'impact qu'ils peuvent avoir sur les autres. Un sourire peut changer une relation. Un mot suffit à abattre des murs. À traverser des obstacles et c'est en elle que j'ai puisé ma force, mon envie et mon courage. En elle, j'ai vue évoluer la jeune étudiante, l'auteure insoupçonnée et la femme redoutable qu'elle est devenue. Et je l'aime pour ça. Pour toutes ces facettes qu'elle m'offre.

Alors oui, Marguerite est belle, mais celle que je préfère, c'est ma voisine d'à côté !

Remerciements

Voilà que s'achève les aventures de Marguerite et William et par la même occasion ce deuxième tome. Ça me fait encore tout drôle de me dire que j'écris présentement un « roman » alors qu'il n'y a encore pas si longtemps ce n'était qu'une idée dans mon esprit. Mes amis commencent à dire que je suis devenue « auteure », « écrivain », mais pour moi, je suis juste moi et je continuerais à avoir des idées plein la tête.

Vue qu'on en est aux remerciements, je voudrais cette fois, remercier pleins de gens. Mon papa et ma maman, qui je pense, ont saisi toute la mesure des travaux d'Hercule que c'est que d'écrire un livre et qui m'ont servi de « dictionnaire des synonymes » quand j'étais perdue. J'ai été bercée par votre musique. J'ai grandi avec vos répliques et de la petite fille timide écrivant sur un cahier de brouillon dans son coin, votre amour a permis à la jeune femme que je suis d'écrire ce livre, celui que vous tenez entre vos doigts et que je suis fière de vous présenter. L'histoire existe grâce à vous. A mon papa, William et ma maman, qui aime la Pivoine, mais n'étant pas un prénom... J'ai choisi Marguerite. Ça compte, c'est une fleur ! Ce n'est peut-être pas votre histoire, mais je vous dois absolument tout dans l'aboutissement de ce livre. Je vous aime.

Anthéa. Mon petit pamplemousse qui un jour m'a dit « Fais de ton mieux et sois fière de toi ». Ce roman n'est certainement pas parfait, mais j'ai fait de mon mieux, c'est vrai.

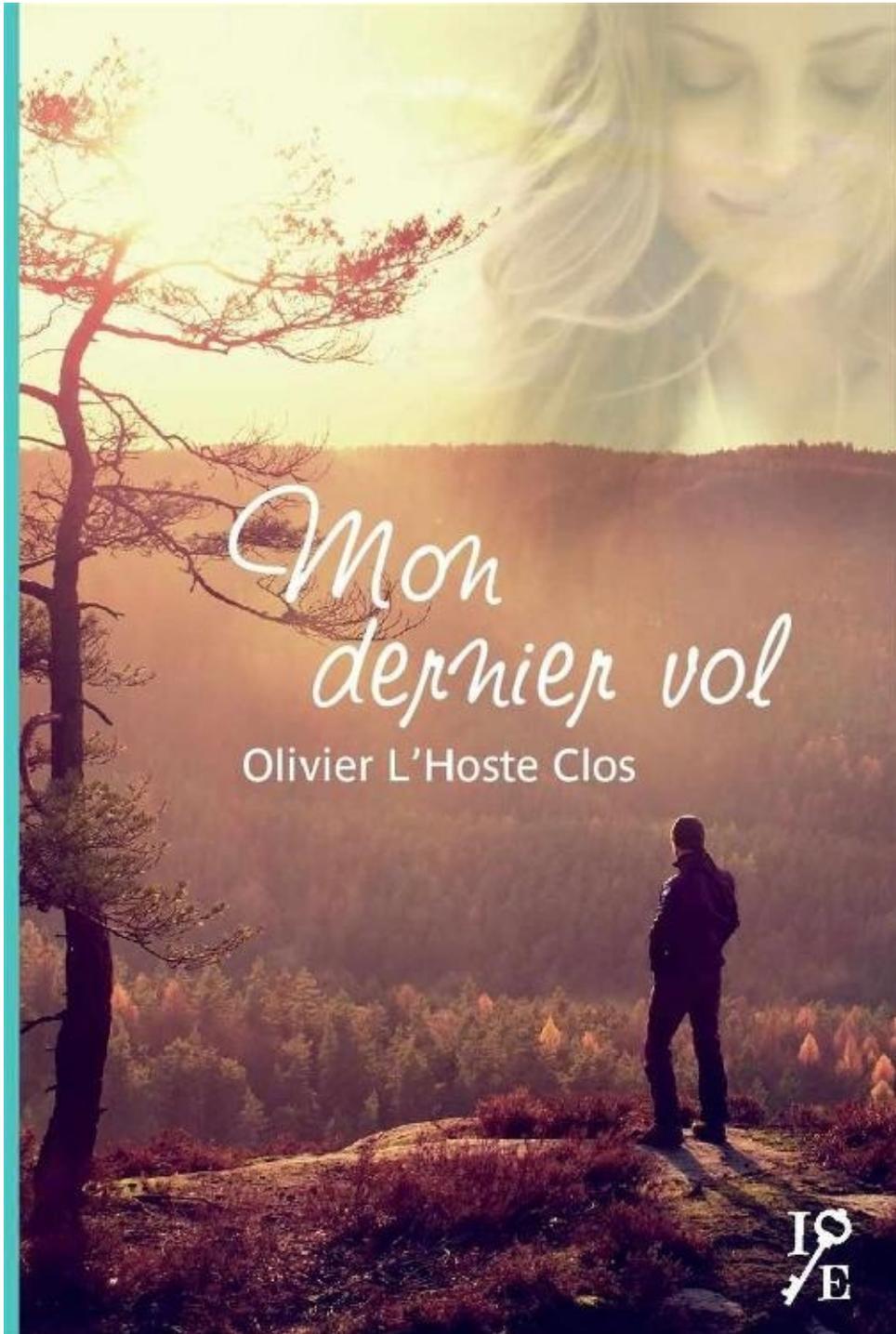
L'équipe d'Identité Editions. Pour avoir permis à cette histoire de voir le jour sans la laisser traîner plus longtemps sur Wattpad et pour m'avoir permis, au final, de mettre un pied dans la cour des grands, dans le monde de l'édition.

Cécile, ma correctrice préférée qui pourrait être une réincarnation de Marguerite tant nos parties de rigolades m'ont fait penser à elle. Je ne te remercierais jamais assez d'être la personne exceptionnelle que tu es, d'avoir compris mes personnages sans les dénaturer, les changer et d'avoir été mon « Gandalf », mon guide. Merci d'avoir pris du temps pour moi, pour mon histoire et pour mes personnages qui t'ont tenu compagnie de longues heures durant. Et je serais une personne bien ingrate si je ne disais pas MERCI à Wattpad. À ceux qui ont été là depuis le début, et ce, jusqu'à la toute fin. On ne se connaît pas, mais vous n' imaginez pas l'impact de vos mots. Ils ont été d'un grand secours et d'un grand soutien. Ça m'a vraiment fait plaisir d'échanger avec vous et de voir que vous avez portés aussi longtemps « Le voisin d'à côté ».

Je conclurais sur toi, petit lecteur. Si tu lis ces lignes, c'est que d'une certaine façon, mon histoire t'as intéressée et j'espère de tout cœur que tu as passé un agréable moment. J'espère que j'ai réussi à te faire rire, ou sourire. J'espère que tu garderas une petite place dans ton cœur pour Marguerite et William et j'espère que tu en feras une autre pour leurs successeurs, car tu sais quoi ?

Je reviendrais...

À découvrir



Mon
dernier vol

Olivier L'Hoste Clos

IOE

Mon dernier vol

Olivier L'Hoste Clos

« L'enfer, c'est l'absence éternelle. »

Victor Hugo

Je suis dans l'avion qui va me mener à ma propre mort. Derrière les commandes, je m'enfonce dans mon siège pour sentir tous les muscles de mon dos. Cela fait un an que j'ai mis mon projet en route, un an de souffrance, de colère, de révolte pour me retrouver dans ce cockpit.

Casque sur les oreilles, j'attends les instructions de la tour de contrôle pour décoller, afin de quitter cette vie qui ne ressemble à rien, pour fuir ce monde sans toi.

Mon instructeur, ancien pilote de chasse de l'Armée de l'air m'a félicité ce matin même, pour ma volonté et m'a précisé que je ne devais pas faire un vol de plus d'une demi-heure pour une raison évidente de sécurité. C'est pour cette raison que mon plan de vol est déposé depuis huit jours. Je suis censé faire une grande boucle au-dessus de la mer et revenir me poser sur la seule et unique piste de ce petit aérodrome perdu au milieu de nulle part. Il m'avait prévenu que si j'étais venu m'inscrire dans ce petit club en pensant avoir mon brevet de pilote sans problème, je me foutais le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Lorsque je lui ai répondu, lors de notre premier entretien, que j'étais venu dans ce bled pour le rencontrer lui, l'ancien pilote de chasse et que je souhaitais apprendre à voler en profitant de son expérience et de son savoir-faire, il a été très sceptique sur mes réelles motivations. Il ne plaisantait pas sur la sécurité et jamais de sa vie il ne donnerait le droit de voler au premier « gugusse » qui le lui demanderait, s'il

n'était pas à la hauteur de ses exigences. Je pense qu'il a donné son accord quand je lui ai dit que j'avais pris une année sabbatique pour apprendre à voler et ainsi réaliser le rêve de mon père qui aurait tant aimé piloter un avion. J'ai précisé que je souhaitais prendre une leçon par semaine et que je payais d'avance. Je lui ai tendu une liasse de billets en guise d'acompte et joindre le geste à la parole a considérablement changé la donne. M'étant renseigné au préalable sur mon futur instructeur, j'avais découvert qu'il était criblé de dettes de jeux et avait besoin d'urgence de liquidité. C'est bien la première fois que le fait d'être commissaire à la brigade financière de Paris m'apportait un réel avantage.

Des années d'emmerdes et de déconvenues pour enfin un avantage et pas le moindre, je dois le reconnaître. Il planta ses yeux bleus dans les miens comme pour essayer de lire mes pensées et finit par lâcher : « C'est OK, mais vous n'aurez aucun cadeau de ma part, vous aurez ce putain de diplôme que si vous le méritez. Le rêve de votre père je m'en fous comme de ma première chemise, je ne suis bien que lorsque je suis dans les airs et je n'ai pas envie que des crétins en tout genre envahissent le ciel. Est-ce que vous m'avez bien compris ? » J'ai répondu en hochant la tête de bas en haut tout en me disant que de toute façon je n'avais pas l'intention d'embouteiller son ciel. J'ai pris le petit carton qu'il me tendait où était inscrit mon premier rendez-vous. Le compte à rebours venait de commencer.

Je fais un gros effort de concentration pour revenir à la préparation de mon vol, pas question de se planter au décollage, mourir oui, mais pas comme un débutant.

— Tour de contrôle à Philippe, où en es-tu ?

Je reconnais la voix de Georges, mon instructeur, et c'est bien la première fois qu'il a ce ton presque gentil et surtout inquiet. Je suis certain qu'il se doute de quelque chose, qu'il n'a pas confiance en moi, non en mes compétences techniques, mais en mes réelles motivations.

— Rebonjour Georges, ne t'inquiète pas pour moi tout va bien.

— Ce n'est pas pour toi que je m'inquiète c'est pour le zing ! me répond-il sèchement.

Là je le reconnais bien mon dur au cœur tendre. Pendant cette année passée avec lui, j'ai appris à le connaître et sous ses airs d'ancien militaire se cache un homme désarmé, déboussolé, que la vie s'est chargée de détruire à petit feu. Seul, son petit avion lui embellit sa vie. La cohabitation avec ce monde ne lui est possible que s'il le voit d'en haut. L'espèce humaine, il ne la supporte qu'à dix mille pieds de distance. Cet homme brisé par ce qu'il a vécu a ressenti au premier contact la fissure que j'ai en moi. J'ai dû rester en permanence sur le qui-vive pour ne pas dévoiler mon projet qui consiste à ne plus avoir de projets tout simplement. Lorsque nous étions tous les deux dans l'avion, seul avec nous-mêmes, je dois avouer que j'ai parfois hésité et même souvent eu envie d'arrêter, de tout lui avouer, de lui crier au secours, mais à chaque fois ton image revenait, ton odeur, ta voix et je ne pensais plus qu'à te rejoindre au plus vite.

Je ne sais pour quelle raison, l'entretien que j'ai eu avec la « psy » du service de police après l'accident me revient. Après m'avoir écouté, elle m'a conseillé de me bâtir un projet au plus vite, refaire une pièce de mon appartement, m'acheter une nouvelle voiture, organiser mes vacances, bref n'importe quoi du moment que cela me permettait de me concentrer sur un but et d'oublier ton accident.

Je l'ai revue un mois plus tard et je lui ai dit que je voulais m'arrêter pendant une année pour me consacrer à devenir pilote afin de réaliser le rêve de mon père. Elle fut tellement enthousiasmée par cette idée, persuadée que ma transformation était due à son discours formaté lors de notre premier entretien, qu'en moins de quinze jours, elle m'obtint une année sabbatique payée par le gouvernement en remerciement de mes états de service. J'allais pouvoir devenir pilote de ma propre mort avec la bénédiction de celui-ci.

Identité éditions... à chacun sa romance

Couverture : Shutterstock®

Conception graphique : Camille R.

Toutes reproductions sont interdites ©

ISBN : 978-2-490279-07-4